DE L'ACTION DIVINE

SUR LES

ÉVÈNEMENS HUMAINS.

Leçons tirées de l'histoire,

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

A L'ÉTUDE DE L'ÉTAT SOCIAL DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

DÉDIÉ A LA JEUNESSE.

PAR LE Mis DE PUYSÉGUR,

Lieutenant-colonel de cavalerie légère en retraite, etc.

L'homme s'agite, et Dieu le mène.
FÉNÉLON.

PARIS,

CHEZ G-A. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Palais-Royal, galerie vitrée, n° 13;
ET RUE DES BEAUX-ARTS, N°s 3 ET 5.

1840.

DE L'ACTION DIVINE

SUR LES

ÉVÈNEMENS HUMAINS.

Imprimerie de G.-A. Dentu, rue des Beaux-Arts, nos 3 et 5.

DE L'ACTION DIVINE

SUR LES

ÉVÈNEMENS HUMAINS.

Leçons tirées de l'histoire,

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

A L'ÉTUDE DE L'ÉTAT SOCIAL DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

PAR LE Mis DE PUYSÉGUR,

Lieutenant-colonel de cavalerie légère en retraite, etc.

L'homme s'agite, et Dieu le mène.
FÉNÉLON.

PARIS,

CHEZ G-A. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Palais-Royal, galerie vitrée, n° 13;
ET RUE DES BEAUX-ARTS, N°s 3 ET 5.

—

1840.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delactiondivines00puys

Préface.

En rassemblant ces réflexions, je n'avais d'autre intention que de me rendre compte de mes études sur l'histoire. Depuis, j'ai voulu les utiliser pour mes enfans, en leur traçant une ligne qui les empêchât de s'égarer dans les détails de cette vaste science.

On lui a donné de nos jours une importance proportionnée à son utilité, et nous avons beau-

coup à espérer des efforts unanimes qui se font pour en faciliter la connaissance. Mais aussi chacun convient que depuis long-temps on a abusé de l'autorité de l'histoire : chaque passion, chaque système lui ont donné la fausseté et la partialité de son opinion. Après l'avoir dépouillée de la dignité, privée de la gravité et de la sévérité de son langage, on l'a comme traînée dans l'arène des partis, et condamnée à mentir, la rougeur sur le front. Si, de toutes parts, des ouvriers ingénieux et impartiaux se sont mis à l'œuvre pour lui rendre sa vérité primitive et sa majesté, convenons-en, nous n'en sommes pas encore à l'heureux moment où toutes les injustices sont réparées. C'est beaucoup déjà qu'une partie des préjugés et du faux jugement soit reconnue.

Si l'histoire est indispensable, si elle fait le fond de notre éducation morale et scientifique, si elle est en résumé le premier précepteur des hommes, et s'il n'existe pas d'autres voix plus éloquentes, plus capables de nous communiquer les leçons de la sagesse et de la prudence, un père verra-t-il sans indifférence son fils puiser à toutes sortes de

sources, tantôt pures et tantôt empoisonnées?

J'ai voulu, sans avoir la prétention de m'élever à une philosophie de l'histoire scientifiquement formulée, présenter ici la solution qui découle naturellement des données historiques, en les rapprochant des questions les plus importantes qui intéressent l'homme moral, aussi bien que l'homme en société. C'est là, ce me semble, ce qui doit intéresser un *père de famille.* Or, on m'a persuadé que cet écrit, qui ne devait pas quitter le toit paternel, pourrait faire plaisir à d'autres qui se trouvent dans ma position : je me suis donc décidé à le livrer au public.

Nous sommes, au surplus, dans une de ces circonstances décisives où chaque citoyen doit être soldat; il n'y a pas de dévouement inutile lorsque la société, depuis long-temps chancelante sur ses bases, attend de toutes parts des bras pour consolider l'édifice qui doit tous nous abriter. Je m'applique donc très-volontiers ces paroles de M. de Maistre : « La médiocrité du talent ne doit arrêter per-
« sonne; l'indigent qui ne sème dans son étroit
« jardin que la menthe, l'aneth et le cumin, peut

« élever avec confiance la première tige vers le ciel,
« sûr d'être agréé autant que l'homme opulent qui,
« du milieu de ses vastes campagnes, verse à flots
« dans les parvis du temple, *la puissance du fro-*
« *ment et le sang de la vigne.* »

PREMIÈRE PARTIE.

DES TEMPS ANTÉRIEURS AU CHRISTIANISME.

PREMIÈRE LEÇON.

Introduction.

Replié sur moi-même, privé des êtres chéris qui embellissaient mon existence, je veux, mes chers enfans, m'occuper du seul bien qui me reste. Ces leçons et ces conseils que vous adresse votre père, sont le fruit de ses veilles, de sa triste expérience; elles sont puisées à l'école de l'adversité.

Seul responsable de votre éducation, et chargé de vous diriger dans le monde, je comprends l'importance des obligations qui me sont imposées, et c'est pour les retracer plus clairement à mon esprit que je me propose ce travail, afin de fonder solidement dans vos intelligences qui s'éveillent, une conviction ferme sur les principaux points qui doivent être le mobile de la conduite de l'homme ; vous faire goûter de bonne heure tout ce que la vérité a de grand, de généreux et de pur, et vous faire toucher, comme du doigt, les solides fondemens de notre croyance. Non pas que je prétende que vous ne soyez dans le cas, en avançant dans la vie, d'apporter des modifications à votre manière de juger et d'envisager les choses de ce monde, car « le temps ne s'arrête pas ; dans sa mar-
« che continuelle il apporte sans cesse à
« nos sens de nouvelles impressions, et
« ainsi s'opèrent dans notre esprit des chan-

« gemens faits pour étonner (1). » Mais je sais l'influence que peuvent avoir les préjugés, l'entraînement et les distractions d'un monde trop brillant pour être apprécié par vous à sa juste valeur, et combien il est malheureux pour un père de lui livrer ses enfans sans défense. Nous vivons dans un temps où tout porte à la réflexion les esprits sérieux; tout passe, tout s'en va, la terre semble fuir sous nos pieds : c'est le moment de s'informer s'il y a pour nous une autre demeure.

Je veux donc établir vos convictions sur certains points fixes, desquels vous pourrez facilement faire découler tous les développemens ultérieurs de vos connaissances. Toutes les fois que la variété des objets porte quelque confusion dans l'esprit, il est utile, dans tous les ordres de sciences, de s'attacher à des faits saillans qui servent

(1) Saint Augustin, *Confessions*.

à se reconnaître. De quelque côté que vous jetiez les yeux pour pénétrer les secrets de la nature, les objets de la création exciteront votre admiration ; votre esprit pourra se fixer avec plaisir sur une branche de l'une des sciences que vous étudierez, et cet emploi de vos facultés aura sur vos dispositions morales une influence d'autant plus salutaire, que vous aurez pris l'habitude de voir par-tout l'action d'un Dieu intelligent et bon.

L'éducation de l'homme se continue tant qu'il reste sur la terre ; il a toujours à apprendre, parce qu'il est un être incomplet, destiné à se compléter successivement par l'exercice de son intelligence et de sa volonté, et que Dieu, qui est toute la science, toute la vérité, ne peut lui être entièrement connu (1).

(1) M. de Bonald a dit : « L'homme est une intelligence servie par des organes. »

La vie, considérée sous ce rapport, cesse d'être un fardeau, et je puis vous affirmer que les peines, les chagrins et les inquiétudes sont des moyens efficaces pour avancer notre éducation sur cette terre.

Ces leçons ont pour but de vous enseigner que la religion chrétienne doit être la base de toutes les sciences; que loin de craindre d'être examinée, elle demande au contraire à l'être; que vous devez chercher à vous rendre compte qu'il y a ici-bas une certitude religieuse, comme il y a une certitude physique, une certitude historique. Pour vous en convaincre, il faut appeler la science à votre secours; apprendre par vos études que les plus grands génies se sont inclinés devant elle; que la raison humaine s'est expliquée par ses plus nobles et ses plus imposans organes, après avoir approfondi les lois du monde intellectuel jusque dans ses plus intimes secrets; qu'ils ont cru ce qu'ils ont enseigné, et que vous de-

vez les croire, sous peine de mettre votre raison individuelle en révolte. Ils vous apprendront, ces grands hommes, que ces vérités bien comprises ont seules le privilége de rendre la consolation et la vie à un cœur malade ou affligé, en y rappelant les principes de morale qui si souvent s'effacent ; qu'au lieu de violenter elles purifient; qu'en refaisant l'éducation, elles refont l'homme, en lui enseignant les devoirs de son état; en lui apprenant que, dans toutes les situations, quelque dures, quelque pénibles qu'elles soient, on peut supporter la vie, parce que nous puisons dans leurs sources pures des motifs suffisans pour remplir nos obligations, tant envers Dieu qu'envers vos semblables.

Au reste, mes enfans, il existe un sentiment encore plus délicat, supérieur à tout ce que l'esprit peut concevoir, que la science ne peut donner, et qui peut seul faire notre bonheur. Ce sentiment est celui de l'amour,

que rien sur la terre ne mérite d'inspirer que Dieu seul. Il doit faire l'objet de nos plus chers désirs, correspond à celui que nous désignons ainsi dans l'ordre physique, et comprend à lui seul l'admiration, l'adoration, la sollicitation ou la prière. Cet amour humain, type et emblème de l'amour spirituel, ne fait-il pas éprouver l'admiration de l'objet aimé? Ne le fait-il pas adorer même dans les privations, les contradictions qu'il nous cause? Ne nous porte-t-il pas toujours à prier, à solliciter, à demander des grâces et des dons qui, sans cesse répétés, deviennent des jouissances toujours plus neuves et toujours plus précieuses? Il en est de même pour notre esprit, lorsqu'il aime la vérité qui est Dieu. Tout devient pour lui bonheur, jouissance ou consolation, assuré d'être aimé comme il aime, persuadé que tout lui vient par ordre de l'objet aimé.

Je compte appuyer ces leçons des pensées et des citations des hommes célèbres

qui doivent être vos guides. Mes idées ne seront que le développement de leurs idées : je ne veux d'autre mérite que celui d'avoir réuni leurs pensées, et n'aurai que des actions de grâce à rendre à mon inaction forcée, si ce travail peut devenir aussi utile aux enfans qui le liront, qu'il est agréable au père qui l'écrit.

Entré jeune au service, j'associai de bonne heure mes rêves de gloire à l'impulsion toute militaire que donnait alors à la France le guerrier qui l'avait arrachée aux troubles des factions, et je partageai sur les champs de bataille les palmes de la victoire que nos armées s'empressaient de conquérir. C'est ainsi que je poursuivis ma carrière à travers les révolutions et les évènemens divers qui se succédèrent depuis 1806 jusqu'en 1830. Plus habitué donc à manier des armes de guerre qu'une plume, ne vous étonnez pas, mes enfans, de ce que vous trouverez de faible ou d'incomplet dans cet écrit. Le he-

soin d'occuper mon esprit me le fait entreprendre; mon amour pour vous me l'inspire; le désir de vous être utile m'anime : qu'ai-je besoin de talent ? Pour des cœurs bons et généreux, les leçons d'un père dictées par ces sentimens, doivent toujours être précieuses.

En regardant autour de soi, on voit toujours les mêmes résultats et les mêmes changemens parmi les hommes : enfans, on leur inculque les opinions et les croyances de leurs parens ; arrivés à l'adolescence, les passions les conduisent à oublier ce qu'on leur avait mal appris, ou à développer d'une manière plus fâcheuse les exemples qu'ils ont reçus ; le désir de savoir les rend ensuite, dans l'âge mûr, matérialistes, ou au moins indifférens, selon la nature des circonstances heureuses ou malheureuses qui les gouvernent ; et enfin, au moment des privations physiques et du danger de la mort, ils reviennent aux croyances et aux

actions de leur enfance. Je vais laisser le célèbre Montaigne expliquer toute ma pensée avec plus d'énergie, dans son style naïf et concis : « S'ils sont assez fous, ils ne sont « pas assez forts ; ils ne lairront pas de « joindre leurs mains vers le ciel, si vous « leur attachez un bon coup d'épée dans « la poitrine ; et quand la maladie aura ap- « pesanti cette licencieuse ferveur d'hu- « meur volage, ils ne lairront pas de revenir « et de se laisser manier tout discrètement « aux créances et exemples publiques. Autre « chose est un dogme sérieusement digéré, « autre chose ces impressions superficielles, « lesquelles nées de la débauche d'un es- « prit demanché, vont nageant téméraire- « ment et incertainement dans la fantaisie. »

Tout se passe ainsi pour la plupart des hommes, et la carrière qu'ils parcourent dans ce cercle d'inconséquences est plus ou moins étendue. Sous ce rapport, j'avoue que les conversions, à l'heure de la mort,

m'avaient toujours inspiré un sentiment de mépris et de dégoût dont je ne pouvais me rendre compte. Que penser en effet de ces soi-disans esprits forts, de ces hommes inconséquens qui désavouent à leur dernière heure, à la sollicitation de leurs parens ou de leurs amis, les maximes qu'ils se sont fait un honneur de proclamer et un mérite de professer? Combien n'en voit-on pas, à ce moment suprême où s'évanouissent toutes les illusions de la vanité, et où la vérité apparaît dans tout son éclat, se trouver heureux qu'une bouche amie vienne leur prononcer quelques paroles de paix? Quelque consolante que pouvait être pour moi l'idée qu'elles adoucissaient encore leurs derniers momens, sans me donner la peine de réfléchir à cette touchante parabole de l'Evangile, qui nous apprend *que les ouvriers de la dernière heure sont récompensés comme ceux de la première*, je ne pouvais cependant m'empêcher de penser

que c'était souvent à un sentiment de faiblesse qu'était due leur conversion.

Ayant ressenti, dès mon entrée au service, une horreur très-marquée pour tout ce qui ressemblait à de la faiblesse, j'ai toute ma vie été imbu de l'idée que la peur ne pouvait inspirer que le plus grand mépris. Lorsque plus tard je vis tant d'hommes réputés braves, dont la carrière militaire avait été brillante, qui n'avaient jamais su ce que c'était que de reculer devant l'ennemi, mais d'une impiété révoltante, abjurer leur conduite passée par le seul sentiment de la peur, qu'ils n'avaient, disaient-ils, jamais éprouvée; reconnaître du bout des lèvres ce Dieu qu'ils avaient méconnu toute leur vie, pensant qu'ils étaient au moment d'éprouver l'action de sa justice; lui demander, en suppliant, encore quelques jours, quelques heures pour le connaître, et se reconnaître eux-mêmes; ne trouvant point de paroles assez douces, assez

aimables pour remercier, les larmes aux yeux, ce prêtre qui leur prodiguait ses consolations, ce prêtre qu'ils avaient peut-être insulté ou calomnié; rentrant alors en moi-même, je me dis : Comment! j'aurai cru toute ma vie que la peur ne pouvait que me rendre vil et méprisable à mes propres yeux! que le déshonneur accompagne toujours la mémoire de celui qui se laisse dominer par cette fatale impression, et j'attendrai patiemment le terme de ma vie, comme ces hommes irréligieux, pour me laisser dominer par la peur! J'attendrai que l'âge vienne me priver de mes facultés, ou qu'une maladie me retienne sur un lit de douleur, pour revenir aux croyances de mon enfance! Ce sera la crainte d'une punition éternelle et méritée qui, pour la première fois, m'inspirera cet effroyable sentiment! Quoi! encore adolescent, j'affrontai sans sourciller les dangers de toute espèce, et inévitables à la guerre; l'idée de soutenir

l'honneur de mon nom me faisait mépriser le feu des batailles, et la mort était pour moi sans horreur, parce que je remplissais mon devoir, et je rougirais d'examiner cette religion par respect humain, ou par la crainte de me voir forcé d'en suivre les préceptes! Ce serait mon dernier moment que je choisirais pour démentir ma vie passée! Ou bien si, poussé par un sentiment de fausse honte, je rejettais à cet instant solennel tout secours spirituel, quelle réputation laisserais-je après moi? L'alternative était cruelle; il fallait se résoudre, ou attendre patiemment mon dernier moment pour admettre ce qu'on me proposerait, sans l'avoir examiné, et terminer ma vie par la peur de l'enfer, ou soutenir d'un air stoïque mon indifférence et mon ignorance.

C'est alors que, révolté de cette idée, je me déterminai, étant encore dans la force de l'âge, à examiner ce qui faisait la base de la religion chrétienne, et à la suivre

exactement, si je parvenais à en admettre les vérités. « N'attendez pas, dit Bossuet, la « fin de l'âge ni de la force, pour offrir à « Dieu de malheureux restes de votre vie, « et les fruits d'une pénitence stérile et tar- « dive. C'est ce que demande le Seigneur : « l'Eternel, le Tout-Puissant ne veut rien « de faible ni de vieux (1). »

Il était bien pénétré de cette pensée, ce grand roi qui sera à tout jamais la gloire de la France. Dans les enseignemens que je cherche à vous donner, vous serez heureux de le rencontrer ; c'est lui qui écrivait, dans ses Mémoires, ce passage que je me plais à vous rapporter ici :

« Quand nous aurons armé tous nos su- « jets pour la défense de sa gloire (Dieu) ; « quand nous aurons relevé ses autels abat- « tus ; quand nous aurons fait connaître son « nom aux climats les plus reculés de la terre,

(1) *Elev. sur les Mystères.*

« nous n'aurons fait que l'une des parties de « notre devoir; et sans doute nous n'aurons « pas fait celle qu'il désire le plus de nous, « si nous ne nous sommes nous-mêmes sou- « mis au joug de ses commandemens. Les « actions de bruit et d'éclat ne sont pas tou- « jours celles qui le touchent davantage, et « ce qui se passe dans le secret de notre cœur « est souvent ce qu'il observe avec le plus « d'attention.

« Il est infiniment jaloux de sa gloire; « mais il sait mieux que nous discerner en « quoi elle consiste. Il ne nous a peut-être « fait si grands qu'afin que nos respects l'ho- « norassent davantage; et si nous manquons « en cela de remplir ses desseins, peut-être « qu'il nous laissera tomber dans la poussière « de laquelle il nous a tirés.

« Plusieurs de mes ancêtres, qui ont voulu « donner à leurs successeurs de pareils en- « seignemens, ont attendu pour cela l'extré- « mité de leur vie; mais je ne suivrai pas en

« ce point leur exemple. Je vous en parle dès « cette heure, mon fils, et vous en parlerai « toutes les fois que j'en trouverai occasion. « Car, outre que j'estime qu'on ne peut de « trop bonne heure imprimer dans les jeu- « nes esprits, des pensées de cette consé- « quence, je crois qu'il se peut faire que ce « qu'ont dit ces princes dans un état si pres- « sant, ait quelquefois été attribué à la vue « du péril où ils se trouvaient; au lieu que « vous en parlant maintenant, je suis assuré « que la vigueur de mon âge, la liberté de « mon esprit, et l'état florissant de mes « affaires, ne vous pourront jamais laisser « pour ce discours aucun soupçon de fai- « blesse ou de déguisement (1). »

C'est ainsi qu'occupé d'une manière assez indéterminée à mettre à profit ces bonnes résolutions, qui se faisaient jour à travers les profondes ténèbres qui m'environnaient, je

(1) *Mémoires de Louis XIV*, 1re part., p. 33 et suiv.

fus apparemment trouvé lent et tardif dans leur exécution, et qu'un fatal évènement vint apporter un notable changement dans mes idées. Rien ne réveille plus un homme et ne lui donne plus de vie que le malheur. « Voilà « pourquoi, a dit un auteur auquel j'em- « prunte cette pensée, l'infortune est aussi « nécessaire à l'existence que la tempête à la « nature. Le bonheur tue au sein d'un con- « tinuel repos. Il faut à l'homme une alterna- « tive de bonheur et de malheur. »

Indifférent comme on l'est dans la félicité, jeté, par ma position militaire et mon existence sociale, dans le tourbillon du monde et de ses plaisirs, ma principale occupation était de jouir de la vie, plongé comme je l'étais dans cette espèce d'ivresse qui a coutume d'entraîner les esprits les plus sages et les plus raisonnables. Ma satisfaction la plus grande était de complaire entièrement à l'objet aimé, compagne de ma vie, qui possédait mon cœur, et dont paraissait dépendre

mon existence entière, lorsque les précipices les plus affreux se creusaient sous mes pas.

Vous apprendrez un jour, mes chers enfans, avec quelle rapidité ces rêves et ces illusions s'évanouirent, et comment, au milieu d'une nuit d'hiver remplie d'angoisses et d'effroi, vous fûtes en peu d'heures privés de votre mère. Ne trouvant à ma juste douleur aucune consolation humaine, je me jetai dans les bras de celui qu'à peine je connaissais, comme un enfant se jette dans le sein de sa mère en disant : *Soulagez-moi, ma mère, parce que je souffre.*

« Ah! disait saint Augustin, il n'est que « trop vrai, je vous ai connue trop tard, beauté « toujours nouvelle et toujours ancienne! J'ai « commencé trop tard à vous connaître. Vo- « tre amour pour moi était avant tous les « temps, et le temps ne pourra le dé- « truire (1). »

(1) *Confessions.*

Dès ce moment, l'idée que celle que je pleurais n'était morte que pour ce monde, qu'elle devait vivre ailleurs, me porta instantanément à prier pour elle, pensant lui faire du bien, lui être utile, et vivre encore pour elle. Je m'unissais ainsi au principe de l'amour même, à ce consolateur divin, en implorant sa puissante protection pour l'être chéri que je regrettais. De sorte que mes peines me paraissaient plus légères en les reportant vers cette source de tout bien, qui semblait les partager avec moi. Oh! vous qui aimerez un jour, mes enfans, vous sentirez sans doute la jouissance d'alléger la peine d'un ami en la partageant! Et quel ami que celui qui guette sans cesse les mouvemens incohérens de notre être pour saisir l'instant de se faire sentir à nous! Combien ne doit-il pas jouir en voyant l'esprit de l'homme se joindre à lui dans ses peines, et implorer son assistance efficace? Et quelle doit être notre consolation en pensant que nos souf-

frances sont partagées par un tel ami! Ah! mes enfans, croyez-moi, n'attendez pas le moment des épreuves pour vous tourner vers le Dieu des miséricordes.

Lorsqu'avancé dans les rêves de la vie, les années apparaissent graves et sérieuses; que l'âme, après avoir passé par les peines et les afflictions, se dégage peu à peu de ses vaines illusions, et que ce que nous appelons le *bonheur* vient à être détruit inopinément, l'avenir alors ne se montre plus que sous l'aspect d'un horizon brumeux, chargé de sombres nuages; et l'homme, traînant après lui la chaîne de ses espérances évanouies, jette un regard en arrière sur ces temps heureux qu'il a laissés lumineux et pleins de charmes. Ainsi les premiers sentimens de mon enfance se révélèrent à mon âme brisée, et j'entrevis un adoucissement à mes douleurs, en pensant qu'il me restait encore ma mère. Oh! mère chérie! tendre amie de mon enfance et de toute ma vie! ange descendu du ciel pour

tout ce qui t'a connue! Tu fus pour moi, sur cette terre, l'image de cette Providence que j'invoquais pour me consoler, et pour m'aider à supporter mes cuisantes peines. Pourai-je jamais oublier le baume salutaire et bienfaisant que tu vins répandre sur mon cœur déchiré, lorsqu'à la première nouvelle du malheur de ton fils, ta première pensée fut d'accourir pour le soulager! J'appris dès-lors à connaître, oh! mon Dieu! que si d'une main vous savez punir vos enfans, d'une autre vous savez calmer la rigueur de votre justice. Combien ce doux souvenir adoucit en ce moment le cruel récit que je crois devoir vous faire, mes chers enfans; mais qu'il m'est pénible en même temps, quand je songe que vous êtes à jamais privés de ces tendres consolations; car, je le sais, quoi que je fasse, rien ne remplace une mère.

Si mon affection pour vous s'est accrue

avec mes peines, j'ai voulu vous en laisser un monument qui pourra avoir quelque prix à vos yeux. Votre esprit va s'ouvrir à la lumière des sciences; mais quelle est celle qui, plus que toutes les autres, porte l'empreinte des traits hideux de l'esprit de mensonge, si ce n'est l'histoire? L'histoire qu'on aurait dû, avant tout, environner de respect, parce qu'elle contient la voix grave de l'expérience et la voix solennelle de la Divinité. Eh bien! c'est ici d'abord, comme au début de votre carrière, que je veux m'efforcer de vous soustraire à tant de jugemens passionnés qui lui ont donné un langage ignoble, entaché de fatalisme ou d'immoralité. Pour bien vous pénétrer de ces vérités, nous allons parcourir ensemble les faits les plus marquans de l'histoire. Cet aperçu vous offrira un attrait puissant de drame et de philosophie, et vous mettra à même d'étudier les destinées futures de l'humanité, en la contemplant dans son ensemble et dans

ses détails. L'histoire, mes enfans, *qui est la biographie du genre humain déchu, et se régénérant sous l'influence de l'action divine,* nous présente, dans ses différentes phases, le développement de la société humaine ; elle est la clé de toutes les sciences ; elle les embrasse toutes dans son domaine ; elle touche au berceau du monde, assiste à la création, entend et voit Dieu conversant avec l'homme ; voit naître les nations, les suit dans leur mouvement ascensionnel vers la civilisation, et garde le souvenir de leurs crimes comme de leurs vertus, en rattachant le présent à la chaîne du passé.

Toute notre philosophie, en étudiant l'homme, consistera à vous faire remarquer deux points cardinaux qui forment comme les deux pôles du monde moral : l'un est la déchéance primitive, l'autre la réhabilitation successive qui doit être reconquise avec beaucoup de peines et d'efforts. Nous admettons la déchéance, non seulement comme

la punition d'un crime dont l'humanité toute entière semble rester solidaire, et parce que nous croyons simplement aux livres de Moïse, mais aussi parce que le souvenir de ce fait n'est jamais sorti de la mémoire des peuples, et que, dans toutes ces données psychologiques, l'homme nous montre les traces profondes d'une harmonie brisée, trop imparfait pour être ainsi sorti des mains d'un Dieu sage et bon, trop grand pour qu'on n'y voie pas le cachet obscurci d'une céleste origine. Nous admettons la réhabilitation, pour l'homme d'abord; parce qu'aidé d'un secours supérieur, il doit trouver dans sa volonté assez d'énergie pour vaincre le penchant effroyable qui sans relâche le porte sur les bords d'un abîme, où est la région du crime : pour la société ensuite, parce qu'en démêlant la lumière divine qui n'est pas éteinte en nous, elle doit trouver les véritables règles pour conduire ses enfans dans les voies de l'ordre et de la paix.

Nous ne sommes pas déconcertés, malgré notre affliction, en voyant le monde reculer peut-être au lieu d'avancer, pendant les siècles où régnait le paganisme presqu'exclusivement : car cette affligeante expérience a été pour les siècles suivans une grande leçon qui les a convaincus de la faiblesse de l'esprit humain. Mais aujourd'hui nos idées avancées, en nous montrant que le paganisme a déplacé plusieurs des bases fondamentales de la société, nous fait sentir combien est grand le bienfait de la lumière divine qui a brillé aux yeux du monde étonné, dans le sein du christianisme; vérité religieuse pour l'homme, vérité sociale pour le genre humain, il a reculé progressivement les frontières de la barbarie, et amènera enfin toute la famille humaine à une vaste unité, où la philosophie et la religion n'auront plus qu'un même symbole et un même drapeau.

DEUXIÈME LEÇON.

Des origines.

La philosophie moderne s'est souvent évertuée à vouloir nous expliquer l'état de l'homme au moment de son origine, et les couleurs dont elle s'est servie ont toujours été modifiées par l'esprit qu'elle apportait

dans ses définitions. Après s'être montrée incapable de s'élever aux principes des choses, et avoir si souvent fait errer notre esprit au milieu de tant de systèmes sans fondement, il nous faut nécessairement revenir au récit de Moïse, comme base fondamentale de notre croyance, puisque les savans conviennent aujourd'hui, « que l'esprit de « Dieu a pu seul lui révéler ces connaissan- « ces primitives, et l'initier à des mystères « que la science, à l'époque où il vivait, n'avait « pu lui apprendre. »

Il existe deux sortes d'histoires : la tradition et l'Ecriture. La première est simplement la parole humaine, nous montrant d'âge en âge, la pensée de l'homme et ses actions : c'est l'histoire en général. La seconde est l'Ecriture, postérieure à la tradition dont elle est la gardienne, qui est vénérée des peuples, comme contenant autre chose que la pensée et les actions des hommes. Pour nous autres chrétiens, enfans de

la révélation, telle est la marche que nous devons suivre.

Le récit de Moïse ne commence qu'au moment où notre globe sortit du chaos. Cherchons, en nous éclairant de l'opinion des hommes instruits, à découvrir la cause de ce désordre, que l'historien sacré indique en disant : « La terre était informe et « toute nue; les ténèbres couvraient la face « de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté « sur les eaux. »

Quand on traite de semblables matières, il est difficile de ne pas s'élever au-dessus de la région commune des sciences. Cependant, ne craignez pas que je ne m'égare, si, dans ce qui va suivre, je semble m'écarter de mon but. Je vais, pour un moment, promener votre imagination au-delà des bornes de ce monde, et vous pourez néanmoins m'en savoir gré, quand même nous ne rencontrerions que quelques rayons douteux de lumière.

M. de Genoude, dans l'introduction de la traduction de la Bible, s'exprime ainsi : « Le sentiment général des interprètes ca-« tholiques, est que non seulement la terre « que nous habitons, mais les cieux, ont « été créés *in principio,* avant l'époque des « six jours. Les cieux matériels ne peuvent « être que les astres, puisqu'on a démontré « qu'il n'y a plus de cieux solides. Ainsi, en « disant que les cieux ont été créés avant « l'époque des six jours, on ne dit rien qui « soit contradictoire à ce que l'Eglise en-« seigne. Le jésuite Pérérius, un des plus « doctes commentateurs de la Genèse, sou-« tient, avec les auteurs catholiques, que le « soleil et tous les astres ont été créés dès « le commencement. »

L'Ecriture nous apprend que la création des anges a été le sujet d'un fait antérieur au récit de Moïse. Ne pourrait-on donc pas supposer, sans craindre de s'écarter de l'enseignement de l'Eglise, qu'ils devaient par-

ticiper aux infinies perfections du Créateur, et qu'ils les manifestaient par leur simple existence, qui prenait sa source en Dieu? Les perfections et les attributs de Dieu étant infinis, les créatures ne peuvent les personnifier que par leur nombre et leur harmonie. Or, pas d'harmonie dans le nombre, sans hiérarchies; ils devaient donc être représentés par des multitudes ayant des chefs. Ainsi, on peut supposer que la création angélique fut composée de légions d'êtres dépendant chacune d'un chef, en qui brillait éminemment la qualité divine; tandis que chacun des êtres composant la légion, désignait *la différente manière* de cette qualité; en sorte que la légion réunie à son chef formait une magnifique personnification d'un attribut divin. Le but de cette première création d'esprits ou d'anges, était donc de personnifier les attributs divins, en les mettant en action, pour réagir et revenir sur leur première origine; et de même

que Dieu était libre par essence, ils l'étaient par attributs.

L'existence des bons et mauvais esprits, qui sont comme les instrumens de la Providence, dans le gouvernement de l'univers, appartient à la tradition universelle; voilà pourquoi, consacrée par le christianisme, elle fait partie de la société catholique. Ces idées nous ont donc été inculquées par la lecture des livres saints et des Pères de l'Eglise. Nous voyons qu'elles ont été le partage de l'antiquité, et que la hiérarchie des anges a été connue de Platon, qui voit aussi plusieurs rangs dans ses demi-dieux. « Le « célèbre Huet a prouvé qu'elles se trouvaient « chez tous les peuples de la terre; que l'an- « tiquité entière a reconnu l'existence d'es- « prits inférieurs au Dieu suprême, et créés « par lui pour présider à l'ordre de la na- « ture, aux astres, aux élémens, à la géné- « ration des animaux. Le monde, selon Tha- « lès et Pythagore, est plein de ces substances

« spirituelles. On les croyait répandues dans « les airs, dans les cieux (1). »

Confucius a dit : « Que les vertus des es- « prits sont sublimes ! on les regarde et on « ne les voit pas ; on les écoute et on ne les « entend pas ; unis à la substance des cho- « ses, ils ne peuvent s'en séparer ; ils sont « cause que tous les hommes, dans tout l'u- « nivers, se purifient et se revêtent d'habits « de fête, pour offrir des sacrifices ; ils sont « répandus, comme les flots de l'Océan, au « dessus de nous, à notre gauche et à no- « tre droite (2). »

Saint Paul parle des puissances de l'air et de l'esprit tentateur, qui, comme un lion rugissant, tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer.

Nous pouvons donc supposer qu'un des chefs de légion, figurant un des attributs

(1) *Essai sur l'Indifférence*, t. 3, p 71.

(2) *De l'Invariable milieu*, traduit par Abel de Rémusat, c. 16, p. 57, édit. 1817.

de Dieu, crut sentir et trouver en lui-même la source de vie, et se complaisant en sa propre nature, au lieu de retourner à Dieu et de lui rendre l'hommage qui lui était dû, détourna sur lui-même les hommages de sa légion, s'interposant ainsi entre elle et Dieu. Mais du moment qu'il ne puisa plus la vie à sa source réelle, et qu'il négligea la lumière de vie, il s'obscurcit, et porta les ténèbres au milieu de sa légion. La substance créée en elle perdit la vie, le chaos se forma, la terre se couvrit de ténèbres et produisit le néant, sur lequel l'esprit de Dieu planait sans pouvoir le pénétrer. Le chaos dont parle Moïse, provint donc d'une première création mise en désordre, par l'orgueil de l'esprit rebelle, dont l'éloignement et la séparation de ses rapports avec Dieu, causait la mort ou l'absence de vie.

Ecoutons Bossuet parler de la chute de Lucifer et de l'homme :

« Parmi toutes les créatures, Dieu en avait

« choisi une dès l'origine, et avant toute « autre nature, qui devait être la plus belle « et la plus parfaite de toutes, c'était la na- « ture angélique. Mais tout ce qui est tiré « du néant peut sucomber au péché. Une si « belle intelligence se plut trop à considé- « rer qu'elle était belle. Toute sa force se « réunit tellement à s'admirer elle-même, « qu'elle ne put aimer autre chose. Que « servirent à ce bel ange tant de lumières « dont son entendement était orné? Il ne « demeura pas dans la vérité. Ce qui veut « dire que cet ange superbe voulut la voir « plutôt en lui-même qu'en Dieu, et de cette « manière-là se perdit en cessant d'en faire « sa règle (1). »

« Vous tombez du ciel comme un éclair, « et votre place, qui y était si grande, de- « meure vide. Oh! quel ravage a fait votre « désertion! quels vastes espaces demeurent

(1) *Traité de la Concupiscence*, c. 10.

« vacans! ils ne le seront pas toujours, et « Dieu créa l'homme pour remplir ces pla- « ces que votre désertion a laissées vacantes : « fuyez, troupes malheureuses. Qui est comme « Dieu, devant Michel et ses anges (1)?

« Ceux qui comme nous croient à la pré- « existence d'un autre monde, supposent « que notre terre a été ce monde primitif, « et ne s'attachant qu'aux traces géologi- « ques à l'aide desquelles ils remontent pé- « niblement jusqu'à la première création, « ils ne découvrent, aux termes de leurs re- « cherches, que d'immenses masses de rep- « tiles aquatiques et terrestres, qui servent « seuls de décoration et d'ornement au « grand, au premier œuvre émané du Verbe « de Dieu. Nous, au contraire, nous remon- « tons avec eux, il est vrai, de fossiles en « fossiles, jusqu'à ces créations monstrueu- « ses; mais loin de voir en elles un com-

(1) *Elévations sur les mystères*, par Bossuet.

« mencement, nous distinguons au con-
« traire une suite, une fin, la manifestation
« d'une dégradation et d'un châtiment.

« Or donc, admettant dans un premier
« ordre de création ces productions mons-
« trueuses dont le génie de Cuvier a recom-
« posé quelques espèces, et reconnaissant
« en elles un signe évident de dégradation,
« nous sommes amenés à chercher par
« quelle épouvantable révolution les créatu-
« res de Dieu sont tombées si bas dans l'é-
« chelle des êtres ; et ne recevant de notre
« raison, de toutes les traditions, de toutes
« les histoires du monde, rien qui nous sa-
« tisfasse, nous le demandons à l'Eglise, qui
« sait tout ; et lisant dans son enseignement
« catholique qu'il y a eu dans le commen-
« cement une grande révolte des créatures
« dans le ciel, toutes les conséquences de
« cette révolte s'expliquent et se dévelop-
« pent devant nous (1). »

(1) *Des Anges et de la Création,* tiré de l'ouvrage

Pour nous donner une idée de la manière dont notre globe sortit du chaos dans lequel l'avait plongé la chute de l'ange rebelle, Moïse s'exprime ainsi : « Or, Dieu dit : Que « la lumière soit faite, » et la lumière fut faite. Mais comment nous expliquer ce que l'historien sacré a voulu nous dire par ce passage? Ce fait a toujours paru d'une difficulté insurmontable, quand on le rapproche avec ce qui a été dit au quatrième jour de l'apparition du soleil et des astres. Mais aujourd'hui que les physiciens ont définitivement reconnu que la lumière ne vient pas des astres, qu'elle en est indépendante, et qu'elle existe dans notre atmosphère, comme le fluide électrique dans tous les corps, ne pourrait-on pas supposer que ce serait de ce fluide éthéral, qui est le principe de toute vie, qui, sous différentes

intitulé : *Des Recherches des causes,* par M. Guiraud, de l'Académie française.

formes, se dénote dans chaque corps, et les modifie par ses propres organes, que Moïse aurait voulu nous parler?

Voici quelques explications de physique générale qui pourront servir à vous faire comprendre comment ce fluide éthéral peut agir sur les corps, et pourquoi Moïse en a parlé comme ayant été créé le premier jour.

Toutes les fois qu'un corps est mis en mouvement dans l'air qui nous environne, il lui donne un impulsion que l'on nomme *vibration;* et si nos oreilles peuvent saisir le résultat de cette action, il s'appellera *son*. Le son est donc le produit de l'ébranlement dans l'air. La science est parvenue à calculer d'une manière fort exacte la vélocité avec laquelle le son nous parvient, combien il faut de vibrations par seconde pour qu'il se fasse entendre, et l'impossibilité de le saisir, si le nombre de vibrations dépassait un certain nombre.

En appliquant la même théorie au fluide éthéral dont nous venons de parler, beaucoup plus subtil et plus délié que l'air que nous respirons, nous trouverons que mis en mouvement ou en vibration par un corps lumineux, il produit la lumière. (C'est, du reste, l'opinion de Descartes, et, après lui, de Huygens, en opposition au système par émission de Newton.) On a aussi calculé la rapidité avec laquelle la lumière parvient à nos yeux, qui est en proportion avec la subtilité du milieu sur lequel elle agit, comme la rapidité du son l'est avec la subtilité de l'air, qui est plus condensée que l'éther.

La lumière, telle que nous la nommons vulgairement, ne serait donc, comme le son, que l'effet produit par l'effet d'un corps sur un autre, c'est-à-dire des corps lumineux, sur l'éther.

Toute vibration est composée de deux parties distinctes; celle par laquelle les

parties s'écartent du premier lieu, et celle par laquelle elles reviennent à la place qu'elles occupaient. On nomme la force qui éloigne *dilatation*, et celle qui rapproche *cohésion*. Employant ensuite le sens de ces mots pour exprimer ce qui se passe dans l'action vibratoire des parties des corps, nous dirons que ces forces sont produites par le soleil, qui en reçoit la puissance par l'action immédiate de l'éther, qui détermine en lui ces deux mêmes forces.

Ainsi, en admettant, comme nous l'avons dit plus haut, que les astres aient été créés avant le récit de la Genèse, *in principio*, les corps, une fois sous l'influence du soleil, ne durent pas cesser d'être actionnés par lui, qu'ils en fussent éclairés ou non; et en nous disant que le premier jour, Dieu créa la lumière, Moïse semble nous dire, dans son style rapide et concis, que ce fut cet éther, principe de vie et de mouvement cause de la lumière, qu'il créa, dont

la force de dilatation sépara au second jour les eaux, lesquelles ainsi séparées, permirent au troisième jour à la terre de produire ; et le quatrième, voulant compléter son œuvre, Dieu permit au soleil de paraître dans tout son éclat, afin d'exercer librement son action de dilatation et de cohésion par l'éther, pour que la reproduction pût se maintenir et se continuer (1).

Ce qui fortifie notre opinion, c'est la ma-

(1) Ne serait-ce pas cette force que le grand Newton aurait découverte, à laquelle il a donné le nom d'*attraction,* et dont il veut parler, lorsqu'il dit à la suite de son *Traité de l'attraction :*

« Je soupçonne l'existence d'un esprit subtil qui « pénètre tous les corps les plus denses, et qui se « cachant en eux, leur donne et leur imprime tou- « tes les propriétés que nous leur connaissons. « L'attraction, cette tendance des corps les uns « vers les autres, n'est, comme toutes les autres « propriétés des corps, qu'une modification parti- « culière opérée en eux par la vertu et l'activité de « cet esprit. Les hommes en obtiendront proba- « blement un jour l'éclatante découverte. »

nière dont les Saints-Pères les plus orthodoxes se sont prononcés sur ces matières ; ils ont même été plus loin que les géologues modernes. Saint Augustin reconnaît qu'il est impossible de comprendre les mots de *lumière, jour, soir* et *matin,* comme on les entend communément.

« Nous voyons que les jours connus n'ont « de soir que depuis le coucher du soleil, « ni de matin que depuis son lever. Or, ces « trois premiers jours se sont passés sans le « soleil, qui n'a été créé que le quatrième « jour. Il est bien dit que la lumière avait « été faite primitivement par le Verbe de « Dieu, et que Dieu l'avait séparée des té- « nèbres ; il avait appelé cette lumière jour, « et ces ténèbres nuit ; mais quelle était cette « lumière, et à la mesure de quel mouve- « ment a-t-on pu appeler un soir et un ma- « tin? C'est ce qui est caché à nos sens ; et « il est impossible de comprendre com- « ment cela s'est fait, quoique cependant

« nous devions le croire sans aucune hé-
« sitation (1). »

Origène, saint Thomas, dom Calmet, ont aussi traité cette matière, et s'accordent parfaitement avec ce que vous venez de lire. A ces autorités nous ajouterons celle de Bossuet.

« La création du ciel et de la terre, dit-
« il, et toute cette masse informe que nous
« avons vue dans les premières paroles de
« Moïse, a précédé les six jours, qui ne com-
« mencent qu'à la création de la lumière.
« Dieu a voulu faire et marquer l'ébauche
« de son ouvrage, avant que d'en montrer la
« perfection ; et après avoir fait d'abord
« comme le fond du monde, il a voulu en
« faire l'ornement avec six différens progrès
« qu'il a voulu appeler *jours* (2). »

Ecoutons actuellement M. de Frayssi-

(1) *Cité de Dieu*, liv. 10, chap. 7.
(2) *Conférences sur la Religion*, t. 2.

nous, qui consacra une de ses célèbres conférences à l'examen de ces questions; et considérant d'un côté les faits généraux de la physique antédiluvienne de Moïse, de l'autre les résultats les plus accrédités des recherches les plus profondes de nos savans contemporains, montra leur concordance avec nos livres saints.

« Fouillez tant que vous voudrez, a-t-il « dit aux géologues, les entrailles de la terre. « Si vos observations ne demandent pas que « les jours de la création soient plus longs « que nos jours ordinaires, nous continue- « rons de suivre le sentiment commun sur « la durée de ces jours. Si, au contraire, « vous découvrez d'une manière évidente « que le globe terrestre, avec ses plantes et « ses animaux, doit être beaucoup plus an- « cien que le genre humain, la Genèse n'aura « rien de contraire à cette découverte; car « il nous est permis de voir dans chacun « des six jours, autant de périodes de temps

« indéterminées, et alors vos découvertes « seraient le commentaire explicatif d'un « passage dont le sens n'est pas encore fixé.

« La chronologie de Moïse date moins de « la création de la matière que de l'instant de la « création de l'homme, lequel n'eut lieu que « le sixième jour. L'écrivain sacré suppute « le nombre d'années du premier homme et « de ses descendans, et c'est de la supputa- « tion des années des patriarches successifs, « que se forme la chronologie des livres saints, « en sorte qu'elle remonte moins à l'origine « même du globe qu'à l'origine de l'espèce « humaine. »

Loin de craindre l'investigation de la science, il engage, au contraire, les savans à pénétrer dans le sens intime de l'Ecriture, persuadé de l'accord qui doit exister entre les vérités scientifiques et les vérités religieuses. D'après ces différens textes, vous voyez que tous les chrétiens seraient autorisés à conclure que l'Eglise a abandonné

ces divers termes de la Genèse aux recherches des hommes.

« Je dis qu'il existe une concordance frap-
« pante entre les faits géologiques les plus
« positifs, et le récit de la Genèse. Et, en
« effet, sans entrer ici dans tous les détails
« d'une discussion qui nous entraînerait trop
« loin, les deux premiers jours de la Genèse
« sont consacrés à la création du monde, à
« la disposition de la matière, au dépouille-
« ment de notre globe; et il n'est encore
« question d'aucun être organisé; rien ne
« peut mieux correspondre à notre première
« époque géologique, à la formation de nos
« terrains primitifs.

« Au troisième jour de la Genèse, les eaux
« sont rassemblées, la terre aride paraît, des
« plantes sont aussitôt créées pour habiter le
« globe. C'est là, très - exactement, le com-
« mencement de la seconde époque géologi-
« que, dont les terrains sont principalement
« caractérisés par des impressions végétales.

« La Genèse place ensuite dans le qua-
« trième jour la création du soleil, de la lune
« et des autres astres. Ici on s'est fortement
« récrié, d'autant plus que la Genèse an-
« nonce que la lumière avait été créée dès le
« premier jour. Cette inversion a toujours
« paru une difficulté inexplicable, et cepen-
« dant elle s'aplanit avec la plus grande fa-
« cilité, aujourd'hui que les physiciens ont
« définitivement reconnu que la lumière ne
« nous vient point des astres, qu'elle en est
« indépendante, qu'elle existe dans notre at-
« mosphère, comme le fluide électrique existe
« dans tous les corps, et qu'elle n'a besoin,
« comme l'électricité, que d'être excitée con-
« venablement pour frapper nos organes.
« Ce sont les corps que nous appelons *lu-*
« *mineux* qui ont reçu la propriété d'exciter
« la lumière, au milieu d'un air serein.
« Cette lumière étant propre à notre atmos-
« phère, put donc être l'objet d'une création
« particulière, distincte de celle des astres du

« firmament, et exister dès le premier jour,
« comme l'indique la Genèse; tandis que les
« astres ne purent être aperçus de la surface
« du globe, et y faire pénétrer leur influence
« lumineuse, que lorsque l'atmosphère eut
« été dépouillée de la plus grande partie de
« ses vapeurs aqueuses, bitumineuses et mé-
« talliques qui s'y trouvaient mêlées. On sait
« que cette épuration de l'atmosphère ne s'o-
« péra que successivement, et qu'elle ne fut
« bien sensible qu'après la formation des ter-
« rains primitifs et de transition (2, 3 et 4),
« lorsque plusieurs matières volatilisables,
« telles que le mercure, le plomb, le zinc, etc.,
« se furent enfin condensées et répandues
« sur le sol.

« La Genèse rapporte ensuite la création des
« poissons marins et de tous les animaux de
« la mer. Tout cela rentre parfaitement dans la
« seconde époque géologique, qui est fort lon-
« gue, et dont les terrains ne contiennent que
« des débris de végétaux et d'animaux marins.

« Les animaux terrestres sont ensuite créés « au *cinquième jour;* or, les terrains de la « *troisième époque* sont précisément caracté- « risés par les débris de ces nouvelles clas- « ses d'animaux.

« Enfin, c'est la création de l'homme qui « couronne l'œuvre du Créateur; et l'exa- « men de la croûte du globe prouve que les « débris de l'homme ne se trouvent que « dans ces terrains tout superficiels, qui ne « sont encore recouverts par aucune forma- « tion, et qui toutes appartiennent à la *qua- « trième époque,* dans laquelle nous vivons « encore.

« Ici se présente une considération dont « il serait difficile de ne pas être frappé : « puisqu'un livre, écrit à une époque où les « sciences naturelles étaient si peu éclairées, « renferme cependant, en quelques lignes, « le sommaire des conséquences les plus re- « marquables, auxquelles il ne pouvait être « possible d'arriver qu'après les immenses

« progrès amenés dans la science par le dix-
« huitième et le dix-neuvième siècle; puisque
« ces conclusions se trouvent en rapport avec
« des faits qui n'étaient ni connus, ni même
« soupçonnés à cette époque, qui ne l'avaient
« jamais été jusqu'à nos jours, et que les phi-
« losophes de tous les temps ont toujours
« considérés contradictoirement et sous des
« points de vue toujours erronés; puis-
« qu'enfin ce livre, si supérieur à son siècle,
« sous le rapport de la science, lui est éga-
« lement supérieur sous le rapport de la mo-
« rale et de la philosophie naturelle, on est
« obligé d'admettre qu'il y a, dans ce livre,
« quelque chose de supérieur à l'homme,
« quelque chose qu'il ne voit pas, qu'il ne
« conçoit pas, mais qui le presse irrésisti-
« blement (1)... »

(1) Nerée-Boubée, *Géologie populaire, âge du monde*, p. 63.

Voici comment s'exprime M. de Guigues dans son *Histoire des Huns*, l. 1 : « Moïse seul nous a rap-

M. de Las-Cases parle dans les termes suivans de l'antiquité du monde, et de la date que lui donne Moïse :

« Le *Pentateuque* forme le monument le « plus antique que l'on connaisse, et ren- « ferme un corps de loi qui, par une durée « toute merveilleuse, régit encore aujourd'hui « un peuple existant.

« Le monde, suivant nos livres saints, n'a « pas au-delà de sept mille ans d'anti- « quité, et chaque jour nos lumières acqui- « ses viennent à l'appui de ce texte précis de « la révélation.

« C'est une chose bien remarquable, que « l'aurore de chaque science exacte semble « devoir heurter d'abord ce principe essen- « tiel de notre foi religieuse, mais que leurs

« porté, en peu de mots, la suite des générations « qui ont précédé le déluge, et c'est une chose di- « gne de remarque que les historiens de toutes les « nations s'arrêtent, comme de concert, vers ce « qui approche de cette grande catastrophe. »

« progrès finissent toujours par lui donner
« une autorité nouvelle. Ainsi, l'histoire,
« l'astronomie, la physique, la géologie, ont
« d'abord donné aux peuples et à la terre des
« millions d'années. La science perfection-
« née a bientôt prouvé que ces exagérations
« premières venaient du vice des expres-
« sions chronologiques des peuples anciens,
« où du défaut de ceux qui, plus tard, les ont
« mal interprétées. Ainsi, les myriades d'an-
« nées voulues par les nombreuses dynas-
« ties qui ont gouverné l'Egypte, ont disparu
« dès qu'il a été prouvé que ces dynasties
« étaient contemporaines et non successi-
« ves. On s'est assuré de même que l'anti-
« quité chinoise ne s'élevait pas au-delà de
« huit cents ans avant Jésus-Christ, et que
« celle des Indous demeurait fort au-des-
« sous. On a vérifié que les observations
« astronomiques chaldéennes, et celles des
« Indiens, ne vont les unes qu'à sept cent-
« cinquante ans après l'ère chrétienne.

« Même hommage de la part de la phy-
« sique et de la géologie. Les premières no-
« tions de ces sciences demandaient des mil-
« lions d'années pour amener la formation
« matérielle que nous présentent les entrail-
« les du globe; mais depuis que l'on a re-
« connu que les couches sont successives,
« étrangères entre elles, vieilles peut-être, en
« effet, de millions d'années, mais qui, par
« une observation remarquable et décisive,
« ne présentent nul vestige quelconque de l'es-
« pèce humaine; depuis ce moment, disons-
« nous, qui a conduit naturellement à isoler
« la couche qui forme notre sol, et dans la-
« quelle tout proclame à chaque pas la ca-
« tastrophe diluvienne que nous apprend
« Moïse, alors les dépouilles des animaux
« enfouis, et le calcul analogique du creu-
« sement des fleuves, et l'attérissement des
« côtes dont nous sommes les témoins, sont
« venus certifier et garantir que les premiers
« travaux physiques de la couche que nous

« habitons, sont très-certainement en de-
« dans des époques indiquées par nos livres
« saints. Enfin, il n'est pas jusqu'aux pro-
« grès de notre civilisation et à la nomen-
« clature de nos découvertes même, dont on
« ne puisse faire une échelle approximative
« pour mesurer avec quelque exactitude les
« temps qui nous ont précédés. Tout ce que
« nous avons fait dans l'espace de trois ou
« quatre cents ans, nous fait juger de ce
« qu'on a dû faire avant nous, et nous af-
« firme la jeunesse des nations attestée par
« Moïse. Mais, du reste, comment ne pas
« apercevoir dans ce patriarche de la révé-
« lation, les signes éclatans de sa mission di-
« vine? Ses écrits, les plus anciens de la terre,
« sont arrivés jusqu'à nous, en dépit des siè-
« cles et de leurs nombreux accidens; et les
« lois dont il fut l'interprète régissent encore
« aujourd'hui un peuple qui, vaincu, pros-
« crit et dispersé parmi toutes les nations, n'a
« pas cessé d'être une nation.

« Oui, reconnaissons-le, Moïse domine
« au-dessus des générations et des siècles,
« comme une colonne impérissable de vé-
« rité; Hérodote, Manéthon, les marbres de
« Paros, les historiens chinois, le samscrit,
« toutes ces sources, les plus anciennes du
« monde, demeurent de cinq cents ans, de
« mille ans au-dessous de lui. Aucun de ces
« témoignages antiques ne peut l'atteindre,
« le contredire ni l'affaiblir; au contraire,
« la nature et les hommes se trouvent de
« toutes parts en harmonie parfaite avec ce
« qu'il dit. Aussi, touchée de cet accord
« merveilleux, la foi religieuse triomphe,
« et, frappée d'un tel résultat, l'incrédulité
« philosophique chancelle, vaincue par ses
« propres lumières, elle se voit contrainte
« d'avouer qu'il y a dans tout cela quelque
« chose de surnaturel qu'elle ne comprend
« pas, mais qu'elle ne saurait nier. »

TROISIÈME LEÇON.

—

De la chute de l'homme.

Nous savons comment l'homme sortit des mains du Créateur. Dans le second chapitre de la Genèse, paragraphe 2, verset 8, il est dit : « Or, le Seigneur avait planté dès « le commencement un jardin délicieux,

« dans lequel il mit l'homme qu'il avait « formé. »

Verset 9 : « Le Seigneur Dieu avait aussi « produit de la terre toutes sortes d'arbres « beaux à la vue, et dont le fruit était agréa- « ble au goût; et l'arbre de vie était au « milieu, avec l'arbre de la science du bien « et du mal. »

Il était permis à l'homme de manger des fruits du premier, il lui était défendu de toucher à ceux du second; c'est-à-dire que tant qu'il n'enfreindrait pas le précepte qui lui avait été donné, que tant qu'il aurait conservé la perfection dans laquelle il avait été créé et par laquelle il était uni à la source de toute vie, ce noble héritage serait resté pur dans ses mains.

Nous le voyons ensuite, poussé par l'esprit tentateur, ne pas se contenter de l'arbre de vie. Se laissant aller volontairement à l'influence de ses sens, il fut entraîné vers le fruit défendu, il s'en nourrit,

ravit à son âme sa nourriture spirituelle, chercha son bien-être hors de Dieu, mit sa propre volonté à la place de la volonté divine, et suspendit ainsi en lui-même l'action immédiate qui l'unissait au principe dont il émanait. Imitant l'ange rebelle, il se détacha de son Créateur, altéra le dépôt qui lui fut confié, et l'*empire de l'orgueil,* comme dit Bossuet, *qui avait commencé dans le ciel, se répandit sur la terre* (1). Ainsi s'opéra la première séparation de l'homme de son principe, et alors le temps, ce grand destructeur, commença ses ravages.

En arrêtant vos regards sur le berceau du monde, vous devez vous pénétrer de l'idée que l'homme, sorti des mains de son Créateur, devait participer à sa perfection ainsi qu'à son bonheur, et que c'est par sa faute qu'il s'en trouve aussi cruellement déchu. Toujours en harmonie avec le principe de

(1) *Traité de la concupiscence.*

toute vie, doué de cette raison divine dont il avait la vision claire dans l'Eden, son être recevait à la fois, dans un seul acte, le sens intime d'une vaste science qui est restée pour nous comme un mystérieux hiéroglyphe de la création. De son union avec son Créateur devait jaillir la lumière et la force de sa raison, en découler naturellement et sans efforts le principe des droits et des devoirs inhérens à sa nature.

La science dont il était en possession ne devait embrasser dans ses détails aucune de ces connaissances humaines qui font la base de notre instruction ordinaire; elle devait être, « cette intelligence qui connaît « la vérité en elle-même, et qui, par l'évi- « dence qu'elle aperçoit, se persuade sans « autre raison (1). »

Elle lui avait été donnée pour connaître son origine, le but pour lequel il avait été

(1) Arnaud, *Perpétuité de la foi.*

créé, quelle devait être sa fin; tout autre connaissance secondaire lui avait été inutile pour pénétrer les mystères qui existent entre les principes des êtres et les productions de la nature. Il est même présumable que le nom qu'il donna à tous les animaux, lorsqu'ils furent amenés devant lui, avait quelque rapport avec le but de chacun dans la création, et son utilité à l'égard de l'homme. D'après cela, nous ne devons pas douter que sa science ne fût très-étendue, formant un tout compacte qui dans son intelligence se résumait nécessairement, en connaissances physiques, morales et intellectuelles, indispensables à son établissement sur cette terre. Il connaissait tout, car il connaissait Dieu. Il voyait en Dieu tout l'univers.

Nous pensons que l'homme, au moment où l'Ecriture nous le représente entrant en possession du gouvernement de la terre, ne pouvait y être placé dans l'état de dégra-

dation où nous voyons les sauvages. Sa ressemblance avec Dieu devait être, comme nous le dit Moïse, son caractère distinctif, son essence, sa nature, sa destination. Ainsi, mes enfans, l'idée principale qui devra sans cesse vous dominer dans le cours de vos études, est la recherche et les explications des évènemens, qui prouvent l'octroi primitif de la parole éternelle, don précieux, qu'indique par tant de voies différentes, que manifeste par tant de traces, et de fragmens de nature diverse, la tradition de tous les peuples. Le premier homme, type de l'espèce humaine, reçut à un degré éminent les connaissances nécessaires pour l'unir à son principe, avec la parole qui les exprime. Ce dépôt sacré devait être transmis par lui à ses enfans; il était destiné à traverser les générations les plus reculées.

L'effet de la désunion nous est représenté par l'expulsion d'Adam du séjour du bonheur, par l'obligation du travail auquel

il a été astreint, les maux auxquels il a été en proie, les peines, les tourmens et la mort. « Des chérubins furent mis devant le « jardin de délices, qui faisaient étinceler « une épée de feu pour garder le chemin « qui conduit à l'arbre de vie. » Mais nous savons que les chérubins sont les anges du second ordre de la hiérarchie céleste, et que ce nom veut dire l'*action de l'adoration, le principe de l'amour*. Moïse nous fait entendre par-là, que le chemin qui conduit à Dieu ou au bonheur, ne peut être franchi que par l'amour, qui est le principe de la réhabilitation de l'homme ; et que sans une volonté ferme et constante d'y revenir, sans ce moyen efficace, l'éclat et la vivacité de ce principe, semblable à une épée flamboyante, frappe et détruit tous ceux qui osent en approcher.

Ce que nous venons de vous dire se rapporte parfaitement avec le récit de Moïse, quand nous voyons l'homme, dans les pre-

miers chapitres de la Genèse, conduit par un guide moins éclairé, se porter vers ce que sa raison ne lui montrait plus d'une manière aussi distincte, et conservant toujours le goût de l'arbre de la science du bien et du mal, tomber dans la dégradation. Ainsi s'éteignit le sentiment des droits et des devoirs naturels, que les rapports entre l'esprit de vie, qui provenait de Dieu, et l'esprit de science, rapporté à des objets matériels, avaient unis; ainsi les hommes se soumettant chaque jour davantage à l'esprit de ténèbres, sous l'empire duquel Adam s'était placé, produisirent des êtres qui participèrent à leur état de dégradation, et accélérèrent cette tendance vers le matérialisme. Ce désordre produisit des crimes si affreux, que Moïse, pour nous rendre sa pensée, s'exprime ainsi : « Dieu se repentit « d'avoir créé l'homme; et voyant que tout « être avait corrompu sa voie, il résolut de « perdre cette race perfide. »

Depuis les découvertes nouvelles, la science investigatrice moderne nous affirme que l'invention de l'écriture, du zodiaque et du calendrier, est aussi ancienne que l'homme sur la terre, et que la civilisation qui a précédé le déluge mosaïque, s'appuyait essentiellement sur l'écriture hiéroglyphique, « créée, dit le chevalier de Pa-« ravey, avec un art admirable par les pre-« miers hommes, avant le déluge. » Nous n'avons pas de peine à penser que la civilisation devait exister alors; car, d'après notre expérience, comme nous la voyons toujours en proportion avec les connaissances humaines, qui conduisent à la corruption et au désordre quand elles se détachent du principe de l'ordre, nous en concluons qu'elle devait être portée à un haut degré, puisque ce grand cataclisme n'a été attiré sur la terre que par ses vices et sa dépravation, et qu'il a arrêté la barbarie vers laquelle se précipitaient les hommes.

Voici sur le fait du déluge mosaïque, contesté par l'école philosophique, le passage suivant, extrait des œuvres du célèbre Cuvier. Il démontre victorieusement que tous les déluges partiels qu'on trouve dans les traditions des peuples, ne sont que le déluge universel raconté par Moïse. Après avoir longuement discuté ces traditions, il s'exprime ainsi : « Je pense, avec MM. Deluc « et Dolomieu, que, s'il y a quelque chose « de constaté en géologie, c'est que la sur- « face de notre globe a été victime d'une « grande et subite révolution, dont la date « ne peut remonter beaucoup au-delà de « cinq ou six mille ans; que cette révolu- « tion a enfoncé et fait disparaître les pays « qu'habitaient les hommes et les espèces « d'animaux aujourd'hui les plus connus; « qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond « de la dernière mer, et en a formé les pays « que nous habitons aujourd'hui; que c'est « depuis cette révolution que le petit nom-

« bre des individus épargnés par elle, se « sont répandus et propagés sur les terrains « nouvellement mis à sec, et, par consé- « quent, que c'est depuis cette époque seule- « ment que nos sociétés ont repris une marche « progressive, qu'elles ont formé des éta- « blissemens, élevé des monumens, re- « cueilli des faits naturels et combiné des « systèmes scientifiques (1). »

Je ne m'étendrai pas davantage sur les savans modernes, qui s'attachent aujourd'hui à mettre les sciences d'accord avec les livres saints. Je vous ferai connaître plus tard comment le concours général des traditions s'harmonise avec les narrations infinies du genre humain, et comment elles se confondent dans une admirable unité sur les bases de notre foi.

Ainsi, mes amis, vous avez vu cette sublime intelligence, cette ange superbe qui

(1) Cuvier, *Discours sur les révolutions du globe*, p. 290, 6e édit.

voulut s'égaler à Dieu, précipitée au plus profond des abîmes; vous l'avez vue s'élancer ensuite, du sein des ténèbres, à la destruction de l'homme, établi pour le remplacer au gouvernement de la terre. Revêtu de la forme hideuse d'un reptil venimeux, suppôt de fraude et de mensonge; guidé par la jalousie et l'envie, compagnes fidèles de l'orgueil, il triomphe, en corrompant sa victime. Mais d'où vient cette étoile nébuleuse qui semble scintiller au loin sur l'horizon de l'avenir? Quelle est cette lueur d'espérance qui apparaît, aussitôt la chute, à notre raison obscurcie? C'est la promesse de la réhabilitation, par l'incarnation de la même parole qui a prononcé la déchéance (1).

(1) Nous lisons dans l'ouvrage intitulé : *Des Mœurs et des institutions des peuples de l'Inde,* par Dubois, missionnaire, fruit des observations recueillies par lui, pendant vingt-quatre ans de séjour dans ce pays, que Sirva, chez les Indiens, est le dieu du mal, qu'ils regardent comme le pou-

voir destructeur. Il est représenté sous plusieurs formes monstrueuses, et particulièrement sous celle du serpent. Leurs livres parlent aussi d'un serpent nommé *Caly* ou *Kaliga,* moitié homme, moitié femme, lequel est l'auteur du mal. Le pouvoir de ce serpent était si grand, et les maux qu'il avait faits à la création étaient si irréparables, qu'il fallait, suivant eux, que Vichnou, la seconde personne de leur trinité, vînt s'incarner dans le sein d'une femme nommée *Dohy-Buhy,* pour en délivrer le genre humain.

Au rapport des Libiens et des Egyptiens, qui habitaient près de Thèbes, ils regardaient le serpent comme le Dieu du mal, auquel ils donnaient le nom de *Typhon.* Ils pensaient que cet être mauvais avait fait la guerre contre Dieu et avait altéré son ouvrage. On retrouve ce même Typhon dans les plus anciennes croyances des Grecs. Selon eux, Junon, irritée de ce que Jupiter avait créé Minerve sans sa participation, fit un appel aux divinités infernales, et, avec leur secours, mit au monde un monstre qui ne ressemblait ni aux dieux ni aux hommes : c'était l'effroyable et monstrueux Typhon, le fléau des mortels, énorme, féroce, destructeur des hommes et des animaux. (*Voyez* Homère, l'*Hymne à Apollon,* et le *Dict. de la Fable.*)

Vous savez qu'il existe encore, dans les annales

des Grecs, un autre serpent fameux nommé *Python*.

Les traditions de l'Amérique signalent encore le serpent comme le symbole du mauvais esprit. Les peintres hiéroglyphiques astèques nous représentent le grand esprit Tezcalipoca mettant en pièces une couleuvre.

Le genre humain a conservé le souvenir de la funeste influence que cet artisan du mal exerça sur la femme. Par-tout on retrouve la croyance qu'il a existé quelques rapports entre le serpent et la femme. D'après Plutarque, Elien et Lucien, dans la Vie d'Alexandre, il est dit que, d'après une ancienne croyance des Grecs, il avait existé de nombreux rapports entre le serpent et la femme. Entr'autres, qu'un de leurs dieux vint sur la terre, transformé en serpent, pour pervertir une femme. Bien plus, selon Elien, ils croyaient qu'il avait existé une race particulière d'hommes qui venaient d'un serpent et d'une femme, et qui s'appelait pour cela *Ophiogenes*.

QUATRIÈME LEÇON.

—

Des patriarches. — De l'établissement du peuple juif. — Moïse.

On aurait pu supposer que frappés par le spectacle tout récent du cataclisme qui avait détruit l'espèce humaine, les enfans de Noë se seraient maintenus dans leurs devoirs. Mais au contraire, une influence fatale semble s'exercer déjà sur les descendans de ces

hommes coupables : le patriarche lui-même est obligé de frapper de malédiction son fils Cham. Que d'analogie entre Adam désobéissant et manquant à Dieu, et Cham s'oubliant au point d'outrager l'auteur de ses jours! Noë prononce contre son fils un anathême qui a beaucoup de rapport avec celui qui fut prononcé contre Adam : « Que « Cham soit maudit! qu'il soit, à l'égard de « ses frères, l'esclave des esclaves! » et voilà que plus tard sa postérité, si différente de celle de ses frères, forme ces peuples ennemis des Juifs dont est sortie cette race noire dite l'*Ethiopienne*, qui habite les régions méridionales de l'Afrique et de la Nouvelle-Guinée ; elle est représentée par la portion du genre humain immobile dans son état sauvage. Sa couleur hideuse, l'affaiblissement de ses facultés morales, et la dégradation de l'espèce, semblent parfaitement justifier l'anathême. Nous espérons qu'il aura un terme, et que les peuples civi-

lisés comprendront la mission qu'ils ont à remplir envers cette portion malheureuse de la famille humaine ; la punition n'a-t-elle pas été longue assez?

Après la chute du premier homme, Dieu lui avait annoncé que ses jours seraient pénibles sur la terre, qu'il ne connaîtrait qu'un côté faible de la vérité éternelle, et nous le voyons se révolter encore une fois pour se soustraire au pouvoir divin. Il élève une tour jusqu'au ciel, d'où il espère braver la colère du Très-Haut, acquérir l'indépendance et rendre son nom célèbre. Cette nouvelle révolte, dont la confusion des langues fut le résultat, acheva la désunion.

Voilà donc les hommes devenus étrangers les uns aux autres ; ils n'auront plus ni les mêmes lois, ni les mêmes mœurs, ni la même langue, ni la même manière d'adorer l'auteur de la nature. Ils ne s'entendront plus, et de cette désunion vont naître les

guerres, les animosités, les haines et les malheurs de toute espèce.

C'est alors que les poètes, les législateurs et les sages, qui avaient conservé le souvenir des vérités morales et primitives, se servirent de leur influence pour diriger ces masses barbares et indociles, auxquelles la loi, l'ordre et la règle répugnaient. Du concours de leurs efforts, nous allons voir les sociétés s'avancer vers la civilisation, suivant les lois imprescriptibles du progrès, en conservant toujours la loi naturelle comme drapeau. De là naquit l'institution des mystères, que toute l'antiquité considérait comme l'élément fondamental de la civilisation. Ce fut le moyen employé par ces bienfaiteurs de l'humanité, qui prirent plus tard le nom de *prêtres*, et qui maintinrent les peuples dans l'ordre, modérèrent leurs passions, et conservèrent intact le principe de la science, ou la connaissance exclusive de la tradition, afin de développer

progressivement l'intelligence et les facultés humaines.

Un fait à constater ici, mais auquel je vous engage cependant à ne pas attacher trop d'importance, c'est qu'à dater de l'époque de la création de l'homme, qui se confond dans la Genèse pour le temps, avec sa chute, il s'est passé environ deux mille ans jusqu'à la dispersion des peuples, dernière et fatale conséquence de la déchéance; que deux mille ans se sont écoulés pendant lesquels il a lutté avec persévérance jusqu'à la venue du Christ; deux mille ans encore environ depuis lors, jusqu'à nous, qu'il s'est visiblement avancé vers la civilisation; et que, suivant cette progression, tout nous porte à penser qu'une nouvelle ère se présente, où l'humanité doit atteindre à un plus haut degré de perfection. *Soyez parfaits, comme mon père est parfait,* est-il dit dans l'Evangile.

Toutes les Ecritures saintes des Hébreux,

et particulièrement celles de Moïse, portent l'empreinte de la grandeur et de la prééminence de la vie des patriarches, de leurs mœurs et de leurs actions, dans le cœur desquels la loi de Dieu était gravée, si ce n'est dans sa pureté primitive, au moins avec une simplicité naïve et touchante. Melchisédech est représenté comme le dernier qui ait possédé la connaissance du vrai Dieu, et qui appartienne encore à cet ordre de patriarches; il forme le point de transition entre la parole de la nature et la parole de la loi, qui commence à Abraham. Ce fut Melchisédech qui la transmit à celui-ci, qui devint premier serviteur de la foi. C'est avec Abraham, et bien plus, avec le législateur Moïse, que commence la seconde partie, à proprement parler, nationale et judaïque des livres saints; et les écritures historiques en forment la troisième partie, laquelle a rapport à la constitution théocratique.

Vous savez comment fut choisi ce peuple qui dut servir de type aux nations chrétiennes, et sur lequel le christianisme fut basé; comment il dut avoir une constitution à lui propre, sans rien avoir de commun avec les autres nations. Laissant de côté ces détails, je vais passer rapidement sur son établissement, faire voir combien il était essentiel que ses chefs réunissent en eux l'esprit de religion et l'esprit de science, et le suivre sous ce rapport parfaitement historique. Je reviendrai ensuite sur les législateurs des nations profanes, afin de vous faire voir comment elles tombèrent dans l'idolâtrie.

Quel spectacle pour celui qui veut se donner la peine d'examiner la marche du progrès des connaissances humaines, que de voir ce peuple, au milieu des autres nations, conserver seul le souvenir exact de son origine! « Il y a parmi les Juifs des « hommes qui savent les raisons de leurs

« mystères, mais la foule ignore pourquoi « elle fait ce qu'elle fait (1). »

La prééminence des Hébreux sur les peuples anciens de l'Asie, consiste principalement en ce qu'ils ont conservé, avec une fidélité rigoureuse, une foi aveugle, comme un gage déposé entre leurs mains : don précieux qui, contribuant à leur perfection, devait produire des fruits bien plus salutaires aux générations futures.

A cette époque primitive, l'union avec Dieu était encore assez intime pour que la loi naturelle n'eût pas besoin d'être écrite; chaque homme la portait gravée dans son cœur. Rien ne mérite plus votre attention, mes enfans, que l'importance des lois données aux hommes. Ayant laissé éteindre ce feu sacré qui les unissait à leur Créateur, on les voit errer au milieu des ténèbres, sans guide, sans frein, au gré de leurs

(1) *Seneq.*, *apud S. Aug.*, *de Civitate Dei*, c. 7, l. 2.

caprices et de leurs passions. Un seul peuple obscur, esclave, courbé sous le joug, est choisi par Dieu, en vertu d'une antique promesse faite à l'un de ses patriarches : c'est à ce seul peuple qu'il se communique, et lui donne le moyen de se former en société, pour produire un jour celui par lequel le monde doit être régénéré. Que faisaient les autres nations à cette époque? Poussées par le sentiment de la dignité de l'homme, elles cherchaient, à l'aide des connaissances que l'observation des astres et des phénomènes de la nature leur suggérait, à remonter au principe d'où elles étaient parties ; mais abandonnées à elles-mêmes, privées de la lumière, qui seule peut guider l'homme dans les ténèbres, elles se précipitaient de plus en plus dans le désordre et la corruption, dont elles ne pouvaient être tirées que quand il plairait à Dieu de se manifester encore une fois par lui-même.

Remarquez l'appareil que Dieu déploie pour imprimer à son peuple le respect qui était dû à cette loi, à cette règle nécessaire pour en faire une nation. « Moïse descend « du Sinaï après une longue absence, pen- « dant laquelle il était comme loin de la « terre; il s'est entretenu avec l'Eternel, « qui a rempli son esprit d'une sagesse di- « vine. Il descend, après cette absence, an- « noncée par les tonnerres redoublés, « couronné de rayons, et portant dans ses « mains le Code de la morale, écrit de la « main de Dieu. Quel mortel apparut ja- « mais avec plus de majesté, et rendit aux « peuples ses paroles plus augustes et plus « désirables (1)! »

L'esclavage auquel il avait été réduit pendant si long-temps, l'avait tellement endurci, que, pour le faire sortir de son engourdissement, il fallut le frapper par

(1) *Hist. asiatique,* par Arbanère.

le spectacle le plus terrible et le plus menaçant.

Mais combien, dans la loi mosaïque, la science profonde était unie à l'esprit religieux! Tout ce que la nation devait observer comme loi, y est exprimé avec la précision la plus rigoureuse. Ce que dit Moïse avec une concision hiéroglyphique, des dix premiers ancêtres ou pères des générations post-diluviennes, a été pour ce peuple, comme pour les Indiens, les Chinois et les Perses, la matière de livres entiers; il est vrai que pour ces peuples profanes, ces écrits n'étaient remplis que de fables et d'histoires moitié poétiques et moitié métaphysiques, tandis que ceux de Moïse ne contenaient que la vérité pure.

Le culte mosaïque ne devait pas être un culte de la nature, ni un culte sidéral, souillé par les absurdités du polythéisme égyptien, mais une religion sévèrement morale, basée sur une foi héroïque en la Providence :

ce ne devait pas être non plus des mystères ni des doctrines secrètes réservées à un petit nombre de savans, mais une véritable Eglise nationale, et une théocratie animant et ordonnant tout, dans laquelle on pût trouver une alliance inébranlablement solide et une relation vivante avec Dieu. Moïse, comme il le dit lui-même, avait reçu une éducation toute scientifique, qui lui avait été donnée par les prêtres égyptiens. Il est permis de supposer, comme le dit M. Schlégel dans son ouvrage intitulée *Philosophie de l'histoire*, que s'il n'a inventé, il a au moins réglé et fixé l'alphabet hébreu, étant le premier et le plus grand écrivain de la langue hébraïque. Nous voyons donc Moïse, le premier législateur connu, dont le peuple servit de type aux nations modernes, posséder au suprême degré l'esprit de religion uni à l'esprit de science. Que peut-on admirer le plus en lui, ou sa haute piété, sa résignation, son entière abnégation de lui-même;

ou sa profonde politique, sa fermeté, sa justice et ses connaissances en tout genre? Car il devait être versé dans ces sciences humaines qui contribuent si puissamment au bien-être matériel, dont nous faisons tant de cas aujourd'hui, et qui élèvent à un si haut degré la gloire d'un peuple, puisque l'on sait, à présent, que l'astronomie, l'architecture, les arts mécaniques, tel que celui de travailler les métaux, le lin, la soie, fleurissaient à cette époque en Egypte.

Ces dernières connaissances devinrent nécessaires au législateur destiné à former une nation sur des bases nouvelles. Ce n'était plus comme du temps des Noë, des Abraham, auxquels les arts n'étaient pas nécessaires; il ne s'agissait alors que de savoir élever des troupeaux, se servir de leurs laines, et apprêter, encore assez grossièrement, leur chair, soit pour la manger, soit pour l'offrir aux étrangers; mais à l'époque où nous en sommes, la connaissance des arts de luxe

ne devait plus être négligée au milieu de nations devenues plus populeuses, où des besoins nouveaux se faisaient sentir, et où l'aisance, en adoucissant les ennuis, devait commencer à prendre la place des beautés morales et spirituelles, qui seules suffisaient à leurs ancêtres. C'est ainsi que nous voyons le législateur diriger lui-même, ou faire exécuter devant lui, les merveilles du tabernacle, de l'arche d'alliance, etc. Intimement uni à Dieu, il possédait, nous le répétons, tout ce que comprenait la loi, ainsi que toutes les connaissances dont les hommes étaient susceptibles alors.

CINQUIÈME LEÇON.

—

Suite du précédent. — Ce que devinrent les hommes après la dispersion générale dans les plaines de la Bactriane.

De quel œil pensez-vous que l'incrédule puisse envisager l'étonnante entreprise de Moïse? Concevra-t-il qu'il ait pu entrer dans la conception d'un homme ordinaire, livré à ses forces simplement humaines, d'instituer en société régulière une troupe errante de

malheureux fugitifs, et de leur donner, dans ces temps d'ignorance, une constitution théocratique d'une sévérité qui étonne, et que cinq mille ans cependant n'ont pu détruire? Quand il se livrera de bonne foi à ces réflexions, ne verra-t-il pas distinctement la main de Dieu agissant dans toute cette organisation, en cimenter la force et la durée par cette union intime si nécessaire à la réhabilitation de l'homme? Ne reconnaîtra-t-il pas cette union, comme la conséquence immédiate de la stabilité des nations, comme une trop grande préoccupation des intérêts matériels, en l'anéantissant, entraîne naturellement leur chute et leur destruction? C'est, au reste, ce que nous allons voir dans la suite de cet ouvrage.

Vous savez comment l'observance des lois prescrites aux Juifs était suivie de récompenses sensibles et présentes; comment tout ce qui avait rapport à la religion, à la morale et à la société civile, leur était enseigné

dès l'enfance; comment ces préceptes leur étaient expliqués les jours de sabbat et de fête par les prophètes et les lévites; quelle description effrayante on leur faisait de la théologie des autres peuples; comment il leur était défendu, sous les plus grandes peines, de s'instruire de leurs sciences, et surtout de communiquer avec eux. C'est par cette rigueur extrême pourtant qu'ils se maintinrent si long-temps en corps de nation.

Si la plus grande partie des Juifs eussent reconnu le Messie lors de son apparition sur la terre, et si le plus grand nombre des nations idolâtres eussent embrassé le christianisme, la Judée aurait pu rester le centre, et le point de départ des sociétés modernes. Mais comme ils ne répondirent ni les uns ni les autres à leur vocation, Dieu, comme nous allons voir, cessa de protéger son peuple, et fit peser sur lui ses justes vengeances, en brisant et dispersant par toute la terre

cette nation jadis si florissante, pour servir d'exemple dans cet état de dissolution social.

Lorsqu'Alexandre-le-Grand eut conquis l'Asie, beaucoup de Juifs passèrent en Egypte, et s'établirent à Alexandrie sous ce conquérant, et les Ptolomée, ses successeurs, leur accordèrent le libre exercice de leur religion, ainsi que les priviléges dont jouissaient les Macédoniens. De ce moment date, pour les Juifs, la série de malheurs qui causa leur perte; car c'est alors qu'ils commencèrent à séparer ce que Moïse avait uni, que la philosophie grecque, mêlée aux dogmes chaldéens, s'introduisit dans le système hébraïque, et que se constituèrent ces écoles qui se répandirent en Egypte et en Asie-Mineure.

« Il sortit d'Israël des enfans d'iniquité « qui donnèrent ce conseil à plusieurs : al- « lons, et faisons alliance avec les nations « qui nous environnent, parce que depuis

« que nous sommes retirés d'avec elles, nous « sommes tombés dans beaucoup de maux; « et ce conseil leur parut bon. Quelques-« uns du peuple furent donc députés pour « aller trouver le roi, et il leur donna le pou-« voir de vivre selon la coutume des gentils, « et ils bâtirent à Jérusalem un collége à la « manière des nations.

« Les prêtres même ne s'attachant plus « aux fonctions de l'autel, méprisant le tem-« ple, et négligeant ses sacrifices, couraient « aux spectacles; ils ne faisaient aucun état de « tout ce qui était en honneur dans leur pays, « et ne craignaient rien de plus grand que « d'exceller en tout ce qui était en estime « chez les Grecs; ils excitaient pour cela une « dangereuse émulation entre eux; ils étaient « jaloux des coutumes de ces païens, et af-« fectaient d'être en tout semblables à ceux « qui avaient été auparavant les mortels en-« nemis de leur pays (1). »

(1) *Machab.*, liv. 1, ch. 1, v. 15.

Il y eut donc des Juifs qui prirent les goûts et les idées des Grecs, qui les allièrent à leur religion, soit pour la défendre contre les païens, et éclaircir les passages obscurs des livres de Moïse, soit pour y découvrir les vérités cachées sous le voile de l'allégorie, incompréhensibles à ceux qui méconnaissaient l'esprit de la loi; soit, enfin, pour retrancher de la religion juive les dogmes difficiles et gênans. Voilà l'origine des schismes, qui ne sont que l'altération de la loi ou de la science. Ne voulant plus croire ce qu'avaient cru leurs pères, ce qui avait fait la force, l'éclat et le triomphe de la nation, participant aux malheurs des temps, non contens de se nourrir de l'arbre de la vie, ils voulurent, eux aussi, toucher à l'arbre de la science du bien et du mal, et se laissèrent éblouir par l'espérance flatteuse d'un Messie conquérant, riche, environné d'une grandeur mondaine.

Je vais actuellement, laissant de côté les

Juifs, examiner avec vous ce que devinrent les autres peuples, après la dispersion opérée dans les plaines de la Bactriane, par la confusion des langues. Nous avons vu Dieu s'approprier d'une manière toute particulière, un peuple élu pour servir de modèle aux autres, et duquel il projetait de faire sortir celui qu'il avait annoncé pour réhabiliter l'espèce humaine. Que devinrent donc ces autres peuples? Quel esprit les anima? Quelle conduite tinrent-ils? Quelle fut leur destinée? Voici les questions que l'on doit se faire d'abord, et chercher ensuite à les résoudre, quand on veut étudier avec méthode la philosophie de l'histoire pour en tirer quelques fruits. En examinant avec attention l'esprit qui animait ces autres nations, vous remarquerez que la prédilection que Dieu avait pour les Juifs, ne l'avait pas porté à abandonner ses autres enfans. Ces précieuses traditions de foi et de vertus allaient en s'affaiblissant, à mesure que les

hommes s'éloignaient de Dieu; mais ils se rapprochaient davantage du culte de la nature sensible; et la vérité ne s'est jamais éteinte dans le cœur des hommes.

Non, il n'y eut jamais de peuple sans religion; on la trouve toujours près de leurs berceaux, comme la philosophie près de leurs tombeaux. « On bâtirait plutôt une « ville dans les airs, a dit Plutarque, que de « constituer un Etat sans la croyance aux « dieux (1). »

« Aucun Etat ne fut fondé que la reli- « gion ne lui servît de base, » a répété Rousseau (2).

Quoique les Egyptiens, les Chaldéens, les Celtes, les Germains et les Gaulois, encore barbares, eussent chacun leur manière de raisonner différemment de celle des autres nations, selon les mœurs, les habitudes et les

(1) *Contrà Coloten,* Plut., *oper.*, p. 1125.
(2) *Contrat Social,* liv. 4, chap. 8.

climats qu'ils habitaient, malgré cette différence, ils conservaient cependant des dogmes communs : tous croyaient qu'un principe intelligent avait tiré le monde du chaos, et animait toute créature ; tous croyaient que le Dieu céleste s'était uni avec la terre, et c'était pour cela qu'ils honoraient la terre comme la mère des dieux. Vous remarquerez que ce sentiment religieux est universel, qu'il est une propriété de la nature humaine, et que toutes ces croyances étaient généralement répandues parmi les nations anciennes, si vous vous donnez la peine d'étudier Homère, Hésiode, Ovide, Hérodote, Strabon, Cicéron, Tacite, etc... C'est ce qui me fait dire que Dieu n'avait pas abandonné les hommes, puisqu'ils conservèrent l'idée de leur origine ; mais ne perdons pas de vue que si cette idée première a été aussi obscurcie que l'histoire de ces peuples nous l'apprend, c'est à la séparation de l'esprit religieux et de l'esprit de science qu'ils le du-

rent. C'était, au contraire, en cherchant à les réunir, que Moïse était parvenu à former un grand peuple; et c'est ce qui arrivera toutes les fois que les législateurs, et les génies, qu'on appelle *les instituteurs des nations,* imbus de leurs devoirs, voudront réellement rétablir l'ordre parmi les peuples qu'ils sont appelés à gouverner.

Aristote fait remonter ces croyances primitives jusqu'aux premiers habitans de la terre, et regarde toute la mythologie comme la corruption de ces dogmes. « La plus pro-
« fonde antiquité, dit-il, a laissé aux siècles
« à venir, sous l'enveloppe des fables, la
« croyance qu'il y a des dieux, et que la di-
« vinité embrasse toute la nature; on y a
« ajouté ensuite le reste de ce que la fable
« nous apprend, pour en persuader le peu-
« ple, afin de le rendre plus obéissant aux
« lois, et pour le bien de l'Etat. C'est ainsi
« que l'on dit que les dieux ressemblent aux
« hommes, ou à quelques animaux et autres

« choses semblables; si l'on en sépare les « deux seules choses que l'on disait au com- « mencement, savoir, que les dieux ont été « les premières natures de toutes, on ne dira « rien qui ne soit digne de la Divinité. Il y « a apparence que les sciences ayant été plu- « sieurs fois perdues, ces sentimens se sont « conservés jusqu'à présent comme le reste « de la doctrine des anciens hommes; ce « n'est qu'ainsi que nous pouvons distinguer « les opinions de nos pères, et les opinions « de ceux qui ont été les premiers sur la « terre (1). »

Une fois les peuples dispersés, ils trouvèrent de grandes difficultés pour s'établir dans les contrées où leur instinct les conduisit. Pluquet, dans son discours préliminaire à son *Histoire des hérésies,* fait remarquer qu'ils eurent d'abord de rudes combats à soutenir contre les bêtes féroces,

(1) Arist., *Métaph.*, 12, c. 8.

auxquelles il fallut disputer le terrain. Que l'exercice continuel de la chasse les disposa à la dureté, et même à la férocité : que les liens qui unissaient les hommes se relâchèrent; qu'ils se regardèrent bientôt comme des sociétés étrangères, et que quand leur multiplication les força d'étendre leurs possessions, ils se touchèrent bientôt, se pressèrent, et se disputèrent la terre comme ils l'avaient disputée aux animaux. La guerre fut donc continuelle et générale, à la renaissance du genre humain. L'habileté des guerriers, leur force, leur intrépidité furent l'objet de leur étude, comme un moyen de conservation.

Dans cet état de misère, de lutte continuelle, de perturbation générale, rien de moins étonnant que l'oubli des grandes pensées sur la nature de Dieu, le dogme de la création, le souvenir de l'origine des hommes, et des causes qui avaient attiré sur la terre la vengeance céleste. De toutes les con-

naissances que leur avaient enseignées ceux qui avaient été leurs conducteurs, il ne subsista que celles dont leur imagination avait été le plus frappée, telle que l'idée du chaos d'où le monde était sorti, de l'intelligence qui l'en avait tiré, et du déluge qui avait enseveli la terre, parce qu'elles pouvaient se présenter à leur esprit, et que tous ces objets offraient un spectacle frappant et une puissance redoutable. Malgré leur ignorance et leur grossièreté, l'idée de l'âme universelle qui produisait tout dans le monde, n'avait pu les abandonner, même avant qu'ils ne retrouvassent le principe des arts et des connaissances humaines, qui avait été perdu en partie par le déluge, et pendant les longues guerres qu'ils eurent à soutenir avant leur établissement, comme le fait remarquer très-judicieusement Aristote, dans le passage que nous venons de citer. Le voile épais que leur intérêt matériel jetait continuellement sur cette grande pensée, le désir, le besoin

de remonter jusqu'à elle, les porta à des efforts infinis, qui les firent presque toucher du doigt la vérité, comme nous le verrons en examinant la philosophie de ces peuples primitifs, et ensuite celle des Grecs et des Romains ; car le premier effet du dogme de l'âme universelle fut dans l'homme un sentiment religieux de respect, de crainte, ou d'amour pour cette puissance. Ce fut dans l'observation même de la nature que les hommes les plus éclairés parmi eux cherchèrent la solution de ces grandes questions ; ce fut donc par une inspiration tout-à-fait divine qu'ils essayèrent de mettre d'accord les intérêts matériels et spirituels, afin de policer et civiliser leurs nations.

Il n'entre pas dans mon projet de détailler les différentes superstitions dans lesquelles ils tombèrent en défigurant la vérité. Ce sera cependant une étude bien intéressante à faire, en prenant la vérité catholique pour base de toutes les religions, et qui vous

sera très-profitable. Il me suffit de vous dire, pour le moment, que chaque peuple éleva sur la face que lui offrit la nature, un système de théologie, et que le culte le plus général fut celui des génies. Tous les voyageurs, tous les historiens et les savans nous font voir la même suite d'idées. Dans les nations pauvres et grossières, on se contenta de distinguer la résidence des génies par quelque marque particulière. Un arbre ou un tronc fut, à Samos, l'idole de Junon ; de simples pierres sans aucune figure particulière étaient les idoles de l'amour à Tespis, et d'Hercule à Hyète. Telles sont encore les idoles ou fétiches des Africains.

Les prêtres, qui regardaient ces génies comme des portions de l'âme universelle, cherchaient, en reconnaissant leur puissance, à découvrir leurs goûts et leurs inclinations; et du désir de les apaiser dériva l'origine des sacrifices, des prières, des of-

frandes et les dévouemens qu'ils jugèrent à propos pour calmer leur colère ou pour mériter leur faveur. Car la pensée que l'homme avait besoin d'expier, pour rentrer en grâce auprès de la Divinité, a été la base fondamentale de toutes les religions. Les colléges des prêtres devinrent donc des assemblées de philosophes, qui cherchèrent comment et par quel mécanisme tout s'opérait dans la nature. L'esprit humain s'éleva jusqu'à la recherche des lois selon lesquelles le monde avait été produit; il entreprit d'expliquer son origine, fit des systèmes, fonda des écoles; ce qui donna naissance aux religions des Indiens, des Egyptiens et des Perses. Ce travail de l'esprit humain produisit les trois livres sacrés qui, après la Bible, sont regardés comme les plus anciens qui soient sortis des mains des hommes, et qui ont été la base fondamentale des constitutions politiques et religieuses des peuples de l'antiquité. Nous allons en parler dans la leçon suivante.

SIXIÈME LEÇON.

—

Des Indiens et des Chinois.

En étudiant ces livres sacrés, vous retrouverez ces principes de vérité fondamentale qui prennent leur source dès l'origine des temps. Les fables grossières qui y sont répandues n'empêchent pas de reconnaître

que l'idolâtrie a bien pu obscurcir dans l'esprit des hommes les notions de la Divinité, mais jamais l'effacer entièrement, et qu'elle se conserva au milieu des faux cultes. « Les nations païennes n'étaient pas « tellement livrées aux faux dieux, a dit « saint Augustin, qu'elles eussent perdu la « connaissance du Dieu unique, auteur de « tous êtres (1). »

Elles conservèrent long-temps des usages qui annonçaient une religion primitive universelle, et les traces de ces vérités qui font la base des livres de Moïse. Plus vous approfondirez les religions des anciens peuples, plus vous vous persuaderez qu'il n'y a encore eu qu'une seule religion sur la terre. Ces livres sacrés, dans lesquels vous pourrez étudier cette partie intéressante de l'histoire, sont les *Vedas de l'Inde,* le *Zend-Avesta des Perses,* les *Kings des Chinois;*

(1) *Contr. Faustum Manich.*, t. 20, p. 19.

vous y trouverez sans cesse le pouvoir politique uni au pouvoir religieux, la science à la religion, les intérêts matériels unis aux intérêts spirituels.

On ne connaît pas l'origine des Vedas, ni quels en sont les auteurs; ce que l'on sait seulement, c'est que ces livres ont servi à établir les différentes religions de l'Inde. La principale étude des philosophes indiens se porta sur l'homme; effectivement, c'est sur nous que devrait toujours se porter le plus grand examen. Nous réunissons en nous toute la création; c'est par nous que nous pouvons remonter à la Divinité, que nous pouvons concevoir sa grandeur, sa puissance et sa bonté. En étudiant l'homme, ils aperçurent donc qu'il était fait pour l'ordre; ils reconnurent qu'il avait en lui une portion de l'esprit céleste qui le connaissait et l'aimait, et une portion matérielle qui n'a ni connaissance, ni amour de l'ordre. Ils cherchèrent ainsi, par leurs principes

religieux, à mettre d'accord la partie spirituelle et la partie matérielle.

Aujourd'hui que les Indiens nous sont mieux connus, que leurs langues nous sont dévoilées, nous trouvons dans ces immenses régions, des systèmes métaphysiques qui se rapprochent de la forme chrétienne, telles que l'existence d'un Dieu suprême, l'immortalité de l'âme, l'obligation de faire le bien, etc...., quoique mêlées de choses extravagantes. De même que nous voyons, chez les Juifs, la race de Lévi consacrée au sacerdoce, de même, chez les Indiens, les brahmes sont une caste destinée à être les prêtres et les seuls ministres de la religion. Seuls dépositaires des livres sacrés, des connaissances et des règlemens tant civils que religieux, de temps immémorial ils en avaient fait un secret que la présence de la mort au milieu des supplices, ne leur avait pas arraché. Ils prétendent que Brahma, leur législateur, un des attributs de Dieu,

est l'auteur de la doctrine originale de leur religion, et ils donnent aux livres qui en font mention, une antiquité dont les philosophes du dernier siècle s'étaient emparés pour contredire les livres de Moïse. Le peu de succès que ceux-ci ont eus aurait dû dégoûter les philosophes de nos jours de nouvelles tentatives : car, grâce aux savans consciencieux et distingués de notre époque, nous avons des données assez précises sur ces temps anciens, pour espérer que l'on ne nous citera plus ces fables comme des vérités historiques.

Plusieurs brahmes conviennent même que la doctrine de Brahma ne s'est conservée pure que pendant l'espace de mille ans ; qu'à cette époque, il s'en est fait plusieurs commentaires, dont les auteurs ont suivi chacun leurs idées particulières, ce qui a été la source de l'idolâtrie qui règne chez les Indiens, et des schismes formés entre les différentes sectes des brahmes. Je vous

ferai remarquer en passant, mes chers enfans, que ces divisions et ces altérations de principes doivent naturellement arriver, lorsqu'au travers des révolutions qui se succèdent, les hommes n'ont pas une autorité quelconque d'où émanent les véritables croyances, et à laquelle ils peuvent recourir.

M. Schlégel nous dit que l'époque vraiment historique de l'Inde à laquelle les données chronologiques commencent à devenir plus positives, et qui sert ordinairement de point de départ à leur histoire, est celle d'un certain roi nommé *Vilkramaditya,* qui gouvernait la partie civilisée de l'Inde un peu avant Auguste, environ soixante ans avant Jésus-Christ, et que son histoire moderne ne peut avoir pour nous quelque authenticité, que depuis la première conquête des Mahométans, l'an 1000 de notre ère. « La partie historique antérieure, dit-il, « est le plus souvent fabuleuse, ou plutôt « pleine de traditions mythologiques. »

C'est dans l'Inde, ou en Egypte, car on ne le sait pas au juste, qu'a pris naissance la doctrine de la transmission des âmes; cette doctrine paraît basée sur cette idée, que tous les êtres sont sortis et émanés de Dieu, et se trouvent ici-bas dans un état d'imperfection et de dégradation complet; état au-dessus duquel l'homme peut s'élever, en se purifiant intérieurement, en se rapprochant de la perfection, et en retournant à sa divine origine; état au-dessous duquel il peut encore descendre davantage par le péché, en subissant des métamorphoses nécessaires, tant pour le corps que pour l'âme, ou s'emprisonner dans d'autres corps sur la terre, s'il s'est abandonné aux vices. Ici vous trouverez une preuve assez claire de la persuasion où l'on était généralement que l'humanité était déchue, et qu'elle soupirait après une réhabilitation. La métempsycose a été un hommage rendu par l'ignorance de ces anciens peuples, au dogme

de l'immortalité de l'âme, et à l'obligation de faire le bien, imposée à l'homme par son créateur.

Le peuple indien, avec ses mœurs et ses idées qui appartiennent à un monde bien éloigné du nôtre, avec ses vieux usages auxquels il tient opiniâtrément, avec son organisation sociale qui diffère si complètement de celle des autres peuples, peut être regardé lui-même comme un monument vivant, comme une ruine encore subsistante de l'état de l'humanité dans la haute antiquité; et on ne saurait le considérer, dans l'état de dégradation où il languit aujourd'hui, sans éprouver pour lui un vif intérêt. On trouve, dans la doctrine des Indous, les idées les plus sublimes de la Divinité. Voici la profession des Indous, tirée littéralement des Védas :

« Il existe un Dieu vivant et vrai, éter-
« nel, incorporel, impalpable, impassible,
« tout-puissant, tout savant, infiniment

« bon, qui fait et conserve toutes choses.
« Cette première cause, ou, ce qui est, ne
« peut être soumis aux sens, existe partout
« en substance (1), échappe à notre per-
« ception, est sans commencement et sans
« fin. »

Le code des lois de Menou, traduit par Willams Johnes, est, de tous les livres indiens qu'une traduction fidèle nous ait fait connaître, le plus ancien et le plus authentique, celui où l'on trouve le moins de falsifications, au dire de Schlégel. C'est un code de lois à la manière de l'antiquité, dit-il, embrassant la vie ; aussi est-ce en même temps un livre de mœurs, une doctrine poétique sur Dieu et sur les esprits, l'origine du monde et celle de l'homme. La plupart des sentences qu'il renferme

(1) Telle est l'idée panthéistique qui est le fond de la religion des Indous, qu'on ne doit pas confondre avec la vérité catholique.

sont pleines de sens. On y trouve beaucoup de passages beaux et sublimes. La manière bizarre de vivre des Indiens, entièrement basée sur la migration des âmes, y est représentée.

Il paraît, d'après tout ce qu'on lit sur cet intéressant pays, qu'il n'a peut-être pas existé dans l'antiquité un peuple chez lequel la conviction de l'immortalité de l'âme et la certitude de la vie future aient autant dominé toutes les idées, pénétré tous les sentimens, déterminé tous les jugemens et toutes les actions. Selon la doctrine des Indiens et leur philosophie, tout ce qu'il peut y avoir de bien dans la vie n'est qu'une préparation à la vie future; tous les malheurs qu'on peut y éprouver ne sont que le châtiment et les conséquences de ce dont on s'est peut-être rendu coupable dans une vie antérieure.

Les Indous croyaient que l'homme était une émanation de Dieu, c'est-à-dire Dieu

lui-même, s'émanant dans la forme humaine, et retournant à son principe par des purifications successives, pour se fondre dans ce principe et s'en émaner de nouveau.

Ainsi l'identité d'une personne humaine n'existait pas dans les idées de ces peuples. C'est la différence qu'il y a entre le panthéisme et le christianisme.

Il a été débité tant de fables et de sottises sur le peuple chinois et son origine, qu'il est essentiel, pour avoir une idée précise sur sa constitution religieuse et civile, de lire avec attention les ouvrages nouveaux qui traitent des antiquités chinoises. Ce peuple doit être l'objet d'une étude sérieuse, pour quiconque veut s'instruire ; car il ne ressemble à aucun de ceux qui existent présentement sur le globe. Son origine semble remonter aux temps voisins du dernier cataclisme, et par conséquent posséder des vérités traditionnelles très-précieuses ;

il n'y aurait que le peuple hébreu qui pourrait se flatter, à juste titre, d'offrir des annales capables d'effacer l'éclat de celles que le peuple chinois peut mettre en comparaison.

D'après le savant Hager, il paraîtrait que des Phéniciens et des Syriens, traversant la Perse et les deux Bulgaries, auraient sû de tout temps, à l'aide de leurs légers chameaux, se rendre en Chine, et y auraient laissé des colonies qui, sorties de la Syrie, auraient porté le nom de *Syriens de l'Orient.* Trouvant dans ces contrées lointaines des sauvages grossiers qui ne pouvaient prononcer la lettre R, ils leur auraient enseigné l'écriture hiéroglyphique, et fondant chez eux une colonie à laquelle ils auraient donné le nom du pays d'où ils seraient sortis, auraient formé l'antique et illustre principauté de *Tsin,* nom d'une espèce de céréale qui poussait en Syrie, qui primitivement s'appelait *Ta-Tsin,* ou le pays du

Grand-Tsin. Cette principauté, au dire de ce même savant, aurait été établie 892 ans avant notre ère, et c'est à partir de cette époque que commence l'histoire assez détaillée de cette colonie, dont les relations avec l'Arabie, la Judée et la Syrie se sont conservées. C'était chez ces colons que se rendaient les marchands de Ta-Tsin, qui apportaient soit du corail rouge, soit des étoffes de soie brochées en or.

M. le chevalier de Paravey dit que la Chine n'a pas été habitée par un peuple primitif; que jusqu'au temps des Olympiades, c'est-à-dire 776 ans avant J.-C., il n'y avait eu aucune ville digne de ce nom, tandis que l'Egypte en possédait plusieurs. Quant à l'écriture chinoise, il pense qu'elle a des traits de ressemblance avec les hiéroglyphes égyptiens, qu'elle a donné naissance à l'alphabet de tous les peuples, et que chaque caractère chinois est une médaille historique plus précieuse qu'aucune

de celles du cabinet du roi. Tout prouve que, conformément aux traditions bibliques et historiques, la civilisation a eu pour centre après le déluge, la Babylonie, l'Arabie, et non l'Inde, et encore moins la Chine, comme l'ont prétendu certains auteurs (1).

Les Chinois ne sont pas le seul peuple qui aurait été complètement séparé des autres. Les Egyptiens interdisaient aussi l'entrée de leur pays aux étrangers; les Schytes de la Tauride immolaient ceux que la tempête jetait sur leurs côtes; et vous avez vu comment Moïse avait cherché à isoler les Juifs des peuples de Chanaan.

(1) Le souvenir de la tour de Babel et de la dispersion des hommes s'est conservé chez les Chinois d'une manière fort remarquable. On sait que ce peuple n'a point de caractère alphabétique, mais qu'il représente les idées au moyen de signes dont le nombre s'élève considérablement. Or, le signe d'une tour signifie *s'en aller, se séparer, un fils qui quitte son père.* (Voyez l'*Essai sur l'Inde,* t. 4, p. 180.)

C'est que chaque peuple se croyait sacré, et regardait les autres comme une race pervertie et condamnée, en souvenir de la séparation antique des enfans de Dieu et des enfans des hommes. La Chine seule conserve encore en partie cette opinion, que la civilisation chrétienne s'efforce à faire disparaître.

Le Chou-King, livre canonique des Chinois, fut rédigé par Confucius, père des philosophes chinois. Il naquit vers l'an 550 avant J.-C. Le Chou-King commence peu après le déluge, et renferme un amas de discours moraux prononcés par différens rois ou sages postérieurs à Confucius. « La « religion de la Chine, dit le père Prémar, « est toute renfermée dans les Kings. On y « trouve, quant à la doctrine fondamentale, « les principes de la loi naturelle, que les « anciens Chinois avaient reçus des enfans « de Noë. Ils enseignaient à connaître et à « révérer un Etre souverain. L'empereur est

« tout ensemble et roi et pontife, comme « étaient les patriarches avant la loi écrite; « c'est à l'empereur qu'il appartient d'offrir « le sacrifice pour son peuple, en un cer- « tain temps de l'année; c'est à l'empereur « d'établir les cérémonies et de juger de la « doctrine. Il n'y a proprement que cette « religion que l'on peut nommer *Ju-Kiao*, « la religion de la Chine : toutes les autres « sectes répandues dans l'empire sont re- « gardées comme étrangères, fausses et « pernicieuses, et elles n'y sont que to- « lérées (1). »

Malgré les sévères précautions prises en ce pays pour interdire toute communication avec les autres nations, de crainte de révolution, les Chinois n'en éprouvèrent pas moins de notables changemens dans leur religion. Sous l'empereur Shi-ou-Angti,

(1) *Lettres édifiantes*, t. 21, p. 177, édit. de Toulouse.

premier empereur absolu, s'opéra en Chine cette grande révolution dans les idées, ce renouvellement du vieil édifice social et de l'antique croyance qui battit en ruines les institutions religieuses, morales et politiques, et introduisit le vrai paganisme avec la religion de Boud'ha, ce qui offre beaucoup de traits de ressemblance et d'analogie avec la catastrophe que notre siècle a ressentie. Il paraît qu'une persécution terrible fut suscitée par la secte ennemie et rationaliste de Taot-Sée, et que les savans supposent avoir été favorisée par cet empereur, contre l'école de Confucius, qui était attachée à l'ancien ordre moral. Une foule de lettrés subirent le dernier supplice, et tous les livres qui existaient alors furent détruits par le feu. C'est à cet empereur, entre autres, qu'on attribue la fondation de la grande muraille, au dire de Hager et Schlégel, 256 ans avant notre ère.

SEPTIÈME LEÇON.

—

Des Egyptiens et des Perses.

Nous venons de voir que les peuples de l'Inde et de la Chine, regardés par les savans comme ceux dont l'origine remonte le plus avant dans les siècles, possédaient ces vérités nécessaires à l'homme, comme traditions reçues de leurs pères, qui les avaient

apportées de Babel, sans lesquelles nulle société n'aurait pu ni subsister ni s'établir, et qui faisaient le fond de la raison humaine. Je vais passer à présent aux peuples de l'ancienne Egypte, et vous faire voir que, de même que les Indiens, ils reconnaissaient pour certaine, l'universalité de croyances dont se composaient ces traditions.

« L'existence d'un Dieu, cause suprême, « principe et fin de toutes choses, a été crue « et enseignée si clairement et si constam- « ment par l'antiquité toute entière ; tous les « peuples la proclament avec une si parfaite « unanimité, qu'il semble impossible de ne « pas reconnaître, dans cet accord, la voix « de la nature. » C'est ainsi que s'exprime le savant Huet, et vous pourrez vous-même vous convaincre qu'il n'avance rien qui ne soit appuyé sur les monumens les plus authentiques. Voyez à ce sujet l'abbé Foucher, l'abbé le Batteux, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions; Bullet, *de l'Exis-*

tence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature, ainsi que beaucoup d'autres auteurs en possession de diriger l'esprit humain.

Nous ne pouvons douter que l'unité de Dieu ne fût connue des Egyptiens, puisque nous savons qu'ils ont été long-temps en contact avec les Hébreux, d'où ils ont pu apprendre les dogmes et les faits principaux dont le peuple de Dieu était dépositaire. Nous savons que ces dogmes étaient enseignés par leurs prêtres, puisque nous voyons que Solon, Thalès, Pythagore, Eudoxe et Platon, qui ont eux-mêmes enseigné cette doctrine, avaient été s'instruire en Egypte, et y avaient puisé ces anciennes traditions religieuses. Jamblique, à ce sujet, s'exprime ainsi : « Selon les Egyptiens, le premier des « dieux a existé seul avant tous les êtres. Il « est la source de toute intelligence et de « tout intelligible. Il est le premier prin- « cipe se suffisant à soi - même, incom-

« préhensible, le père de toutes les essen-
« ces (1). »

On ne peut remonter à l'origine du peuple Egyptien, qui se perd dans la nuit des temps, qu'à l'arrivée des colonies Ethiopiennes ou Abissiniennes qui civilisèrent ce pays. Cette nation, venue d'Axum, capitale de l'Abissinie, paraît avoir été primitivement fort civilisée et fort avancée dans les arts, car toutes les institutions des Egyptiens présentent cette maturité et cette fixité qui n'est pas d'une nation naissante, mais d'une colonie sortie d'un peuple antique. C'est au grand législateur connu sous le nom de *Taut* ou d'*Hermes*, qui paraît avoir été le conducteur de la colonie, qu'est due la connaissance des sciences, des arts et de la religion, qui a donné à la nation nouvelle cette teinte de vieillesse et de gravité que

(1) Jamblic., *de Mysteriis ægypt.*; Euseb., *Præp. Evang.*, lib. 3, cap. 2.

nous présente l'histoire dans Strabon, Hérodote et Diodore de Sicile.

L'astronomie paraît avoir été l'étude première des colonies venues d'Axum. La contemplation habituelle des cieux, produit et enracine profondément dans l'âme l'idée de la Divinité; cette sublime science des astres détermina le chef de cette nation à lui donner pour guide les hommes qui en étaient possesseurs. De là vient que les prêtres assurèrent leur prééminence sur la multitude, par une science qui les élevait au-dessus de la foule ignorante. Aussi voyons-nous la constitution de l'Egypte tout-à-fait théocratique, et les idées d'un Dieu suprême, de l'immortalité de l'âme, de la résurrection des corps, avoir été le grand ressort du gouvernement. Le retour de l'âme dans les corps fit attacher la plus grande importance à la dépouille mortelle; ce dont nous pouvons nous convaincre, en examinant l'art merveilleux avec lequel les momies égyptiennes

ont été conservées. Au reste, les jongleries du culte établi par ces prêtres, dans l'idée seule de dominer, furent bien grossières. La loi sacrée et le guide intérieur de la vérité étant une fois perdus, le véritable ordre des choses et des idées étant une fois interverti, il est naturel que le sublime, le mystérieux et le merveilleux se trouvent remplacés, dans l'esprit de l'homme, par ce qu'il y a de plus ignoble, de plus pervers et de plus pernicieux. Malgré le silence des initiés, quelques dogmes de la doctrine secrète ont pénétré hors des temples. Hérodote, instruit par les prêtres égyptiens, déclare cependant qu'il s'est imposé la loi de ne pas parler des choses divines de l'Egypte (1).

On ne laissait échapper que ce qui pouvait s'accommoder avec la religion nationale, avec ce qui était utile à la société et au bonheur des particuliers.

(1) *Voy.* Hérod., l. 2, c. 5.

Avec ces fausses et singulières images des dieux, avec ces symboles de la nature, avec cette foule d'emblêmes et d'hiéroglyphes à significations diverses, il est facile de comprendre comment les Egyptiens furent amenés à des conceptions ténébreuses, à des visions erronées et à tant d'inepties.

L'histoire nous apprend que ces colonies éthiopiennes ont été vaincues et soumises par un peuple venu d'Asie ; qu'ils mêlèrent les connaissances asiatiques à celles reçues de l'Ethiopie, et que dès cette époque l'Egypte commença à se couvrir des curieux monumens qui existent encore en grande partie, et qui font l'admiration des savans et des voyageurs.

Il paraît, d'après les plus anciens écrivains, que le sabéisme, culte des astres, fut celui des premières sociétés dégénérées. Ce système, qui annonce une grande culture de sciences physiques, modifié de génération en génération, dégénéra en superstitions ab-

surdes et avilissantes. Le passage suivant, extrait de l'*Histoire asiatique*, par M. Arbanère, pourra vous faire comprendre comment s'établit la mythologie des anciens, qui forma par la suite le fond de la religion des Grecs et des Romains. « Les « constellations et les étoiles étaient désignées par des noms d'hommes, d'animaux et d'objets terrestres chez les nations qui s'occupaient d'astronomie, et « nous avons vu les Egyptiens s'en occuper « dès l'origine.

« Les peuples finirent pas perdre de vue « ces êtres matériels, et leur mémoire resta « seule frappée des noms et des grandes « influences qui leur étaient attribuées. Ces « grands corps devinrent dans leurs pensées « des êtres historiques. Les poètes vinrent « ensuite, et s'emparèrent de ces prestiges « populaires, les étendirent, les embellirent, et les héros, les nymphes, les « monstres de tous genres, descendus du

« ciel, fournirent matière à de longs poèmes.

« D'un autre côté, les savans, qui avaient « trouvé le système du monde, avaient mon- « tré l'influence des constellations aux dif- « férens points du ciel, sur chacune des « productions de l'agriculture. Ces constel- « lations, par la tendance métaphorique du « langage, prirent le nom des plantes, ou « celui des animaux, dont, par leur appari- « tion, elles annonçaient la reproduction. « Ces corps terrestres devinrent les symbo- « les des corps célestes. On avait, dans un « noble élan, adoré les premiers; par ana- « logie, et dans l'oubli des conceptions pri- « mitives, on adora les secondes. Cette mé- « tamorphose bizarre se montra sur les bords « du Nil. Ainsi l'Egypte, où tous les docu- « mens historiques, où tous les monumens « fixent le berceau du sabéisme, fut, par un « enchaînement fatal de circonstances, le « pays où ce culte dégénéra le plus en inep- « ties. De là vint que le chat, le chien,

« les animaux grossiers et dangereux, des « plantes vulgaires, reçurent les honneurs « divins (1). »

Voici plusieurs explications de certains caractères hiéroglyphiques que donne M. de Paravey, qui a fouillé dans les quatre mille volumes envoyés par les missionnaires de la Chine et du Japon, et que possède la bibliothèque du roi. Je crois qu'elles peuvent être utiles à votre instruction.

« Le caractère qui veut dire *unique,* si- « gnifie en même temps *veau,* par un rap- « prochement naturel à des pasteurs, tel « qu'on nous dépeint les patriarches, et qui « eurent bientôt observé que ces animaux, « qui les nourrissaient de leur chair et de « leur lait, étaient toujours engendrés seuls. « Pour exprimer un Dieu unique, on dut fi- « gurer le symbole du ciel, qui, dans toute « l'antiquité, a été l'image de Dieu, et pla-

(1) *Analyse de l'hist. asiat.*, par Arbanère.

« cer à côté ce caractère, qui signifiait *seul,*
« unique attribut essentiel de Dieu. On s'ha-
« bitua donc à voir au sommet des obélis-
« ques, sur les frontispices des temples, le
« veau ou la génisse, simple symbole d'u-
« nité. Mais les traditions s'effacèrent; les
« Egyptiens, comme les Indiens, ne virent
« plus dans ces hiéroglyphes son sens an-
« tique et véritable; ils firent un dieu de ce
« symbole, d'où vint que la race devenue
« alors grossière des Israélites, adora aussi ce
« dieu stupide.

« Ils avaient observé, dit le même auteur,
« que le soleil, dans son mouvement diurne
« et apparent, s'approchait tour à tour de
« chaque tropique, en décrivant comme les
« orbes d'un immense spiral. Comment ren-
« dre ce mouvement en hiéroglyphes, si ce
« n'est par le symbole d'un vaste serpent,
« d'une espèce de dragon? Aussi le carac-
« tère complexe formé de *serpent* et *man-*
« *ger,* signifiait *éclipse.* Le serpent peignant

« ici le lieu où le soleil, dans sa marche obli-
« que, disparaissait, était comme détruit, dé-
« voré; car le caractère soleil, suivi de cet
« autre serpent dévorant, signifiait *éclipse*
« *de soleil;* il en était de même de la lune.
« De là, la superstition de faire beaucoup de
« bruit pour chasser le dragon qui dévore le
« soleil ou la lune, lorsque l'un de ces deux
« astres est éclipsé (1). »

Soit que vous considériez maintenant, mes chers enfans, l'ensemble des quatre nations dont nous venons de vous donner le léger aperçu historique, soit que vous étudiez leur vie morale, leur génie, ou leur intelligence, vous retrouverez en elles l'image des quatre principales facultés de l'homme. Ainsi l'imagination, ce grand levier des sciences, sans lequel il n'y a point de recherches ni de découvertes possibles, se montre chez les Indiens d'une manière visible et frappante,

(1) Tiré des *Annales de philosophie chrétienne.*

dans cette tendance secrète au mysticisme dont se compose leur philosophie. Cette surabondance d'une imagination vigoureuse et riche, apparaît ensuite dans leurs gigantesques constructions, et dans leurs poésies même, dont l'inépuisable variété d'invention ne le cède à aucun peuple connu.

L'élément dominant de l'esprit des Chinois est la raison. C'était sur elle que reposait le culte pur de la Divinité, quand le principe de la vie sociale et politique avait pour base l'excellente doctrine de Confucius, règle de la justice et des mœurs, source de l'ordre divin.

Si l'imagination fortement développée chez les Indiens, enfanta la mythologie poétique du paganisme, c'est à la raison, prise sous une fausse acception, que certains peuples anciens, et principalement les Chinois, sont redevables du rationalisme, ce paganisme moderne de la raison, pour lequel ils manifestent encore un secret penchant et un si vif attrait.

Malgré l'insuffisance de ces rapides et incomplètes esquisses, nous pouvons dire que ce qui distingue essentiellement l'esprit du peuple égyptien, c'est un entendement actif qui pénètre les profondeurs les plus secrètes de la nature, un intime et profond amour pour la science. La terre qui lui donna naissance, fut aussi le berceau de cette langue hiéroglyphique, si propre à mettre des voiles sur ces dogmes mystérieux, faux ou vrais, sur les traces de laquelle se trouve la science moderne. L'esprit scientifique était tellement inhérent à leur civilisation, que l'architecture même se liait chez eux à l'astronomie, la plupart de leurs monumens ayant un sens entièrement sidéral.

Le trait saillant et caractéristique de l'esprit des Hébreux, celui qui leur assigne un rang dans l'histoire, c'est spécialement la volonté. Cette faculté humaine, si fortement prononcée chez eux, qui les porta sérieusement à chercher le Dieu créateur dans les

hauteurs des cieux, quelqu'élevés qu'ils soient au-dessus de leur nature matérielle, les a fait marcher aux clartés de sa lumière, avec force et persévérance, obéir à ses préceptes avec une foi généreuse, et une inébranlable fermeté, et s'abandonner à sa conduite paternelle sans reculer ni devant une mer mugissante, ni à travers les sables arides du désert. Il est vrai qu'ils n'ont été conduits qu'à force de miracles, et que les desseins de Dieu se manifestaient directement à eux, quoiqu'ils s'y refusassent sans cesse, toujours emportés vers l'idolâtrie; mais c'est cependant à ce perfectionnement de la volonté que les efforts de Moïse et de ses successeurs ont tendu, et qu'ils voulurent amener la nation hébraïque, lorsqu'ils lui donnèrent cette puissante impulsion, cette tendance uniforme, qui est devenue son caractère distinctif et historique. Ils s'y portèrent avec d'autant plus de raison, qu'ils savaient que de toutes les facultés humaines blessées par

l'effet de la déchéance, c'est celle-là qui a été le plus brisée, le plus cruellement affaiblie et affectée.

Les conséquences que je veux vous faire tirer de ces parallèles, mes chers enfans, c'est qu'aucune faculté ne peut vous servir autant, pour poursuivre de tout l'essor de vos désirs la lumière qui doit vous mener à la réhabilitation, que cette volonté ardente, qui distingua la nation qui eut pendant si long-temps Dieu pour conducteur. Je vous le répète; l'entendement n'est point, à la rigueur, la seule faculté qui puisse transmettre à l'homme la connaissance des vérités divines : elle peut, il est vrai, être éclairée d'une certaine lumière; mais si elle n'est pas secondée de la volonté persévérante, de la volonté engagée dans des voies droites et justes, cette lumière, reflet de connaissances sublimes, pourra s'obscurcir, devenir incertaine, vacillante, et même se changer en une lueur trompeuse et illusoire.

Les Perses forment dans l'histoire ancienne la transition de la première période à la seconde. Ils donnent naissance à l'esprit de conquête proprement dit : ils le transmirent aux Grecs et aux Romains, qui le perpétuèrent de génération en génération, à travers les âges, comme un principe de destruction et de mort inhérent à l'espèce humaine, comme un mal sans cesse engendré de lui-même. Considérée sous le point de vue moral et religieux, la Perse est à la fois conforme et opposée aux quatre nations dont je vous ai parlé, sous des rapports divers. Elle s'en rapproche par ses idées, ses conceptions philosophiques, son langage et son tour d'imagination, mais elle a un point de contact social et politique tout opposé ; elle peut se comparer aux Indiens par sa poésie et son langage, aux Egyptiens par les démêlés politiques qu'elle eut avec eux, aux Chinois par les conquêtes qu'elle poussa jusque dans l'Asie centrale, et qui la mirent en rap-

port avec le céleste empire, et aux Hébreux par ses doctrines religieuses, qui s'accordent mieux avec leurs traditions sacrées qu'avec celles de tous les autres peuples : et de même que ceux-ci servent de transition entre la révélation primitive et l'entier développement de la lumière dont jouissent les peuples modernes, ceux-là, comme nous l'avons dit, servent à indiquer le passage de la première période de l'histoire ancienne, à la seconde.

Les Perses passent, dans l'histoire, pour avoir adoré et reconnu le même Dieu de vérité et de lumière que les Hébreux, quoique leur connaissance théologique fût mélangée de beaucoup de fables poétiques, d'idées mythologiques, et même de beaucoup d'erreurs essentielles. L'Ecriture-Sainte appelle même Cyrus un *oint du Seigneur,* ce qu'elle n'aurait jamais dit d'un roi étranger, quelque reconnaissance on ait pu lui avoir. On retrouve, en Perse, ce pouvoir théocratique,

essentiellement établi sur l'union des intérêts matériels et des intérêts spirituels, de la science et de la religion. C'est à Cyrus, fondateur de l'empire, que l'on doit l'institution des mages. Ils ne formaient pas une caste sacerdotale héréditaire, c'était plutôt une corporation partagée en plusieurs classes. L'éducation des rois leur était confiée, ce qui leur donnait une grande importance.

C'est à Zoroastre ou Zerdust, le premier des astronomes connus, chef des mages, que ces peuples ont dû leur doctrine, renfermée dans le *Zend-Avesta*, qui lui est attribué. Dans leur religion toute spirituelle, le feu terrestre n'était que le mémorial de la prière, chacun de leur temple ou pyrée contenant un foyer sacré où brûlait un feu continuel en l'honneur de la Divinité. Au reste, cette adoration leur est commune avec la plupart des peuples de l'antiquité. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains et les peuples du Pé-

rou même, furent toujours fort attachés au culte de cet élément.

Ce que la raison, appuyée sur les monumens les plus incontestables de l'antiquité, nous fait connaître des religions primitives, s'accorde tellement bien avec ce que Moïse nous apprend comme historien, dans les premiers chapitres de la Genèse, que nous ne pouvons douter que l'idée de la déchéance et de la réhabilitation ne fût le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations. Sans savoir comment l'homme avait offensé Dieu, le moyen qui leur paraissait le plus juste pour l'apaiser, était de verser le sang du coupable, et le sang le plus pur, car c'était presque toujours des enfans qu'ils sacrifiaient, et des enfans des premières familles : toutes les nations, sans exception, ont participé à ces effroyables mystères. Malgré toute l'horreur que ces pratiques nous inspirent aujourd'hui, nous ne pouvons nous empêcher de les trouver consé-

quentes avec le fond de leurs croyances. Ce n'a été que par suite d'une certaine civilisation, que dégoûtés de ces coutumes atroces, les peuples ont substitué plus tard les sacrifices des animaux, à ceux bien plus rationnels des sacrifices humains, en attendant qu'ils fussent les uns et les autres remplacés définitivement par celui de l'autel.

L'idée de l'offense et celle du sacrifice s'était si bien amalgamée dans l'esprit des hommes, que la langue sainte exprimait l'une et l'autre par le mot *de prier*, ou *supplier*. L'histoire nous montre l'homme, dans les temps, persuadé de cette effroyable vérité, qu'il vivait sous la main d'une puissance irritée, et que cette puissance ne pouvait être apaisée que par des sacrifices (1). Le rit de l'offrande se retrouve chez tous les peuples; c'était la consommation sen-

(1) *Voyez* le *Traité de sacrifices*, par M. de Maistre.

sible de la prière, c'est-à-dire la prière des sens, comme la prière est l'offrande de l'esprit. L'idée que l'homme ne pouvait être sauvé que par la substitution d'une victime, était aussi universelle que celle de Dieu même, et plus universelle que celle de la simple prière, puisque des voyageurs ont rencontré des peuplades dont le culte ne leur a offert aucun signe de prière parlée, mais qui priait en action en immolant des victimes. « Il est aujourd'hui généralement reconnu, « dit l'abbé Gerbet, que cet ensemble de « dogmes et de rites sur l'Inde antique, « présentée à la contemplation de la science « moderne, renferme la foi à un grand sa- « crifice. L'étude de l'ancien monde conduit « de toutes parts à cette vérité, qu'il n'a « existé sur la terre qu'une seule religion, « dont les cultes locaux ne furent primitive- « ment que des émanations plus ou moins « pures (1).

(1) *Du Dogme régénérateur*, par l'abbé Gerbet.

« Par toute la terre on mangeait la chair « des victimes ; par toutes les nations le « sacrifice, qui finissait par-là, était regardé « comme un festin solennel de l'homme « avec Dieu ; d'où vient que l'on trouve si « souvent, dans les anciens poètes latins, « les festins de Jupiter, les viandes de « Neptune, pour signifier les victimes que « l'on mangeait après les avoir immolées à « ces fausses divinités ; et s'il y avait parmi « les Juifs des holocaustes, c'est-à-dire des « sacrifices où la victime était entièrement « brûlée en l'honneur de Dieu, on les ac- « compagnait de l'offrande d'un gâteau, « afin que dans ces sacrifices même, il y « eût à manger pour l'homme (1). »

On lit dans *le Catholique*, par le baron d'Ekstein (2), qu'il est recommandé, dans les livres sacrés des Indiens, de prendre

(1) Pélisson, *Traité eucharistique*, p. 183, édit. de Paris, 1694.

(2) T. 4, p. 219.

leur repas avec dévotion, dans un doux recueillement. « On communie, disent ces « livres, par l'entremise des substances qui « lui sont immolées; l'Indien ne se nourrit « que de viandes sacrées. Toute nourriture « animale lui est en horreur, si elle n'a été « offerte à la Divinité. »

Dans les *Lettres édifiantes* du père Bouchet (1), nous voyons qu'un des plus célèbres sacrifices, qui consistait dans l'immolation d'un agneau, était accompagné d'une prière, dans laquelle on prononçait à haute voix ces mots : *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra!* Cette cérémonie symbolique se terminait par la participation à la chair de la victime, et cette participation avait quelque chose de si sacré, que la loi qui obligeait le brahmine à une abstinence perpétuelle, fléchissait devant la loi supérieure qui ordonnait la communion.

(1) T. II, p. 21.

On sait que chez les Grecs et les Romains, outre l'usage de se nourrir de la chair de la victime, ils employaient, dans les sacrifices, les premiers des gâteaux de miel et de farine.

Dans les sacrifices solennels que les Celtes offraient au commencement de chaque année, les trois plus anciens druides portaient, l'un le pain, l'autre un vase plein de vin, et le troisième une main d'ivoire, représentant la justice. Après quelques prières, le grand-prêtre brûlait un peu de pain, versait quelques gouttes de vin sur l'autel, offrait le pain et le vin en sacrifice, et les distribuait aux assistans (1).

« L'article de la communion, est-il dit « dans les *Lettres américaines* de Carly (2), « est très-positivement rapporté par tous « les écrivains. Elle était sur-tout en usage

(1) *Parall. des relig.*, part. 2, p. 80.
(2) T. 1, p. 154 et 155.

« au Mexique. Les prêtres y formaient une « grande statue avec de la pâte de maïs « qu'on faisait cuire. Elle représentait l'i- « dole. On l'exposait certains jours de l'an- « née avec beaucoup de cérémonie. On faisait « une grande procession avec cette statue : « lorsqu'on était rentré au temple, le papa « la rompait, et les prêtres en distribuaient « les morceaux au peuple, qui les mangeait. « Les prêtres péruviens sacrifiaient avec du « pain de maïs et avec la liqueur vineuse « qu'ils en faisaient. Ils commençaient par « manger de ce pain, puis trempant le doigt « dans la liqueur, levant les yeux au ciel, « ils faisaient dans l'air une aspersion de la « goutte, ensuite ils buvaient en l'honneur « du soleil. » Selon M. de Humboldt, lors de la fameuse fête du dieu Téocualo, les fidèles mangeaient ce dieu, sous la forme de farine de maïs pétrie avec du sang.

L'histoire d'Hérodote, livre II, nous apprend qu'on retrouve un usage analogue

chez les Egyptiens, qui mangeaient, dans leurs principaux sacrifices, la chair d'animaux qu'ils avaient en horreur.

On lit dans le *Zend-Avesta* (1), que la cosmogonie des Perses dit que les pre-
« miers ancêtres du genre humain, Mes-
« chia et Meschiamé, après avoir été ré-
« duits par l'Etre caché dans le crime, im-
« molèrent un agneau, dont une partie fut
« recueillie dans le ciel.

« La récitation de toutes les prières du
« Chou-King ensemble, est-il dit dans la
« *Vie de Confucius* (2), n'équivaut pas à une
« seule offrande; l'offrande est bien au-des-
« sous de l'acceptation : l'acceptation est in-
« férieure au culte rendu sur la montagne,
« et tout cela est fort au-dessous du sacri-
« fice offert au Chang-Ty, par le fils du
« ciel. »

(1) T. 2, p. 379.

(2) Tome 12 des Mémoires sur les Chinois, par les missionnaires de Pékin, p. 209.

Dans les anciens mystères de Mithra, qui finirent par se répandre dans une grande partie de l'empire romain, on plaçait devant l'initié, ainsi que nous l'apprennent saint Justin et Tertulien, « un pain et un vase plein « d'eau, sur lesquels on prononçait une « formule, également suivie de la com- « munion. »

Dans les sacrifices offerts à Confucius, le prêtre, après avoir enfoui dans la terre le sang de la victime, lui offre un vase plein de vin, qu'il verse ensuite sur un homme de paille.

Je pourrais multiplier à l'infini ces citations, aujourd'hui que tant de savans ont mis à notre portée les ouvrages dans lesquels il est question de la théologie des anciens peuples. Mais c'en est assez pour vous faire voir que les principes fondamentaux des constitutions civiles et religieuses des nations de l'antiquité, avaient été puisés à la source de la tradition primitive, base du

christianisme. On ne doit donc pas, vous le voyez, avoir aujourd'hui la pensée que le christianisme est nouveau sur la terre, ce qui a eu de nos jours l'immense inconvénient de mettre des opinions humaines à la place des dogmes divins. En ne faisant remonter le christianisme qu'à la venue de Jésus-Christ, on a présenté, à l'esprit de la jeunesse, la religion chrétienne comme une institution isolée, sans racines dans le passé, sans liaison avec les progrès antérieurs du genre humain. Les jeunes gens, ou même les hommes peu instruits, qui s'en vont répéter les inepties qu'ils entendent, ou qu'ils lisent, me rappellent cette réflexion de M. de Maistre, qui dit : « Les « fausses opinions ressemblent à de la fausse « monnaie, qui est d'abord frappée par de « grands coupables, et dépensée ensuite par « d'honnêtes gens, qui perpétuent le crime « sans savoir ce qu'ils font (1). »

(1) Tiré des *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Je devrais actuellement vous faire voir comment ces grandes nations, si riches, si puissantes, qui ont élévé des monumens si dignes des grandes époques dont nous parlons : qui se sont immortalisées par leurs guerres de géans, leurs révolutions soudaines et terribles ; qui ont fondé ces grandes cités de Ninive, de Babylone, d'Ecbatane, de Thèbes ; qui ont laissé des traces de leurs grandeurs et de leur génie, constatées par les monumens qui nous restent, et que les voyageurs, les antiquaires, les savans visitent journellement avec tant d'intérêt ; je devrais, dis-je, vous faire voir comment ces nations, livrées plutôt aux intérêts matériels qu'à l'esprit d'ordre et de vérité, qui les animait dans le principe, se sont corrompues par le luxe, la mollesse, l'amour des plaisirs ; par ces vices si opposés à leurs constitutions fondamentales, qui engendrent l'orgueil, l'indolence, la paresse, et qui conduisent à la destruction.

Mais je serais alors entraîné au-delà des bornes que je me suis fixées ; c'est assez de vous avoir tracé ce rapide aperçu, pour vous engager à étudier les principes constitutifs des sociétés, et les prendre au commencement ; car principes et commencemens sont synonymes. Pour cela il faut lire tout ce qui peut y avoir rapport, embrasser de ses regards tout ce qui concerne leur histoire dans les auteurs qui en traitent, comprendre les causes qui agissent en elles, afin de vous donner une idée exacte du berceau du monde, et de ce qui a fait de tout temps le bonheur ou le malheur des peuples.

HUITIÈME LEÇON.

—

Des Grecs.

Chez les Grecs, la civilisation a été le plus souvent spontanée, et tout-à-fait indépendante des autres pays. On ne saurait en dire autant des Romains et des nations modernes. A la vérité, d'après leur propre témoignage, ils ont appris des Phéniciens,

des Egyptiens et des peuples de l'Asie, les premiers élémens de philosophie et des arts nécessaires à la vie. L'histoire ne considère cependant ces élémens que comme des traces fugitives et éparses de souvenirs à moitié éteints. Les Grecs connaissaient trop peu l'Orient pour remonter avec assurance jusqu'au véritable point de départ de l'espèce humaine. Ce n'est que pour nous, à qui le christianisme a ouvert les portes de toutes les connaissances, que ces traces d'origine asiatique sont visibles dans leurs traditions. Ainsi, nous devons convenir que, sauf ces notions élémentaires et imparfaites qu'ils tenaient des nations asiatiques, l'ensemble de leur civilisation leur appartient.

Quatre époques principales remplissent l'histoire mémorable de la Grèce. Nous citerons d'abord les temps héroïques ou fabuleux, la guerre des Perses, celle du Péloponèse, enfin la domination des rois de Macédoine.

Les temps héroïques ont une figure tellement au-dessus de l'humanité, qu'il est difficile de ne pas se laisser séduire par des idées aussi majestueuses. Cependant, soit que nous voyons les héros, suivis de colonies, apporter en Grèce les lois de la civilisation, soit que nous voyons des géans guerroyer et s'entretuer, ces temps ne nous présentent que des images poétiques. Les établissemens des Grecs, leurs migrations, leurs traditions même, nous offrent partout un tableau plein d'intérêt, il est vrai, mais où la vérité est mêlée aux fictions, et où les brillantes conjectures fabuleuses prennent souvent les couleurs des institutions antiques et véritables. Nous n'avons aucune certitude positive sur la question de savoir si le siége de Troie a réellement eu lieu. Qui d'entre vous s'occupera de pénétrer ce mystère, quand, à la lecture des poésies d'Homère, il sentira dans ses veines bouillir son sang comme celui du fier

Achille, à l'idée d'un affront ou d'une injure, ou qu'il sera forcé de laisser couler ses pleurs à la vue de la famille de Priam ensevelie sous les murs de son palais réduit en cendres, ou du pieux Œnée enlevant son père du milieu des flammes? Vous ne trouverez aucune difficulté à rattacher à l'origine des peuples asiatiques, ces récits pleins de grandeur et d'élévation d'âme.

Après quelques dissentions partielles et quelques guerres intestines, la gloire des Hellènes brilla du plus vif éclat dans la résistance qu'ils opposèrent à la puissance des Perses. Je vous ai fait voir comment les historiens croient que ces derniers ont formé la transition d'un monde ancien à un monde nouveau, en propageant le goût des conquêtes : aussi voyons-nous Darius et Xercès, dont les Etats semblaient, pour ainsi dire, n'avoir pas de bornes, après avoir soumis à leur puissance l'Asie entière, fondre sur la Grèce avec des armées innombrables, et

Miltiade, Aristide, Thémistocle, léguer leurs noms à la postérité, en repoussant de toutes parts les forces babyloniennes.

La guerre du Péloponèse est celle qui a trouvé le plus d'historiens, et qui fut, si ce n'est la plus mémorable que la Grèce ait eue à soutenir, au moins la plus longue, la plus terrible et la plus désastreuse. La raison en est toute simple; c'est qu'elle n'a pas eu seulement pour principe l'ambition des Athéniens, et la crainte qu'ils inspirèrent aux Lacédémoniens, mais c'est qu'elle eut surtout un principe religieux. Thucydide a écrit l'histoire de cette longue lutte, et raconte une foule de traits et d'épisodes qui constatent que les Grecs se battirent pendant vingt-sept ans pour leurs dieux. C'est donc bien à tort que les écrivains du dix-huitième siècle ont prétendu que l'esprit des croisades était un fait moral appartenant exclusivement aux peuples chrétiens, et que l'antiquité n'avait jamais offert d'exemples

pareils. L'histoire des peuples anciens est cependant remplie de guerres religieuses. Les ennemis de Périclès l'accusèrent de l'avoir suscitée, parce qu'elle fut utile au rétablissement de son autorité ; mais cette guerre eut trop de retentissement dans l'histoire, et mit trop d'intérêts en jeu, pour n'avoir eu d'autre mobile que l'ambition d'un homme ou d'une nation.

Quant à ce qui concerne la domination des rois de Macédoine, il sera parlé assez au long d'Alexandre dans la suite de cet écrit, pour que je m'abstienne de traiter ce sujet maintenant.

Par l'étude que vous ferez de l'histoire de la Grèce, vous ne pourrez réellement aujourd'hui que vous intéresser médiocrement aux batailles et aux évènemens matériels de ces temps antiques. Vos esprits devront se porter bien plutôt sur un point philosophique. Ce qui assigne aux Grecs une place distincte dans l'histoire universelle, c'est le

développement complet des sciences humaines, la splendeur sublime et brillante de leurs arts. Platon et Aristote résument bien mieux que Léonidas et Miltiade, l'héritage que ce peuple a transmis à la postérité.

On a dit avec vérité que la Grèce était l'abrégée de l'histoire des peuples occidentaux : la mobilité de cette nation, la diversité de son développement intellectuel et de sa direction morale, la légèreté de son caractère, la finesse de son esprit, son goût exquis dans les arts, voilà, en effet, quel a toujours été le fond du génie grec, comme du génie européen, tandis que dans l'Asie on est frappé tout d'abord de la tendance vers l'unité et l'immobilité des formes. Les peuples de l'Asie ont sans doute un caractère de grandeur dans leur vaste unité, qui a toujours manqué à ceux-ci : toutefois, il est bien remarquable que nous ayons, dans ce petit peuple qui fait une transition

entre le monde ancien et le monde moderne, comme un miroir des évènemens qui se sont développés sur une grande échelle dans l'Europe entière.

Si la Grèce mobile, avec son esprit novateur, a bien servi la civilisation dans plusieurs de ses innovations, sans doute le règne de la philosophie dans la Péninsule hellénique, fut une réaction juste à quelques égards, contre la vague imagination des Orientaux, dont la maladie était de transformer en réalité le produit souvent aussi fantastique que grandiose, de leurs conceptions. Mais les philosophes grecs, comme ceux de nos jours, ont dépassé le but, en reniant le passé, en rompant la chaîne des traditions. Au lieu de trouver une base plus solide aux devoirs moraux, et une solution plus claire aux questions qui intéressent les destinées humaines, ils n'ont produit que le scepticisme : fruit venimeux qui, dès qu'on en a goûté, glace toutes nos facultés

et flétrit l'imagination. Et remarquez-le bien, mes enfans, si les œuvres de l'imagination sont le plus bel héritage qu'ils nous aient laissé, cette époque de gloire précède celle du doute, où régnait le sophisme, et coïncide encore avec ce qu'il y eut de vrai dans les derniers temps, et qui se rapportait aux vérités primitives. « Les grandes erreurs de « l'esprit étaient à peu près inconnues dans « le monde avant la philosophie grecque. « C'est elle qui les fit naître, ou qui au « moins les développa, en affaiblissant le « respect pour les traditions, et en substi- « tuant le principe de l'examen particulier « aux principes de la foi (1). »

Telle était la marche qu'avait prise l'esprit humain : autant d'écoles de philosophie, autant de sectes dont les croyances empêchaient qu'il n'y eût entre elles aucun point de ralliement. Socrate, qu'à bon droit on

(1) La Mennais, *Essai sur l'indifférence*, etc.

doit appeler le plus sage et le plus éclairé de tous les philosophes, fit des efforts assez heureux pour ramener les esprits à une doctrine raisonnable. Nous allons nous occuper des deux plus grands hommes de cette époque, qui furent ses disciples, pour vous faire comprendre à quelle hauteur leur esprit s'était élevé, combien leurs doctrines touchaient de près à la vérité, et l'influence immense qu'elles eurent sur les opinions religieuses antérieures au christianisme, et même dans les écoles modernes.

Platon et Aristote furent les plus grands génies de leur siècle; on peut même dire que leurs noms rappellent à l'esprit l'ensemble complet de toutes les connaissances grecques. Le caractère distinctif de la doctrine de Platon, à qui les anciens donnèrent le surnom de *divin*, comme ayant été inspiré par ce Dieu qu'il célébra avec une si magnifique éloquence, fut d'adopter pour la connaissance des choses divines une

source toute pure et presque surnaturelle. « Il admit que, l'univers ayant commencé, « a eu certainement une cause. Cette cause « est Dieu, créateur et père de tout ce qui « est; bon, éternel, souverainement intelli- « gent, tout puissant. Le monde, qui ren- « ferme tous les êtres mortels et immortels, « est l'image de ce Dieu intelligible, qui seul « existe par lui-même (1). »

Lorsqu'il veut dévoiler cette vérité dans la partie positive de sa doctrine, il parle à la manière des Orientaux, chez lesquels il avait été puiser ses inspirations, par symboles et allégories, comme s'il éprouvait une inspiration poétique. Sa doctrine demeura dans l'état d'imperfection où il l'a laissée, n'ayant pu lui donner pour appui ce qui lui manquait, la révélation immédiate de Dieu, et ne faisant dériver les vérités que de ré-

(1) Plat., *in Tim.*, opéra, tom. 9, pag. 302, 303, etc.

miniscence. Cette philosophie servit à certains égards de préservatif contre l'extravagance des visions qui se développèrent si puissamment chez les disciples des autres écoles. Si ses successeurs cherchèrent, à l'aide d'idées et de traditions orientales, à compléter sa doctrine, demeurée imparfaite, il est vrai de dire que le mode suivant lequel ils procédèrent, blessa souvent la civilisation attique et le génie socratique de Platon, mais ne fut pas en contradiction avec sa philosophie même, ni avec le principe d'une source de connaissances supérieures : car toutes les notions scientifiques, et toutes les traditions orientales de son système, reposaient plus ou moins sur cette base pure et intellectuelle.

Aristote, son disciple, s'est aussi fidèlement rapproché de la tradition antique sur la Divinité. Souvenez-vous du jugement remarquable que nous avons cité plus haut de lui sur l'origine du polythéisme. Ce grand

génie, également maître de la langue et de la pensée, le véritable inventeur de la logique, l'observateur le plus pénétrant et le juge le plus habile dans le domaine de l'expérience, répond d'une manière obscure et peu satisfaisante aux importantes questions de la destinée et de l'origine de l'homme, de Dieu et de l'univers. Ces vérités n'étaient pas exclues de son système des connaissances humaines, mais on peut dire qu'il penchait vers ce que nous appelons le *naturalisme*. Il est bien moins complet sous ce rapport que Platon, qui a approché si près de la vérité, qu'il semble ne lui avoir manqué qu'un pas pour atteindre le christianisme par inspiration

Aristote n'admettait, comme source de nos connaissances, que la raison et l'expérience seules. La sécheresse de son esprit et de son cœur ne pouvant lui faire admettre celle où Platon avait puisé ses inspirations, il lui fallait, afin de combler l'abîme

immense qui sépare la sensibilité de la raison, placer entre elles la notion d'une raison passive. Cette méthode peut conduire sans doute à des résultats heureux, lorsqu'il s'agit de saisir dans son ensemble un sujet particulier, et de le considérer sous toutes les faces; mais ni la raison ni l'expérience ne peuvent donner une solution satisfaisante de ces hautes questions que l'homme ne doit jamais perdre de vue, et qui ont pour objet la manière dont on doit entendre et expliquer l'énigme du monde, ainsi que toutes les existences et leurs causes. Au reste, rappelez-vous-le bien, mes enfans, l'expérience physique seule n'a jamais conduit qu'à l'erreur et à l'incrédulité.

Outre qu'il entrait dans mes vues de vous faire connaître comment ces deux grands génies avaient en quelque sorte épuisé tout le domaine de la pensée et du savoir du genre humain, je me félicite de vous avoir mis ce parallèle devant les yeux, tout im-

parfait qu'il est, pour vous faire apprécier la valeur de leurs systèmes, comparativement aux idées principes dont j'ai cherché à vous pénétrer d'abord, afin de vous faire éviter l'écueil dans lequel on est tombé de nos jours. Le nombre de ceux qui, dans les temps modernes, ont suivi en philosophie la même voie qu'Aristote, ou une voie semblable, est immense, comparativement à ceux qui la suivirent dans l'antiquité. A quel point n'a-t-il pas fallu que l'homme eût perdu sa direction primitive, pour préférer, malgré les lumières du christianisme, dont les anciens eussent été si heureux d'apercevoir la plus petite étincelle, pour préférer, dis-je, la doctrine rationaliste d'Aristote à celle de Jésus-Christ, qui a fixé ce qu'il y avait de probable dans celle de Platon.

NEUVIÈME LEÇON.

—

Alexandre-le-Grand.

Bien que les hommes dont Platon s'était fait l'interprète aient été puiser la connaissance de Dieu et des choses à une source plus pure, cependant l'univers était loin d'être civilisé; et tandis que l'esprit humain se livrait à tous les égaremens qui étaient la

conséquence de l'abandon des vrais principes; que l'idolâtrie la plus grossière, et sous les formes les plus monstrueuses, répandue sur la face de la terre, remplaçait les doctrines simples et vénérables de l'antiquité, un homme parut.

Fils de roi, et instruit à l'école de ce même Aristote, son précepteur, Alexandre se fit nommer, à vingt ans, général de tous les Etats de la Grèce. Se saisissant admirablement du projet de son père Philippe, il tourna contre la Perse, l'implacable ennemi de son pays, les forces que les Grecs avaient tournées si souvent contre eux-mêmes, et réussit, avec une rapidité qui étonnera tous les siècles, à soumettre la plus grande partie du monde connu.

Il importe d'examiner quel devait être le résultat de ses conquêtes. L'arrivée de ce héros sur la scène du monde, semble une des époques les plus remarquables des temps anciens. Quand on réfléchit à ce qu'il a fait,

on doit convenir qu'il a pour un moment changé la face des choses humaines. Il paraît un homme envoyé de Dieu pour arrêter, pendant un court moment, le monde dans sa chute, comme appelé, si ce n'est à le régénérer immédiatement, au moins à le préparer à recevoir plus tard les notions de cette loi de vérité destinée à réunir tous les hommes, en répandant par-tout la langue grecque, cet instrument matériel qui bientôt devait être mis en œuvre par les ministres de l'Evangile.

D'après Plutarque, Alexandre nous apparaît plutôt comme législateur que comme un conquérant vulgaire. En effet, le temps avait réuni dans le fils de Philippe la puissance et la lumière, toutes les qualités et tous les talens du héros unis à la grandeur d'âme. Ainsi, ses conquêtes devaient produire sur la terre une révolution différente de toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors. Sans partager absolument l'enthousiasme de Plutar-

que pour son héros, je ne puis cependant m'empêcher de vous faire remarquer la grandeur du projet qu'il forma, et que nul conquérant avant lui n'avait conçu. A la tête de toutes les forces de la Grèce et de la Perse, il semble destiné, non seulement à conquérir des provinces ou à subjuguer des peuples, mais à réunir tous les hommes sous une même loi, qui éclairât et conduisît tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les yeux; à faire disparaître toutes les différences qui rendent les hommes ennemis, ou à leur apprendre qu'ils pouvaient vivre et penser différemment sans se haïr, et sans troubler le monde pour se forcer mutuellement à changer de sentiment. Alexandre jugea qu'il fallait unir l'autorité à la lumière de la raison, la science à l'esprit religieux de son temps, afin d'établir parmi les hommes ce gouvernement heureux et sage que la vertu avait fait imaginer aux philosophes. Il espérait l'établir en assujétissant à sa puissance

tous ceux que la raison ne persuadait pas, et qui, en s'éclairant, conservaient par raison et par goût ce qu'ils n'auraient d'abord adopté que par force. En un mot, il voulait, à l'aide de ses grandes connaissances, rétablir sur cette terre la première unité que les erreurs et les passions avaient détruite en brisant l'humanité en plusieurs fractions. Rêve plus légitime dans sa tête que dans celles de quelques penseurs de nos jours, qui imaginent une république universelle sur des bases trompeuses, alors que nous en avons le type et la réalité dans le christianisme. Voici le portrait qu'en fait Plutarque.

« Estimant être envoyé du ciel comme « un réformateur, gouverneur et réconcilia- « teur de l'univers, ceux qu'il ne put assem- « bler par remontrances de la raison, il les « contraignit par force d'armes, en assem- « blant le tout en un, de tous côtés; en les « faisant boire tous en une même coupe

« d'amitié ; et mêlant ensemble les vies, les
« mœurs, les mariages, les façons de vivre,
« il commanda à tous hommes vivans, d'es-
« timer la terre habitable être leur pays, et
« son camp en être le donjon et le château ;
« tous les gens de biens, parens les uns des
« autres, et les méchans seuls étrangers : au
« demeurant, que le Grec et le barbare ne
« seraient pas distingués par le manteau, ni
« à la façon de la targue, ou au cimetère, ou
« par le haut chapeau, mais remarqués et
« discernés, le Grec à la vertu et le barbare
« au vice, en réputant tous les vertueux
« Grecs et tous les vicieux barbares ; en es-
« timant, au demeurant, les habillemens com-
« muns, les tables communes, les mariages,
« les façons de vivre ; étant tous unis par le
« mélange de sang et la communion d'en-
« fans..... Quel plaisir de voir ces belles et
« saintes épousailles, quand il comprit dans
« une même tente cent épousées persiennes
« mariées à cent époux macédoniens et

« grecs, lui-même étant couronné de cha-
« peaux de fleurs, et entonnant le premier
« chant nuptial d'hyménée, comme un can-
« tique d'amitié générale (1) ! »

En effet, on ne vit pas Alexandre faire servir à ses triomphes ni les peuples ni les rois qu'il avait vaincus, ou les conquérir pour s'emparer de leurs richesses et en faire des nations tributaires. Dans toutes ses conquêtes et dans tous ses voyages, il fut accompagné de savans, de philosophes, d'hommes de lettres, de quelque pays, de quelque religion qu'ils fussent. Ils attirèrent également son attention, excitèrent sa curiosité, obtinrent son estime; et ses faveurs répandues sur tous, les disposaient insensiblement à s'estimer, à se communiquer leurs idées.

Loin de moi, mes enfans, remarquez-le

(1) Plut., *de la Fortune d'Alex.*, trait. 1er, traduct. d'Amiot; Arien, liv. 7, chap. 6; Diodore de Sicile, liv. 17.

bien, de le disculper des vices et des crimes qui souillèrent une si belle vie. Le meurtre de son ami Clitus, la vengeance qu'il exerça contre les Tyriens, sa cruauté envers le brave Bétis et le sage Calistène, l'incendie de Persépolis, les passions honteuses auxquelles il se livra, sont des faits constatés par l'histoire. Mais cette impression s'affaiblit quand on fait attention que ce vainqueur de l'univers était, dans le cours de ses conquêtes, poli et libéral, et que dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions mêmes, « il avait, comme dit Montesquieu, une saillie de raison qui le conduisait. »

La terre changea donc de face sous ce conquérant vraiment philosophe. On l'accuse d'avoir fait la guerre, mais on oublie donc que la guerre est l'agent redoutable sous l'influence duquel l'homme se régénère et se réhabilite ici-bas; influence souvent providentielle dans ses causes aussi

bien que dans ses résultats, et malheureusement indispensable au rétablissement primitif.

« Oh ! la merveilleuse philosophie, s'é-
« crie encore Plutarque, par le moyen de
« laquelle les Indiens adorent les dieux de
« la Grèce, les Scythes ensevelissent les tré-
« passés, et ne les mangent plus. Depuis
« qu'Alexandre eut civilisé l'Asie, il fonda
« parmi les barbares plus de soixante-dix
« villes, auxquelles il donna des lois, et
« leur commerce adoucit les nations féro-
« ces au milieu desquelles elles étaient éta-
« blies. »

Il suit de toutes ces considérations, que les conquêtes d'Alexandre ne furent pas des guerres d'extermination fondées sur la haine et le mépris des peuples étrangers ; que son rêve de la monarchie universelle lui fait le plus grand honneur, et que, si en cela il a suivi les inspirations de son maître Aristote, comme le disent certains his-

toriens, il n'en a pas moins la gloire d'avoir exécuté cette pensée avec autant de courage que d'intelligence.

DIXIÈME LEÇON.

—

Rome.

Vous savez que le vaste empire d'Alexandre fut livré, après sa mort, comme une dépouille que ses généraux se disputèrent en versant des flots de sang. Presque tout le monde connu fut le théâtre de guerres atroces. Tel était le sort de la civilisation

ancienne, qu'en s'accroissant, en arrivant à un certain développement de l'esprit humain, elle paraissait s'épuiser, s'apauvrir au sein même de la richesse, pour manifester une tendance à retomber dans la barbarie. C'est que la société, déplacée de son véritable point d'appui, ayant rompu avec les véritables traditions, ne savait plus respecter le lien qui devait unir les hommes. Le culte de la Divinité, défiguré par un polithéisme immoral, n'offrait plus un frein assez puissant aux viles passions ; le respect de l'homme, flétri dans l'esclavage, la grandeur du genre humain fléchissant devant l'autel barbare où l'on sacrifiait à la patrie, refroidissaient dans les peuples, succombant sous le poids de leurs vices, cette énergie vitale qui les aurait rendus capables de renaître de leurs cendres. Le glorieux privilége des nations initiées à la vie nouvelle de l'Evangile, sera désormais de ne plus pouvoir tomber dans le sépulcre de la bar-

barie, quoi qu'elles restent toujours accessibles à la corruption.

Si l'on remarque une grande variété dans la constitution des Etats grecs, dans leur caractère, leurs arts, leur littérature, et pardessus tout dans leur philosophie, Rome, à qui la Providence réservait une si grande part d'influence sur les destinées des peuples, Rome montre dès son origine un spectacle tout opposé. Le génie de Rome tranche tout-à-fait avec celui d'Athènes et des autres villes grecques. Par son calme froid et calculateur, par ses idées fixes et profondes, avec sa religion plus sobre de fictions, de coloris et de jeux, avec ses mœurs plus patriarcales, il rappelle les temps primitifs. Les peuples aborigènes d'Italie étaient les Pelages, auxquels on fait remonter les constructions cyclopéennes; les Etrusques, les Troyens, les Sabins, les Latins, les Celtes dans la Haute, et les Grecs dans la Basse-Italie. Mais toutes ces peuplades se

trouvent bientôt éclipsées par cette Rome qui, dès son début, prend tellement un caractère de puissance, qu'elle fixe tous les regards, et absorbe en elle tout ce qui la touche.

La vie des anciens Romains était intimement liée à des pratiques religieuses. Occupés sur-tout de politique et d'ambition, ils donnaient en général peu d'attention aux spéculations philosophiques. Guidés par un sens exquis, ils pressentaient ce que le doute, armé de la dialectique, pouvait avoir de funeste aux croyances religieuses, base de leur prospérité : ils eurent peur des schismes. Ils n'admirent jamais ce que les modernes ont appelé *liberté de conscience*. La théologie païenne a fait tous ses efforts pour maintenir l'unité de la foi, tant elle connaissait la faiblesse de la base sur laquelle ses principes étaient posés. L'histoire ancienne est remplie de la rigueur avec laquelle furent toujours recherchés et

poursuivis ceux qui se séparaient des idées généralement adoptées, et l'histoire de la théologie de l'ancienne Rome, est peut-être encore plus terrible que celle de la théologie grecque.

Nous devons juger l'intolérance religieuse chez les anciens, tout autrement que chez nous. On reconnaît aujourd'hui que tous les moyens de prosélytisme qui se sont écartés de la douceur de la persuasion, ont toujours produit un effet contraire à celui qu'on se promettait. Nous sommes loin de juger l'inquisition et d'autres institutions de ce genre, avec la sévérité injuste de quelques écrivains. D'ailleurs, on sait que l'esprit chrétien, l'ennemi de toute violence, n'est point responsable de ces abus, qui s'écartent évidemment de la marche générale du catholicisme ; ce qu'il a d'absolu est à son centre, et non à la circonférence. Il ne pouvait en être ainsi chez les anciens, du moins chez ceux qui avaient à leur porte une phi-

losophie délétère, qui l'eût ruiné dès quelle aurait pu s'emparer d'un culte faux, et la suite l'a démontré. La vérité seule triomphe des épreuves du rationalisme.

Numa, en environnant la ville sainte d'un caractère éminemment religieux, a posé le plus solide fondement de la grandeur future de Rome. Les patriciens et les plébéiens formèrent dès ce moment, comme dans toutes les villes de l'antiquité, deux classes séparées, entre lesquelles les mariages furent interdits, et qui formaient une opposition politique dont les efforts tendaient à obtenir la prépondérance dans l'Etat. Ils n'avaient point de code de lois péniblement élaborées, ni écrits d'une manière poétique, mais en revanche ils possédaient un sens pratique, un système politique qui sut dès le commencement se manifester dans leurs institutions, et ne les quitta jamais dans les conjonctures les plus difficiles.

Quelle heureuse inspiration que cette création du Tribunat! elle nous donne l'idée d'une opposition facile, qui a eu de bons résultats, et qui aurait pu en avoir de meilleurs encore. Le pouvoir des censeurs, le pouvoir exceptionnel des dictateurs, qui n'avait pas dans le commencement les inconvéniens qu'il a eus dans la suite, sont autant de magnifiques découvertes dues à leur expérience pleine de sagacité. Mais ce qui distingue sur-tout Rome, c'est la cessation de toutes les oppositions particulières entre les parties et les intérêts privés, lorsque la patrie était en danger.

C'est sur ce fond que s'éleva le vaste édifice de l'empire romain. On y découvre les ressorts qui devront communiquer au loin leur puissance, mais en même temps, le vice radical qui fera succéder leur ruine à leurs triomphes; l'égoïsme national qui enfantera l'égoïsme particulier avec sa corruption. Le peuple de Rome, contradictoi-

rement à la pensée d'Alexandre, forma un plan de conquête à main armée, inspiré par l'orgueil et le despotisme, dans le but de réunir les nations sous sa domination, pour les faire servir à ses triomples. Son ambition, durant sa puissance, lui fit mépriser les sciences et les arts des pays soumis à ses armes, laissa décheoir et éteindre son esprit religieux aussi bien que ses mœurs, anéantir ses vertus, et porta la désolation et le malheur partout où Alexandre, héros et philosophe, s'était proposé de porter le bonheur, de répandre la lumière et de faire régner la paix et la concorde.

« Alexandre, en formant le projet de « conquérir le monde, se proposait d'unir « tous les hommes; les Romains formèrent « le projet d'asservir tous les peuples en « désunissant tous les hommes. Alexandre « voulait conquérir tous les peuples pour « rendre tous les hommes heureux; les Ro- « mains, pour faire servir tous les peu-

« ples à leur bonheur. Alexandre em-
« ployait la puissance militaire pour éta-
« blir parmi les hommes l'autorité des lois ;
« chez les Romains, la puissance militaire
« anéantit l'autorité des lois, rendit Rome
« esclave de l'empereur et des troupes, et
« fit disparaître sur la terre le bonheur et
« la vertu (1). »

« C'est ici, dit un homme célèbre, qu'il
« faut se donner le spectacle des choses
« humaines qu'on voit dans l'histoire de
« Rome : tant de guerres entreprises, tant
« de sang répandu, tant de peuples dé-
« truits, tant de grandes actions, tant de
« triomphes, tant de politique, tant de sa-
« gesse, de prudence, de constance, de
« courage ; ce projet d'envahir tout si bien
« formé, si bien soutenu, si bien fini, à
« quoi aboutit-il ? à affermir le bonheur de

(1) Plutarque, *de la Fortune des Romains et d'Alexandre.*

« cinq ou six monstres. Quoi! ce sénat n'a-
« vait fait évanouir tant de rois que pour
« tomber lui-même dans le plus bas escla-
« vage de quelques-uns de ses plus indignes
« citoyens, et s'exterminer par ses propres
« arrêts? On n'élève donc sa puissance que
« pour la voir mieux renversée? Les hom-
« mes ne travaillent à augmenter leur pou-
« voir, que pour le voir tomber contre
« eux-mêmes, dans de plus heureuses
« mains (1). »

En étendant autant leur puissance, ils ne purent se défendre de l'influence des peuples chez lesquels ils avaient porté leurs armes victorieuses pendant tant de siècles. Ces peuples, après avoir été vaincus par eux, les vainquirent à leur tour par leur corruption, leur mollesse, et en introduisant dans l'empire cette foule de divinités qui finirent par

(1) Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains.*

affaiblir leur croyance en la divisant. Le goût des sciences et de la philosophie s'étendit avec leurs conquêtes, et devint de plus en plus vif. Elles ne furent plus renfermées dans des écoles ; elles devinrent le sujet des entretiens publics, et l'on s'appliqua à les rendre intelligibles et intéressantes à tous les esprits. Combien ils étaient éloignés de ces anciens qui s'attachaient à renfermer leur philosophie dans les seuls colléges des prêtres, afin d'en interdire l'examen, et de commander le respect ; colléges où l'on ne pouvait être admis à la connaissance de leurs mystères, qu'après avoir passé par les plus rudes épreuves ! C'est qu'une grande pensée dominait les peuples primitifs ; ils savaient qu'il existait une vérité dont les hommes avaient perdu la trace ; et pour cela, ils ne voulaient pas exposer le peu de connaissances qu'ils en avaient, aux regards du vulgaire. Il n'appartient qu'au christianisme, à cette loi d'a-

mour et de liberté qui nous a mis en possession de toutes les vérités, de laisser un prudent examen à tous les hommes, persuadés que nous sommes, qu'avec les connaissances qui surgissent de toute part, nous pouvons pénétrer dans ses profondeurs sans craindre de nous égarer.

Vous pourrez facilement vous convaincre par vous-mêmes, mes enfans, que le long règne du paganisme avec des institutions contraires à la vérité, en introduisant le doute, et ses conséquences inévitables, germe funeste caché au fond de toutes ces conceptions individuelles, avait porté la gangrène dans le cœur du monde romain. L'esclavage, la prostitution, l'exposition des enfans, les jeux du cirque, la plus profonde corruption assise sur le trône, les infamies les plus effrontées dont se souillèrent les empereurs, furent le résultat de l'oubli des vrais principes. Au dire des historiens, ce fut le seul peuple de l'anti-

quité qui ait jamais fait un spectacle de l'homicide ; et l'auteur des *Etudes historiques* nous dit que la pourriture de l'empire romain vint de trois causes principales : du culte, des lois et des mœurs. Comme une foule de nations de différens climats étaient renfermées dans son sein, elles avaient mêlé leur corruption particulière à celle du peuple dominateur. L'Egypte donna à Rome ses superstitions, l'Asie sa mollesse, et elle trouva dans son propre fonds le mépris pour l'humanité. Une chose qu'il vous sera facile de remarquer, c'est qu'il n'y eut jamais de véritables progrès ni dans les mœurs ni dans la religion des anciens, et qu'il n'était pas possible qu'il y en eût. Plus les sciences éclairaient les peuples, plus elles tendaient à affaiblir les croyances et à dissoudre la société. Que faisait la raison humaine durant ce long cours des siècles? On ne voit pas qu'elle ait protégé une seule vérité, ni repoussé une seule erreur, ni

qu'elle ait ramené les hommes à des principes plus sûrs, à des raisons plus saines, lorsque les passions la dégoûtèrent de ses stupides croyances. On ne voit pas un de ces grands génies que l'histoire nous présente avec tant d'orgueil, avoir seulement eu l'idée d'améliorer le sort des esclaves, ou d'abolir les atrocités du cirque, de faire cesser l'exposition des enfans, ou de mettre un frein à la prostitution, à l'adultère, etc. Quel est le dogme que les philosophes n'aient pas nié, le devoir qu'ils aient respecté? et cependant ce n'étaient pas des esprits vulgaires que ces anciens sages; et si la raison seule avait dû les conduire à la vérité, qui plus sûrement que Platon, le plus beau génie de l'antiquité, aurait pu les y faire parvenir?

La foi aux idoles allait-elle en s'affaiblissant, nulle autre plus élevée ne la remplaçait; et, du dédain pour la Divinité, les peuples tombaient dans l'incrédulité, de là

dans le matérialisme et le sensualisme le plus complet. Les magistrats et les hommes instruits sentaient bien ce résultat fatal du progrès des idées, qui, en les élevant, anéantissait les croyances ; mais ils ne pouvaient l'arrêter. On les voit s'efforcer de soutenir de tout leur pouvoir le culte qui s'affaiblit, et s'imposer comme un devoir l'hypocrisie religieuse. De là la perte des principes, des sentimens de morale et de vertu. Tous les ambitieux, tous les voluptueux, tous ceux qui avaient à craindre la justice des dieux, adoptèrent des systèmes qui les affranchissaient des remords et des terreurs de la vie. « Je crois, dit Montesquieu, que la secte « d'Epicure, qui s'introduisit à Rome sur la « fin de la république, contribua beaucoup « à gâter le cœur des Romains. Les Grecs « en avaient été infestés avant eux, aussi « avaient-ils été plus corrompus. » En vain Sénèque, Marc-Aurèle, Epictète, Antonin et les plus graves personnages de l'empire

s'efforcèrent-ils de ralentir le progrès du mal, ils ne purent l'éviter.

Rome, asservie au pouvoir arbitraire des empereurs, n'eut plus que des caractères faibles; l'idée de la liberté s'effaça de presque tous les cœurs. Les désordres qui régnaient depuis Tibère jusqu'à Domitien, semblaient amener sa dissolution ou son anéantissement prochain. « Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et « ses passions; et il ne faut pas s'en étonner, dit Bossuet; il n'y avait pas de puissance plus irrésistible et plus tyrannique que la leur. L'homme, accoutumé à « croire divin tout ce qui était puissant, « comme il se sentait entraîné au vice par « une force irrésistible, crut aisément que « cette force était hors de lui, et s'en fit « bientôt un dieu (1). »

Cette époque fut celle que la Providence

(1) *Discours sur l'histoire universelle.*

choisit pour la naissance du christianisme, pour le développement duquel fut préparée cette domination universelle de Rome, dont l'immense empire enveloppait le monde connu. Sa grande puissance favorisa dès l'origine la propagation de la bonne nouvelle, opérée avec une célérité qui étonne. Rome devint le point d'appui sur lequel devait s'élever tout l'édifice de l'Eglise.

Deuxième partie.

DES TEMPS
POSTÉRIEURS AU CHRISTIANISME.

DEUXIÈME PARTIE.

DES TEMPS POSTÉRIEURS AU CHRISTIANISME.

PREMIÈRE LEÇON.

Transition du monde ancien au monde nouveau. — Constantin. — Sa politique.

Nous voilà donc arrivés, mes chers enfans, à cette grande époque de l'établissement du christianisme, à cette nouvelle manifestation de la loi naturelle, qui devait, en éclairant de nouveau les hommes, régénérer le monde. Toutes les religions, toutes

les philosophies, tous les rêves des sages de l'antiquité se résument en lui seul : il les surpasse tous en morale, en charité, en véritable piété, comme la lumière du soleil l'emporte sur une lampe qui ne jette plus qu'une lumière douteuse. S'il a droit de revendiquer, comme lui étant propre, tout ce que les religions païennes renfermaient de pure morale et de principes d'union, de plus, il semble soulever un coin du rideau mystérieux qui avait dérobé au monde la vue de la Divinité, et permettre à l'œil humain étonné, de pénétrer dans le ciel à une grande profondeur.

Ces principes, comme vous l'avez vu, n'étaient pas nouveaux ; ce sont les mêmes que Dieu inculqua à Adam, et qui se perpétuèrent de race en race dans ses descendans ; que possédaient les patriarches ses enfans ; les mêmes qui furent développés dans la loi des Juifs, par Moïse ; qui se retrouvent dans les livres sacrés des peuples anciens,

mêlés aux fables et aux superstitions que je vous ai signalées; sur lesquels les Grecs établirent leurs systèmes et leurs écoles; qu'Alexandre manifesta d'une manière si éclatante: enfin, qui firent la force des vertueux républicains de Rome naissante, et qui, toujours se perdant par suite de la déchéance, eurent besoin, à différentes époques, de percer les ténèbres, pour se raviver et ne pas laisser perdre aux hommes le souvenir de leur origine.

Il est important d'embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble du christianisme, pour comprendre la formation et le développement des sociétés modernes, que nous devons considérer comme les filles du christianisme. Sans lui on ne peut rien expliquer; là se trouve la cause unique et véritable de leur supériorité réelle dans le passé et de leurs espérances plus glorieuses dans l'avenir. Ce fut un évènement immense qui changea la face du monde civilisé, en don-

nant une commotion morale à toute l'espèce humaine, et cette commotion fut bien autrement puissante que toutes celles dont nous venons de parler, et dont le contre-coup se fit sentir dans les contrées les plus barbares et les plus éloignées. D'un côté, vous remarquez une trace lumineuse qui annonce l'immédiate intervention de la Divinité; de l'autre, cette marche progressive du développement de l'intelligence, qui se manifeste dans la pensée, la science et le langage.

La plus grande plaie du genre humain était son morcellement en plusieurs fractions, qui se faisaient une guerre sans pitié. En appliquant le nom de *barbares* à ses voisins, on semblait avoir acquis le droit de les poursuivre comme des animaux sauvages et de nulle valeur. Les plus grands efforts du christianisme furent et seront toujours de ramener à l'unité la famille humaine, et de faire disparaître les oppositions de peuple à peuple. Ses ouvriers

évangéliques surgissent animés de l'esprit de Dieu ; oubliant leur faiblesse, ils vont accomplir cette mission, la plus grande qui ait été imposée à des hommes.

Pour faire pénétrer ces vérités dans le cœur des Juifs et des autres nations, il fallait transformer ceux qui avaient mission de les répandre, en faire des hommes nouveaux, pleins de courage, de force et d'instruction, et les pourvoir de tous les moyens nécessaires. A Rome, c'est le chef des apôtres qui subit le dernier supplice, pour sceller le testament de son maître ; à Athènes, c'est saint Paul, l'apôtre des nations, homme de science et de génie, qui s'est chargé de porter la bonne nouvelle aux peuples les plus instruits, les plus spirituels ; plus tard, se lève saint Augustin, l'apôtre de la grâce, et se saisissant des principes du christianisme, en explique les dogmes avec foi et lucidité.

Aussitôt que le peuple chrétien est formé,

il participe à toutes les connaissances humaines, morales et spirituelles. Son action s'exerce principalement à son berceau, et ressemble à une commotion électrique : elle se communique à toute l'humanité avec la rapidité de l'éclair; elle réveille les peuples du Nord, les rend susceptibles d'un essor intellectuel plus élevé, constitue la forme des nations nouvelles, et resserre cet admirable faisceau des peuples, par l'union des sciences avec la vérité. Nous voyons l'Eglise établie sur l'unité, soutenue par cet esprit qu'elle tient de son fondateur, recueillir sous son aîle protectrice ces peuples guerriers qui se rangent paisiblement sous ses lois, se constituer selon les principes de la justice et de la loi naturelle; nous la voyons chercher à remplir sa mission divine sur la terre, et s'efforcer, malgré tous les obstacles que lui oppose le désordre de l'humanité, de réunir les hommes dans un même esprit de concorde. Sa sollicitude maternelle

s'étend sur l'enseignement, l'étude des sciences et le développement de l'esprit; sa mission s'exerce sur les sentimens profonds de l'âme et du cœur. La prière est faite en commun, les péchés sont expiés, l'humanité est soulagée, les saints mystères, ces liens de l'ardente charité, sont institués pour unir plus étroitement les hommes.

« De cette croix si rude, de ce bois qui « ne présente d'abord à l'adoration de l'uni- « vers qu'un gibet et un condamné, décou- « lent graduellement les perfections de l'es- « sence divine (1). »

Le christianisme trouva l'empire romain dans un état de défaillance morale qui résultait de la privation de la lumière traditionnelle. Le genre humain ne vivait plus que par les sens. Le culte, devenu un vain simulacre, ne se liait à aucune croyance; on le conservait par habitude, à cause de ses

(1) Châteaubriand, *Etudes historiques.*

pompes et de ses fêtes, et surtout parce qu'il tenait aux institutions de l'Etat. On ne peut mettre en doute que la dissolution de la société ait puissamment activé les progrès de la loi nouvelle, en accélérant le mouvement des pensées vers la vérité, joint au besoin que les hommes supérieurs éprouvaient de revenir aux principes d'ordre.

Pour s'établir, il eut à vaincre toute la résistance des magistrats, qui étaient décidés à soutenir le paganisme, comme base politique. C'est en renversant ces institutions qu'il envahit l'humanité, et nous verrons plus tard comment il la tint long-temps sous le joug. La foi, qui est le principal fondement de toutes les religions, l'est également de toutes les sociétés. Aussi plus elle est forte, plus elle est susceptible de faire des miracles; et quel miracle que d'avoir changé la face du monde! C'est en domptant la raison altière des sophistes et des philosophes, en la forçant de plier sous son autorité puis-

sante, qu'elle trouva le moyen de tirer l'humanité de l'indifférence où la jetaient depuis si long-temps les divers genres de cultes qui régnaient dans le monde romain, tous considérés alors par les peuples comme également vrais, par les philosophes comme également faux, par les magistrats comme également utiles. « Or, voilà ce que le chris-
« tianisme fit admirablement. Il s'annonça
« d'abord avec tous les caractères extérieurs
« de la Divinité; et quand il eut prouvé son
« origine céleste, il bannit tous les doutes,
« en ne laissant indécise aucune vérité né-
« cessaire, et contraignit la raison humaine
« de se prosterner devant la raison divine,
« et d'écouter en silence, avec un plein as-
« sentiment, les sublimes leçons qu'elle lui
« dictait. Le principe d'action ou la foi ac-
« quérant un degré de force proportionné
« à l'autorité infinie qui enseignait, on put
« dire à l'homme : *Sois parfait comme Dieu*
« *même est parfait;* on put lui commander

« tout, parce que *tout est possible à celui*
« *qui croit;* et certes, quiconque a l'idée de
« ce qu'était le genre humain sous Tibère
« et ses successeurs, avouera qu'il ne fallait
« rien moins qu'une puissance infinie pour
« substituer aux mœurs de ces siècles abo-
« minables, la sévère morale de l'Evangile,
« et de sa doctrine rigoureuse, à la scepti-
« que philosophie dont les maximes disso-
« lues avaient jeté de si profondes racines
« dans tous les cœurs. Aux yeux de qui le
« sait comprendre, ce miracle est plus frap-
« pant que la résurrection d'un mort, et la
« parole qui ranime un cadavre en le rap-
« pelant à la vie des sens, est moins mer-
« veilleuse peut-être que celle qui ranime
« un peuple entier en le rappelant à la vie
« intellectuelle (1). »

De tout temps il y eut des hommes de

(1) La Mennais, *Essai sur l'indifférence*, t. 1, p. 66.

mouvement et des hommes de retardemen
Dans les sociétés primitives, les premiers étaient en petit nombre; c'était ceux qui, ayant conservé les premières traditions, avaient pour but de mettre un peu d'ordre dans les sociétés, et d'établir quelques formes de gouvernement. Ils avaient à lutter contre des masses qui ne voulaient pas abandonner leurs mœurs barbares, sauvages et nomades, qui arrêtaient toute espèce de progrès par leur inertie, et faisaient partie de ce que nous pourrions appeler le *retardement.* Plus tard, lorsque les sociétés entrèrent franchement dans des voies progressives, qu'elles eurent goûté des avantages qu'elles pouvaient en retirer, que leur intelligence se fût dévoloppée et leur esprit éclairé, ce furent alors les masses qui se trouvèrent dans le mouvement, et le petit nombre dans le retardement. C'est ainsi qu'en Asie, les peuples, abrutis par la tyrannie, courbaient la tête sous le despotisme, tandis que les

Grecs éclairés, luttaient en faveur de la liberté.

Lorsque le christianisme parut, c'était le petit nombre qui avait mission de propager les idées nouvelles; les chefs de la société chrétienne durent s'attacher principalement à mettre en lumière les doctrines qui sont propres à exercer une influence réformatrice. Les grands évêques, les pères de l'Eglise, propagèrent tout à la fois les dogmes et les pratiques, afin de faire poursuivre à la religion nouvelle sa mission civilisatrice.

Je ne sais comment on a accrédité cette opinion, que le christianisme était venu mettre des entraves, si ce n'est à la morale, au moins à la science. Laissons M. de Châteaubriand répondre à ces assertions fallacieuses.

« Loin de faire rétrograder les sciences, le « christianisme, débrouillant le chaos de « notre être, a montré que la race humaine, « que l'on supposait arrivée à la virilité chez

« les anciens, n'était encore qu'au berceau.
« Le christianisme croît et marche avec le
« temps ; lumière quand il se mêle aux fa-
« cultés de l'esprit, sentiment quand il
« s'associe aux mouvemens de l'âme. Modé-
« rateur des peuples et des rois, il ne com-
« bat que les excès du pouvoir, de quelque
« part qu'il vienne. C'est sur la morale
« évangélique, raison supérieure, que s'ap-
« puie la raison naturelle dans son ascen-
« sion vers le but qu'elle n'a pas encore
« atteint (1). »

Cependant la nouvelle religion n'avait pas élevé tous les chrétiens au-dessus des vices de leur siècle. Il se trouva beaucoup de têtes ardentes, d'hommes ambitieux, que l'intérêt de parti enflammait ; de là s'ensuivirent des déchiremens affreux dans l'empire. Il y eut une telle division de sectes au moment de l'établissement du

(1) *Etudes historiques.*

christianisme, à une époque si rapprochée de la révélation, que cette union, qui ne devait faire de tous les hommes qu'un même cœur et qu'une même âme, pour s'élever vers Dieu, et dont la venue du Christ avait été le motif, éprouvait déjà les plus grandes difficultés. Pendant les trois premiers siècles il y eut tant de guerres civiles, de tyrannies, de révoltes, de malheurs de toute espèce, que tous les esprits avaient pris l'habitude des factions, et qu'un fond d'aigreur, de violence et de sédition se manifestait de toute part. C'est alors que Constantin, précédé de la croix, donna la paix au monde. La révolution qu'il opéra peut, à proprement parler, mériter le nom de *régénération,* en ce qu'il mit à nu le culte faible et chancelant du paganisme, pour y substituer la force puissante et irrésistible de la vérité divine. Ce prince, avec de grands défauts, avait de grandes qualités et des vues profondes.

Il sentit que les déchiremens de la société avaient leur source dans la trop grande extension qu'avait pris l'esprit humain, qui déjà s'efforçait à pénétrer des mystères trop au-dessus de la faible raison humaine, et à ouvrir par conséquent cette voie malheureuse où se précipita, quelques siècles plus tard, une belle et grande fraction de la famille chrétienne. Le vaste ensemble des idées profondes qui se rencontrent dans le christianisme, ne pouvait être embrassé que par les générations successives, s'éclairant au flambeau de la raison réhabilitée avec elle-même. Mais au moment dont nous parlons, l'esprit sophistique et philosophique, aux prises avec la vérité évangélique, accumulait erreur sur erreur, lutte contre lutte. Constantin s'efforça de prévenir ces désordres par la voie de la douceur d'abord; il finit ensuite par employer la force pour les réprimer. Nous voilà insensiblement amenés à l'époque de ce fameux concile de

Nicée, où fut dressé le symbole qui forme la base de notre foi, et que les chrétiens répètent encore dans toute sa pureté, après quinze cents ans.

Ce qui caractérise principalement cette époque, c'est que Constantin mit le christianisme dans l'Etat, tandis qu'avant lui, il n'était que la religion d'un nombre plus ou moins grand d'individus. C'était le paganisme qui était la religion officielle. C'est donc à dater de Constantin que le christianisme a pris possession de la sphère politique, que la loi a cessé d'être païenne, qu'elle est devenue chrétienne, et que la souveraineté et la force des gouvernemens ont servi à perpétuer la vraie religion.

Nous voyons ensuite apparaître la grande puissance de l'Eglise, qui soutint avec honneur et gloire une lutte acharnée contre les puissances de la terre, dans laquelle elle ne fut vaincue, parfois, qu'en ce qui touche à ses droits temporels; mais elle resta tou-

jours maîtresse du terrain dans ce qui fait partie des dogmes et de la vérité. Vous remarquerez l'influence qu'acquirent, à cette époque, les nobles vertus du clergé. S'il paraissait avoir besoin de l'appui du pouvoir, en revanche le pouvoir avait encore plus besoin du sien.

On s'est fort récrié, dans ces temps modernes, de la prépondérance qu'il obtint sur les esprits. Mais qu'y a-t-il d'étonnant, si l'on se rapporte à cette époque de renouvellement, où il n'y avait plus, hors la cause du christianisme, que talens avortés, qu'obscurité, que mépris : jamais invasion ne fut plus complète. D'ailleurs, qui pourra jamais résister à l'empire des talens unis aux vertus ?

DEUXIÈME LEÇON.

—

Suite de la précédente leçon. — Des schismes et des sectes. — Du mahométisme.

Tous les beaux esprits, devenus chrétiens, s'occupaient avec beaucoup d'ardeur et de succès des sciences, qu'ils rapprochaient et unissaient à la vérité nouvellement manifestée. Le pouvoir lui-même comprit tout ce que la nouvelle religion lui prêtait de force

et de solidité. Il jugea qu'il devait s'appuyer sur le clergé, qui avait pour lui la science, les vertus et l'estime publiques. Aussi, remarquons-nous que, dès que le clergé se montra, il fut près du trône, que dès qu'on l'aperçut il régna sur les cœurs. Je n'ai pas l'intention de justifier ici l'extension qu'il prit. Il serait cependant facile de prouver que sa puissance a été utile au genre humain, et il conviendrait même d'observer que dans ces temps où la barbarie avait fait invasion sur le monde civilisé, le clergé pouvait seul la combattre avec avantage : nous y reviendrons encore.

Je vous ai fait remarquer qu'à cette époque d'une entière régénération, le christianisme se présentait dans l'histoire comme l'égide sous lequel l'espèce humaine entière devait se réunir pour ne former qu'un même corps, qu'un même principe de vie et d'unité, qui devait rallier tous les esprits, malgré la différence et la difficulté de langage

et de mœurs. Vous savez comment il parvint, par sa bénigne influence, à s'insinuer par degrés dans les âmes, à les pénétrer d'une manière douce et insensible; vous avez remarqué sa tendance à rétablir cette heureuse harmonie qui paraissait si opposée entre les peuples du nord et le peuple romain. Il était venu apporter aux hommes la vérité religieuse, c'est-à-dire la liberté, telle qu'elle convient aux sociétés régulières. Aussi, le voyons-nous empressé de prodiguer ses bienfaits, en combattant insensiblement l'esclavage.

Vous avez connaissance de ces grandes migrations des peuples Scandinaves, Goths et Germains, qui se précipitèrent sur l'empire comme sur une proie, afin de hâter l'œuvre de la destruction de la civilisation antique. Eh bien! c'est à ces grandes irruptions, à l'activité de la nature brute de ces peuples, que nous devons ce principe fécondant, qui développa la vie nouvelle, intellec-

tuelle et morale. Les controverses religieuses ou politiques commencent ordinairement par les écrits, et finissent par les armes, a dit un grand écrivain; mais ici, c'est après avoir versé leur sang dans les persécutions et les batailles, que les chrétiens, soit qu'ils combattissent pour défendre l'intégrité du territoire romain, soit qu'ils se trouvassent dans les rangs des peuples conquérans, sentirent le besoin d'affirmer leur innocence, et d'assurer leur foi au dépend de leur vie ; c'est ensuite, quand ils se livrèrent à une polémique suivie et soutenue, que naquit la liberté de la pensée écrite; de là les hérésies, les schismes dont les conséquences furent énormes. En examinant les choses de plus haut, nous sommes forcés de constater que c'est à la différence des opinions, aux points de vue opposés où se sont présentées les vérités religieuses à l'intelligence de tous ces peuples divers, que l'on doit cet esprit philosophique qui reconnaît l'indépendance

de la raison humaine, pour adopter ou rejeter une croyance ou une opinion imposée ; c'est en exerçant la pensée de l'homme, en tenant son intelligence éveillée, que les hérésies lui conservèrent le droit de choisir. D'un autre côté, comme le fait très-judicieusement remarquer M. de Châteaubriand dans ses études, elles affaiblirent et divisèrent le monde romain, et facilitèrent nécessairement les conquêtes et les invasions. On peut donc reconnaître, avec l'illustre écrivain, qu'elles produisirent quelques effets salutaires.

Il m'est tout-à-fait inutile de vous entretenir des différentes sectes qui occasionnèrent tant de guerres terribles, et dont il n'est plus question aujourd'hui. Je ne veux que vous exposer les principes sur lesquels elles se formèrent toutes, et qui subsistent toujours parmi les hommes ; ce sont l'orgueil, l'indépendance et la volupté. Toutes les religions que vous voyez se former en oppo-

sition aux vrais principes du christianisme, soit dans ces temps anciens, soit de nos jours, prennent leur source dans ces vices inhérens à l'humanité. Nous voyons une lutte perpétuelle s'établir entre l'Eglise et ses propres enfans; nous la voyons tenir tête à toutes les hérésies, ce qui donne la raison des conciles et des assemblées de toutes sortes qu'on remarque dès sa naissance. Il était indispensable que l'Eglise formulât d'une manière explicite les vrais dogmes de la foi, afin que les peuples sussent sur quelle base établir leurs croyances, et exercer avec connaissance de cause leur droit de choisir.

Si, à certaines époques, il se fait dans l'esprit humain une apparition soudaine, ou un développement quelconque, les progrès s'en réalisent lentement, et souvent les retards et les délais imprévus trompent nos vœux et notre attente. Nous ne devons, en cela, ne voir que la sagesse et la puissance

du Très-Haut, qui, tenant en main les destinées de chaque homme et de l'humanité entière, régit et ordonne la marche des siècles dans les vues de sa Providence, et semble ne contredire les instincts généraux de l'humanité, que lorsque trop pressée d'atteindre le but, celle-ci le méconnaît et le dépasse. C'est ce que vous serez à même d'observer, lorsque vous verrez ces divisions intestines, ces déchiremens continuels qui, en retardant la marche des idées nouvelles, ne firent au contraire que les fortifier et les consolider.

A peine le monde commençait-il à jouir de la paix descendue du ciel, que cette main puissante qui dirige à son gré les évènemens humains, permit que l'entier développement du christianisme fût suspendu par une de ces commotions inattendues et violentes qui bouleversent les empires. Du milieu de toutes ces hérésies, de tous ces schismes, éclata parmi les peuplades asiatiques un vio-

lent incendie, dont les fils du désert de l'Arabie secouèrent les brandons à la voix de leur faux prophète, sur l'univers épouvanté. Mahomet, sectateur habile, intrépide et terrible, armé du glaive plutôt que de la foi, se faisant précéder du meurtre et de la dévastation, parut, dans son orgueil indompté, avoir conçu le projet de soumettre le monde entier à son pouvoir. Une foule de sectes variées, exilées par les empereurs grecs, se réfugièrent en Arabie, et donnèrent naissance à cette hérésie moitié juive et moitié chrétienne. C'est du mélange de ces deux religions et des infidélités dont celle du Coran se compose, que naquit cette haine aveugle contre les adorateurs de la croix.

Ces mécontens, chassés de leur patrie, cherchèrent un asile contre les persécutions violentes qu'on exerçait contre eux dans l'empire grec, et Mahomet sut profiter de cet avantage pour se faire des sectateurs. Je me saisis de ce fait pour vous faire remar-

quer combien les persécutions qu'on a exercées de tout temps contre les schismatiques, ont contribué à propager l'erreur. Les vérités chrétiennes sont établies sur des bases trop solides, pour que ceux qui les croient et les pratiquent, persécutent ceux qui veulent persister dans leur ignorance. A cette époque, on était loin de reconnaître la liberté des cultes comme faisant partie de la liberté civile, et conforme d'ailleurs à l'esprit de tolérance du christianisme, qui, pour s'établir, n'a employé que la persuasion. Il appartenait à notre siècle, dont la raison a acquis plus de développement, par suite des commotions morales qu'il a éprouvées, de reconnaître cette vérité, et de tendre à la mettre de plus en plus en pratique.

La liberté des cultes peut être admise politiquement, parce qu'en effet, la liberté humaine, que les gouvernemens doivent respecter, renferme le droit de professer le culte qu'on veut. Seulement ces gouverne-

mens, s'ils étaient rentrés dans leur état normal, s'ils étaient imbus de leur devoir et de leur mission, qui est de propager la vérité religieuse, sans laquelle le bien est impossible, même en politique, ne devraient salarier que le vrai culte, et ne point exiger l'argent des contribuables catholiques pour rétribuer les dissidens. Mais, malgré les passions humaines, les vérités cheminent, et tôt ou tard elles arrivent; les hommes sages doivent se reposer sur elles.

Que de réflexions nous inspire le spectacle imposant du christianisme mis en parallèle avec le mahométisme? Nous voyons le premier répandre dès le berceau sa douce et vive lumière dans un paisible accroissement, et n'opposer qu'une constance et un amour inébranlable aux persécutions des puissances; tandis que le second, altéré de la soif des conquêtes, n'aspire qu'à étendre sa fausse croyance sur les ruines de l'univers. Le christianisme se présente, à ceux

qui veulent se donner la peine de l'étudier, comme le principe essentiel sur lequel les nations antiques et modernes ont établi leur existence. Le mahométisme n'est, au fond, ni nouveau ni ancien; ce n'est qu'une doctrine vaine et stérile, qu'une compilation de la religion hébraïque et chrétienne. Si l'un tend à conquérir les cœurs par la douceur et la persuasion, ce n'est que par le fer et le feu que l'autre, animé du fanatisme le plus aveugle, propage ses conquêtes : non seulement il respire la haine et la vengeance, mais il favorise même une inimitié implacable; pour s'établir et se répandre, il suscite la guerre et le massacre; pour conserver sa domination, il comprime l'intelligence, abolit la liberté; pour éviter sa ruine, il arrête les élans du génie, il éteint toutes les sciences. Ce n'est, au contraire, qu'en prêchant le pardon des injures, en abolissant l'esclavage, en restituant aux femmes leurs droits, en unissant tous les hommes, que le chris-

tianisme conquerre le monde; ce n'est que par les sciences qu'il ramène à sa croyance, ce n'est que par le bien qu'il prouve sa mission divine. Les premiers mahométans ont répandu le sang des peuples : les premiers chrétiens n'ont répandu que leur propre sang. Onze millions de martyrs sont morts pour la foi de Jésus-Christ. Toutes les institutions qui sont en rapport avec l'esprit mahométan, ont pour effet le despotisme : toutes les institutions qui sont en rapport avec l'esprit du christianisme, ont pour effet la liberté. D'un côté, la religion du prophète est en pleine révolution à Constantinople, en Egypte, à Alger; de l'autre, le christianisme, inébranlablement assis sur les mêmes dogmes et les mêmes principes, ne se modifie pas, ne s'affaiblit pas, parce qu'il était parfait dès son origine, et ne peut par conséquent se perfectionner dans son essence, quoiqu'il puisse être mieux apprécié par l'esprit humain, à mesure qu'il approfondit sa haute sagesse.

D'après ce court aperçu, il vous est facile de comprendre les avantages que doivent retirer les peuples soumis à la croix, en opposition avec les maux que souffrent ceux qui sont encore asservis par le croissant. Lorsque nous jetons les yeux sur ces contrées naguère florissantes, aujourd'hui plongées dans l'ignorance et l'abrutissement, combien ne devons-nous pas déplorer la faiblesse de cet empire grec, ses divisions intestines et sa corruption, qui l'empêchèrent de défendre sa dignité et sa foi! Tous les peuples païens ensemble ont sans doute fait bien du mal, mais n'ont peut-être pas immolé à leurs faux dieux autant de victimes humaines, que cet ennemi si vanté du christianisme n'en a sacrifié à sa nouvelle idolâtrie arabe. La révolution que Mahomet opéra fut immense en Orient, et le contre-coup se fit rudement sentir en Europe. Il lui appartenait de faire oublier la désolation que causèrent en Occident l'in-

vasion des peuples du nord, en les surpassant par les ruines qu'il amoncela de toutes parts. L'établissement des barbares, quoique formé originairement par la violence et les armes, ne semble plus qu'une colonisation pacifique, comparativement aux désastreux effets que le mahométisme produisit sur l'esprit et la civilisation, et aux formes politiques qu'il introduisit.

Vous pourrez apprendre plus tard les réactions heureuses du christianisme d'Occident pour refouler le croissant vers le point de son origine. Ce ne sera pas sans intérêt que vous lirez les efforts de Charlemagne et de Charles-Quint, la victoire que remporta D. Juan à Lépante, les glorieux faits d'armes de Sobieski, en Pologne et en Hongrie, et l'histoire de nos croisades : ici, je veux me contenter seulement, en anticipant sur l'avenir, de vous faire payer un juste tribut de reconnaissance à la valeur française, qui sut opposer la première digue à ce torrent dé-

vastateur. C'est au marteau de Charles, père du chef de la seconde race de nos rois, que l'Europe dut de ne pas subir le joug de l'islamisme. Il arrêta cette invasion dans une bataille fameuse donnée entre Tours et Poitiers, arracha la victoire et la vie à son chef, chassa à tout jamais les Sarrasins de la France, qui vit sur son sol le croissant se briser contre la croix.

TROISIÈME LEÇON.

—

Charlemagne.

Les grands princes qui, inspirés à cette époque par un sentiment de haute politique, voulaient réformer les mœurs, hâter l'œuvre de la civilisation, et détruire la barbarie, produit des guerres séculaires, du cataclisme effroyable de l'empire romain, et qui

menaçait d'envahir le monde, comprirent que, pour former les hommes en corps de nation, et rendre les peuples plus prospères, il fallait chercher à les unir à la même croyance, en mettant les connaissances humaines d'accord avec leur foi. C'est ainsi que se formèrent les peuples les plus célèbres de l'histoire. Charlemagne, convaincu des avantages qu'il pouvait tirer de la puissance de l'Eglise, ne négligea aucun moyen de la faire servir à ses desseins. Nous devons moins voir en lui l'égal des saint François de Sales, des saint Vincent de Paule ou des saint Louis, que le grand législateur, que l'homme dont le génie avait bien su comprendre l'époque où il se trouvait, qui contribua puissamment à la propagation du christianisme, et que l'Eglise a voulu honorer, en le plaçant au nombre de ses saints. Assurément, sa vie privée ne répond pas à celle d'un saint; mais cependant, croyez-moi, nous ne devons pas admettre trop faci-

lement les reproches que quelques historiens font à la mémoire de ce grand monarque. Les faits qu'on lui impute à charge ne sont rien moins que prouvés. Comme tous les grands hommes, il a été jugé différemment et même contradictoirement, selon l'époque où fut écrite son histoire.

Pour apprécier ses grands travaux, reportons-nous au temps où apparut ce génie extraordinaire, à ce temps de lutte entre la barbarie et la civilisation. Rappelez-vous que toutes les fois que la Providence veut faire germer quelque idée nouvelle, ou produire une révolution dans les esprits, et que le cours ordinaire des choses ne suffit pas pour obtenir ce résultat, elle envoie souvent une puissance qui entraîne tout un siècle dans son développement ; mais parce que cette puissance, dans l'impétuosité des efforts qu'elle doit faire pour exécuter dans une vie d'homme ce qui demanderait quelquefois des siècles, a pu blesser des habitudes,

des opinions ou des mœurs, en ne suivant pas la route ordinaire, faut-il se révolter contre cet instrument qui réunit tant de force? Faut-il méconnaître ses bienfaits, parce qu'en passant il a foulé quelques humbles fleurs, lorsque ses regards étaient fixés sur les hautes régions? Celui qui veut embrasser l'ensemble des grands évènemens politiques, et la marche qu'ont suivie ces mandataires du Très-Haut, ne doit voir que le but et l'intention de ces grandes entreprises.

Voyant donc le pouvoir du pape s'étendre et se consolider de plus en plus, il n'hésita pas à le fortifier par ses armes. Il détruisit la puissance des Lombards en Italie, confirma les donations faites à l'Eglise par Pépin, et fut couronné empereur d'Occident. C'est alors que se sentant appelé à une mission toute divine, il se proposa de soumettre à la croix les nombreuses nations qui se présentaient devant lui comme ses conquê-

tes. Il étendit son empire en Occident, bien au-delà des bornes de l'empire romain. Cependant, son vaste et profond génie comprit que la force seule ne pouvait contenir tous ces peuples, et qu'il ne pouvait les rendre heureux qu'en les soumettant à des lois auxquelles ils obéiraient, par persuasion autant que par intérêt. Il jugea que, pour produire chez les hommes cette soumission, il fallait éclairer leur raison au flambeau des sciences et des arts, rendre l'infraction des lois redoutable par l'autorité de la religion, et réprimer par des châtimens les passions que la raison ne pouvait diriger. Il fit donc concourir la force, les sciences et la vérité religieuse, comme autant de puissances qui s'aident et se suppléent pour le bonheur de l'humanité.

Tel est le plan général que nous présente l'histoire du gouvernement que Charlemagne se proposa en Occident, et dont tout son règne ne fut que le développement. C'est

de ce plan que naquirent toutes ces lois connues sous le nom de *Capitulaires,* tous ces établissemens pour l'instruction de son vaste empire. Il envoyait des missionnaires à la suite de ses armées victorieuses, et non pas, comme on a voulu nous le faire croire, des armées à la suite de ses missionnaires. Il apportait les lumières de la vraie religion à des peuples païens, et je ne crois pas qu'il soit certain qu'il ait employé la contrainte pour les arracher au paganisme. Ainsi, vous ne devez voir dans le titre d'*apôtre armé,* qui lui fut donné, qu'un fastueux mensonge, inventé pour rapetisser la grandeur de son nom, ou pour ternir l'éclat de son règne. Ce que le monde doit à Charlemagne, est dû autant à son génie qu'à l'esprit religieux qui le dominait.

Ce fut donc du milieu de cette nuit obscure, causée par la destruction de l'empire romain, et la faiblesse des empereurs de Constantinople, que parut ce génie vaste et

entreprenant, qui, embrassant tout ce qui pouvait élever un Etat au plus haut degré de puissance, de gloire et de bonheur, forma le projet de combattre l'igorance et d'éclairer la raison. Bien éloigné de cette politique superstitieuse et craintive qui cherche à dégrader l'humanité dans le peuple et à la réduire à l'instinct de la brute, pour pouvoir la tyranniser plus facilement, et prolonger sa puissance, il fonda dans les villes, dans les bourgs, dans les villages, des écoles destinées à l'instruction gratuite des enfans du peuple; il écrivit à tous les évêques, à tous les abbés, pour les engager à établir dans les cathédrales et abbayes, des écoles pour les sciences et les arts. Il fut redoutable à tous ses voisins, chéri de tous ses peuples; mais la vie d'un homme ne suffit pas pour éclairer une infinité de nations différentes plongées dans l'ignorance, pour donner à des esprits guerriers l'habitude de la vertu, de la modération et de la justice. Bou-

clier de l'Eglise, dispensateur de la justice et de la paix, sous sa puissante protection les germes des institutions semées par le christianisme purent se développer. Telle fut la grande pensée qui avait présidé à cette dignité impériale, afin de réaliser les nobles projets de Théodoric, c'est-à-dire la réunion de tous les peuples germains, devenus chrétiens, en une même nation; non pas peut-être comme l'avait conçu le sage roi des Ostrogoths, par la douce puissance de la parole et de la conviction, mais comme il convenait à son époque et à son caractère.

Nonobstant ce qu'il ne put faire, ce qu'il laissa à ses successeurs, et qui ne fut pas fait, l'impulsion n'en fut pas moins donnée au monde civilisé, et l'apparition de Charlemagne restera toujours comme une des époques remarquables de l'histoire.

La nature n'a pas encore produit de suite deux hommes comme Charlemagne. De

même que le laboureur laisse sa terre en friche entre deux ou plusieurs moissons, de même la Providence laisse aussi reposer le monde entre plusieurs grands règnes. Son successeur, incapable d'embrasser le plan qu'il avait formé, n'en prit que de petites parties, qu'il regarda comme essentielles. Tout ce grand édifice s'écroula; et sous ses successeurs, se déclara la grande révolution sociale qui changea le monde antique, et forma le monde féodal, que l'histoire regarde comme le second pas de la liberté générale, ou le passage de l'esclavage au servage, lequel se convertit ensuite en salaire, comme nous le voyons.

Que penser actuellement, mes enfans, de ces empires qui s'ébranlent, s'entrechoquent et s'écroulent avec fracas à la mort de leurs chefs, entraînant dans leur chute les hommes, les institutions, les religions et les mœurs? Et pourquoi ont-ils été détruits, sans qu'il en reste à peine vestige, tandis

que nous voyons celui de Charlemagne se diviser, il est vrai, ne pas rester compact, mais au moins ne pas disparaître, sans qu'on en puisse suivre les traces? C'est un sujet sur lequel je veux arrêter un moment votre attention, pour vous faire réfléchir sur les faits qui se présentent à vos yeux. Si nous voyons ces grands peuples de l'antiquité disparaître de la scène du monde, c'est qu'ils n'avaient pas dans leurs constitutions le principe de la durée. La religion qui en faisait la base était établie sur un principe faux. Diderot a dit quelque part, « qu'il suffisait d'une idée fausse pour faire d'un homme un monstre. » Que ne pouvait donc pas produire l'erreur du paganisme? Qui sait si le despotisme, l'esclavage, et par suite la corruption, ne sont pas les tristes enfans d'un premier égarement; si un ciel faux n'a pas imprimé à la terre une direction fausse? Il ne fallait pas moins, pour empêcher ces grands corps de crouler, pour faire passer les hommes de

l'erreur à la vérité, qu'une parole divine se manifestât. Les peuples modernes, qui ont pris pour base, au contraire, la vérité chrétienne, ont pu éprouver des modifications par suite des révolutions, mais n'ont pu être aussi facilement soumis ni détruits. Ainsi, l'empire de Charlemagne a éprouvé à sa mort des changemens notables, mais le bienfait de ce règne, qui a été trop court pour l'avancement de l'esprit humain, s'est fait sentir long-temps après lui, a contribué beaucoup à civiliser le nord de l'Europe, et les peuples qui en faisaient partie subsistent encore, malgré les changemens qu'ils ont subis.

C'est une idée bien rassurante pour celui qui, dégagé de toute passion politique, examine avec un œil observateur les évènemens qui se succèdent avec tant de rapidité dans notre mobile Europe, que de penser que les nations modernes, dont les constitutions sont basées sur les principes de la vérité, sont

moins sujettes à disparaître de la surface du globe, que celles que nous présente l'histoire ancienne. Plus les hommes qui président aux destinées du monde entreront avant dans la pensée chrétienne, plus les peuples eux-mêmes y auront de participation, plus leurs constitutions sociales auront de force. Et ne devons-nous pas considérer toutes les nations chrétiennes comme une seule et même nation, dont le type, la souche se trouve dans la religion catholique? Tout ce qui est sorti de cette souche tend naturellement à s'en rapprocher, à rentrer dans son sein, et semble converger autour de ce centre, comme ces planètes qui, dans leur orbite, tournent toujours autour du soleil; à l'exception cependant que celles-ci, attirées et repoussées sans cesse par des forces contraires, ne se confondront jamais en lui, tandis que nous pouvons entrevoir l'espérance que celles-là, éclairées par les lumières qui éclatent de toutes parts, à une époque où les

devoirs des peuples envers leurs souverains, et les droits des souverains envers les peuples seront mieux compris, et dans un meilleur équilibre, finiront par se confondre dans l'unité politique et religieuse, et nous présenteront le spectacle admirable de toutes les nations européennes, n'ayant plus qu'une même croyance, qu'un même culte, qu'une même langue.

QUATRIÈME LEÇON.

—

De l'Eglise. — Du pouvoir des papes. — Du roi saint Louis.

A peine le grand homme a-t-il fermé les yeux, que les peuples du nord recommencent, comme il l'avait prévu, à fondre de nouveau sur les pays méridionaux de l'Europe. Le croissant se fixe en Espagne; les factions déchirent l'Italie; ses richesses

l'amollissent et la corrompent ; l'orgueil de la noblesse d'Allemagne, fomentée par le despotisme des empereurs, donne naissance à des guerres cruelles ; le Saint-Siége seul suit le grand œuvre de la réhabilitation. Malgré les abus infinis que la corruption enfante de toutes parts ; malgré la richesse du clergé, qui donne naissance à toute espèce de troubles ; malgré la licence qui s'introduit parmi les ordres religieux, à la suite de l'oisiveté ; malgré cet esprit chevaleresque et cet honneur mal entendu de la noblesse féodale, qui ne respire que combats à livrer, affronts à braver, périls à surmonter ; toujours indocile, voulant sans cesse commander et jamais obéir ; malgré ce conflit général que nous présente l'histoire du moyen-âge, et principalement de ce dixième siècle, *ce siècle de fer,* que les historiens regardent comme enseveli dans une ignorance profonde, nous n'en voyons pas moins l'Eglise établie sur ce rocher

que ne peuvent ébranler ni la perversité, ni les révolutions des hommes, se maintenir au-dessus des rois et des peuples, commander aux uns, secourir les autres. L'homme attentif arrête avec complaisance ses regards philosophiques sur cette institution admirable, et la voit avec confiance étendre sa puissance bienfaisante sur son immense troupeau.

Si, à la voix d'un pieux ermite, l'Europe se soulève comme un seul homme, et se porte au-delà des mers pour refouler au loin la barbarie musulmane, c'est à l'inspiration du Saint-Siége, préposé à la garde de la société, que la civilisation européenne est redevable de ce mouvement imprimé à tous les esprits ; c'est en réveillant, dans le cœur de la noblesse féodale, ces sentimens de gloire et de piété, qu'elle sut développer, à la suite des croisades, cette passion de l'indépendance, qui donna lieu aux premières chartes d'affranchissement,

et que l'Europe a dû la délivrance des peuples avilis sous le poids de la servitude, de l'injustice et de la violence. Les comtes, institués pour rendre la justice, enfermés dans des manoirs crénelés et fortifiés, entourés de gens de guerre, réunissant dans leurs mains le pouvoir militaire et judiciaire, multipliaient les violences et les rapines. Les croisades, en délivrant les peuples de ces tyrannies, apparaissent dans l'histoire comme le premier évènement qui ait tiré l'Europe de la léthargie dans laquelle elle était plongée; un grand nombre de villes profitant des embarras de fortune où se trouvaient les barons, ruinés par les croisades, achetèrent leur affranchissement; et si, dans les siècles derniers, la civilisation a retiré du pouvoir monarchique, fort et puissant, des avantages réels et incontestés, elle les a dus à l'impulsion à la fois guerrière et religieuse donnée par ces expéditions, dont Rome était l'âme, et la noblesse le bras.

Ainsi, soit que le Saint-Siége s'empare de la toute puissance en réduisant les rois à être ses vassaux; soit que son pouvoir s'éclipse par la faute des hommes qui l'occupaient, l'histoire nous le représente toujours comme dominant l'époque du moyen-âge, dont toute la grandeur vient de sa prépondérance sur les affaires temporelles, et cette grandeur est presque entièrement son ouvrage. Il est vrai qu'en restant dans la capitale du monde, lorsque le siége impérial se transporta à Constantinople, les papes surent affermir leur puissance. Rome, la ville éternelle, qui avait fait trembler l'univers, si favorable par sa position pour correspondre avec toute la chrétienté, devait leur communiquer la force et la magie de son nom. Ce qui contribua encore à leur faire de nombreux partisans, ce furent les atrocités épouvantables qu'exercèrent dans les premiers siècles les empereurs barbares. Poursuivis dans leurs personnes par ces

tyrans puissans, les peuples se tournèrent naturellement du côté où ils trouvèrent quelqu'adoucissement à leurs maux. Saint Léon, arrachant Rome à Alaric, repoussant Attila, se montrant plus fort que celui qui avait tout vaincu, s'attirait la reconnaissance des peuples, attachée à l'idée du salut public. A cette époque remarquable, l'élévation du rang ne leur retraçait que la supériorité de la vertu et de la science; sublime et noble origine! Le christianisme jouit de la gloire de montrer cette noblesse d'extraction dans tous ses pouvoirs.

Cependant, vous entendrez sans cesse se récrier contre l'extension qu'a prise le pouvoir des papes et contre la domination de l'Eglise. Défiez-vous de ces déclamations. Sachez que les hommes portés naturellement au mal, n'aiment pas plus qu'on les régente ou qu'on les réprimande, que ces mauvais écoliers, indociles et récalcitrans, pour lesquels leurs maîtres, chargés de les

élever et de les instruire, sont des ennemis de tous les jours, de tous les momens. Voilà d'où provenaient toutes ces récriminations : on ne voulait pas convenir ni reconnaître la mission divine de l'Eglise.

On reproche à la papauté d'avoir dépassé son pouvoir. Mais, quel pouvoir n'est jamais sorti de ses limites, lorsque la patrie était en danger? N'avons-nous pas vu la dictature ne souffrir aucun délai quand les circonstances l'exigeaient? On a d'ailleurs mauvaise grâce d'accuser les papes de s'être arrogé ce pouvoir, quand l'histoire nous montre les souverains y contribuant eux-mêmes. Nous les voyons en maintes circonstances mettre leurs couronnes à leurs pieds, ne pouvant plus la supporter, et se jeter dans leurs bras pour assurer leurs trônes. De là ils devinrent grands et puissans, s'établirent médiateurs entre les peuples et les rois, et s'érigèrent en juges en cas de contestation. Il serait beaucoup plus

juste de reconnaître qu'ils ont servi de soutien à la monarchie et à l'ordre social. C'est, du reste, ce qui a été reconnu par les hommes vraiment sincères de toutes les opinions.

Cependant, remarquez-le bien, mes enfans, et j'insiste sur ces réflexions, nous n'admettons dans aucun cas la doctrine que les papes puissent disposer des couronnes et changer les lois fondamentales des sociétés, dont les constitutions sont l'œuvre de Dieu. Les papes ne peuvent faire qu'un droit ne soit pas le droit : *le vicaire n'est pas plus que le curé;* la légitimité politique est comme la légitimité civile, le résultat de certaines conditions logiques et morales que Dieu a établies, ou plutôt qui sont *Dieu* lui-même, puisqu'elles font partie de la vérité. Jésus-Christ a dit, *je suis la vérité.*

Les papes ont le pouvoir spirituel, c'est-à-dire le pouvoir sur le mouvement des

volontés, qu'ils obligent, par leur autorité, à se porter de l'erreur à la vérité, de l'hérésie à l'orthodoxie, de l'injustice à la justice. Ils n'ont pas le pouvoir *temporel*. La séparation de ces deux pouvoirs est la première condition de la liberté humaine.

Le grand bien social qui résulte de l'institution papale, c'est l'*unité*, sans laquelle il n'y a plus ni paix, ni autorité, ni société. Mais ce n'est que par le pouvoir spirituel qu'on peut obtenir cette unité ; c'est en amenant les peuples à reconnaître la vérité, la raison, le droit. C'est la vraie mission, la vraie force de la papauté. Le respect que les peuples portaient aux papes, prenait sa source dans le principe divin de l'autorité pontificale, et dans les promesses de Jésus-Christ à saint Pierre ; ensuite l'union de la science et des vertus que les peuples voyaient être l'apanage des chefs de l'Eglise, à quelques exceptions près, fortifiait ce respect. L'idée qu'ils avaient été préposés pour ré-

générer le genre humain, sauver la société, et la retirer de l'abîme où elle était tombée, était devenue l'opinion générale.

Au treizième siècle, apparaît sur le trône de France un prince que Dieu se plut, dans sa bonté et sa sagesse, à former et à instruire lui-même, pour être l'exemple des rois, le modèle des chevaliers, le père de ses peuples, et un des grands saints que vénère l'Eglise. Son règne fait époque dans l'histoire; il est inutile d'énumérer tout ce qu'il fit pour l'illustrer. « Chaque époque « historique a un homme qui la représente; « saint Louis est l'homme modèle du moyen-« âge; c'est un législateur, un héros et un « saint. Le temps où il a vécu rehausse en-« core sa gloire par le contraste de la naï-« veté et de la simplicité de ce temps. Soit « que saint Louis combatte sur le pont de « Taillebourg ou à la Massoure; soit que « dans une bibliothèque, il rende compte « d'un livre à ceux qui le viennent demau-

« der; soit qu'il donne ses audiences pu-
« bliques ou juge des différends *au plaids*
« de la porte, ou sous le chêne de Vin-
« cennes, *sans huissiers ni gardes ;* soit
« qu'il résiste aux entreprises des papes ;
« soit que des princes étrangers le choi-
« sissent pour arbitre ; soit qu'il meure sur
« les ruines de Carthage, on ne sait ce qu'on
« doit le plus admirer, du chevalier, du
« clerc, du patriarche, du roi et de l'homme.
« Marc-Aurèle a montré la puissance unie à
« la philosophie ; Louis IX, la puissance
« unie à la sainteté : l'avantage reste au chré-
« tien (1). »

C'est ici le lieu de faire ressortir la pensée principale de cet ouvrage, en vous faisant comprendre que le règne de saint Louis n'a été si grand et si remarquable, que parce qu'il a su donner à son époque une impulsion politique et religieuse, élever la France

(1) *Etudes historiques,* t. 2, p. 320.

au-dessus des autres nations, en faisant briller sur le trône la valeur et la justice, les sciences et la piété. C'est ainsi qu'il réalisa, autant que le permettaient les circonstances, ce que l'on peut imaginer de plus parfait, ce que nous avons défini comme étant le but auquel doivent tendre tous les hommes ayant mission de Dieu de hâter notre régénération. Ni les temps qui l'ont précédé ni ceux qui l'ont suivi ne présentent encore rien de semblable.

Arrêtons-nous un moment, mes enfans, au beau règne de saint Louis; reposons nos regards attristés de ces scènes d'ambition, d'ignorance et de barbarie que nous venons de parcourir, et méditons sur ce que cette époque a de beau, de grand, de civilisateur. Prenez, en France, Charlemagne, Philippe-Auguste, François Ier, Henri IV, Louis XIV; en Angleterre, Henri II, les Edouard, Henri VIII, Elisabeth; en Allemagne, les plus grands princes des Maisons

de Saxe, de Franconie, de Souabe; Charles-Quint, Marie-Thérèse, Frédéric II; cherchez en Espagne, en Russie, comparez-les tous à Louis IX, et dites si vous ne trouvez pas dans ce dernier quelque chose qui le distingue plus particulièrement de tous les autres; et ce quelque chose, qu'est-ce, si ce n'est ce feu sacré, cette lumière du ciel qui savait le diriger à travers tous les obstacles de son époque, lui faire concilier tous les partis, vaincre tous ses ennemis, rendre justice à tous et laisser à la postérité une réputation de sainteté que nous nous plaisons à constater? La vie des plus grands princes a été plus ou moins ternie par les faiblesses inhérentes à notre humanité; l'histoire n'en reproche aucune à Louis IX. Elle a donc quelque valeur, cette inspiration qui sut régler un si beau règne, unir les hommes entr'eux, leur faire aimer les sciences, connaître leurs devoirs, suspendre les guerres civiles, et même restreindre le pou-

voir des pontifes, en rappelant la papauté au pouvoir spirituel dont elle était sortie.

Le progrès ne consiste pas toujours à dépasser l'époque où l'on est, mais bien plutôt à la bien comprendre, à s'identifier avec elle, et à la suivre sans rétrogader, ni sans avancer trop brusquement. Si la France a toujours marché d'un pas égal et sûr vers la civilisation, c'est que les rois qui ont le plus contribué à sa gloire et à sa prospérité, ont su parfaitement apprécier l'époque de leur règne, et ont été plutôt conservateurs que progressifs. Saint Louis, pénétré de cette vérité, sut si bien comprendre son siècle, qu'il ne fit que confirmer ce que ses devanciers avaient fait en restreignant le pouvoir des seigneurs, qui avaient pris trop d'extension, sans cependant vouloir détruire la puissance féodale, qui ne devait succomber qu'à la suite d'une longue série de révolutions. En admettant l'indépendance de chaque seigneur, il reconnut que les rois n'a-

vaient aucun ordre à donner dans les terres d'un baron, ni le baron sur la terre d'un vassal. Il suivit l'esprit de son siècle, en leur reconnaissant le droit de guerroyer entre eux, et même, dans certains cas, de faire la guerre aux rois. C'est à ce grand prince qu'on doit les principes de la jurisprudence actuelle, non qu'il ait cherché à changer de son vivant les abus qui existaient, mais parce que, lisant dans l'avenir, il a, par ses établissemens et ses réglemens, donné les moyens pour les changer, en ouvrant de nouveaux tribunaux, et des voies nouvelles pour y arriver. Il a fait faire un pas immense en instituant sur divers points de la France des justices royales auxquelles on appelait des justices seigneuriales. Inviter quand il ne faut pas contraindre, conduire quand il ne faut pas commander, c'est l'habileté suprême ; et telle a été la marche qu'a toujours suivie ce grand roi.

Les hommes les plus en opposition aux

idées que nous manifestons dans cet ouvrage, peuvent détourner les yeux ou glisser superficiellement sur ce beau règne, mais ils ne peuvent s'y arrêter avec bonne foi sans lui rendre justice. Ecoutez le général Lamarque, cet homme de talent, parlant de saint Louis :

« Si Bonaparte a suivi l'esprit de son « siècle en faisant une entreprise aussi favo- « rable au progrès de notre commerce que « sa campagne d'Egypte, saint Louis a de- « vancé le sien en dirigeant sa dernière « croisade sur le grenier de l'antique « Rome, à une époque où notre Europe « était encore couverte de marais et d'é- « paisses forêts; et Duhaillan, auteur pres- « que contemporain, a raison quand il dit « *que le pieux fils de la reine Blanche était* « *encore plus homme d'Etat que dévot* (1).»

(1) Tiré du *Journal des sciences militaires,* année 1826.

CINQUIÈME LEÇON.

—

De la réforme.

Cependant, à la suite des croisades, avec les heureux résultats qui suivirent, se mêlèrent des causes de destruction. Instantanément poussés vers l'indépendance, les esprits cherchèrent au seizième siècle à s'affranchir du joug de l'autorité, soit à la

faveur de la découverte du Nouveau-Monde et de l'imprimerie, soit au moment de la renaissance des lettres et des arts, que protégèrent Léon X et François Ier. Cette révolution coïncidait fatalement avec l'affaiblissement de l'autorité temporelle des pontifes, qui devenait moins nécessaire, depuis que certaine lumière commençait à diriger l'opinion publique, dont ils avaient tenu lieu. Elle facilitait d'autant plus l'émancipation des peuples, que les croyances tendaient à s'affaiblir, et les mœurs cléricales à se corrompre, par suite des désordres politiques qui suivent d'ordinaire les fléaux des guerres.

L'esprit chrétien était destiné à se créer une littérature propre, qui devenait déjà remarquable. On commence aujourd'hui à le sentir, et l'interruption de ce magnifique et nouveau travail excite bien des regrets. Tous les arts qui embellissent l'existence devaient obtenir un genre de beauté unanime, ins-

piré par le génie chrétien. Mais on nous a dévoyé de notre route naturelle. Une tendance toute païenne est venue nous égarer une seconde fois, et corrompre dans son germe les fruits que devait porter l'arbre de la civilisation moderne.

Quand nous parlons ainsi, mes enfans, ce n'est pas que nous oublions que dans le moyen-âge les institutions, les sciences et les arts étaient dans un état d'enfance et de pénible labeur. Ne croyez pas que nous admirons toutes ces choses comme parfaites et comme devant régir le monde sans réforme. Nous sommes seulement convaincus qu'il fallait invoquer le génie chrétien, et laisser le monde païen dormir dans la poussière. Il avait donné des chefs-d'œuvre dans bien des genres : on ne pouvait même espérer de le surpasser ; peut-être même, malgré notre vanité, faut-il avouer que nous ne l'avons jamais égalé. Mais pourquoi nous établir les indignes copistes et imitateurs

des anciens, quand nous avions sous nos mains une mine féconde et immense de nouveaux trésors, que nous devions, en les cultivant, adapter à notre caractère, à nos mœurs, à notre esprit nouveau? Dans ces temps vraiment malheureureux, nous avons été éblouis par une évocation du spectre de l'antiquité, et de l'antiquité toute sensuelle.

C'est de l'Italie, par la Grèce, que nous sont venus les premiers essais et les plus beaux produits des arts et des sciences; c'est aussi par l'Italie qu'est venue notre corruption, par la dégradation successive de ces fruits de l'esprit humain. Tant que l'Italie sesta pure dans sa foi, tout a été progrès et chef-d'œuvre sous sa main; mais quand elle fut flétrie par les vices des Médicis et des Borgia, quand le commerce de Venise, de Gènes, de Pise et de tant d'autres villes commerçantes, eut apporté au milieu de ces populations le luxe et les richesses de l'Orient; quand elle n'eut plus d'admira-

tion que pour les méthodes grecques et latines ; quand le culte de Vénus fut substitué chez elle à celui de Marie, et que le rationalisme d'Aristote remplaça les Leçons sur la grâce de saint Augustin, alors il y eut une déviation et un changement profond dans les croyances, dans les mœurs, et par conséquent dans la littérature et les beaux-arts de l'Europe.

Le besoin d'une réforme se fit sentir généralement. Elle était utile et même nécessaire ; on le sentait d'autant plus vivement, qu'un élément étranger, et qui n'était nullement en harmonie avec le christianisme, envahissait la société, et c'est précisément cet empressement qui approchait de la fureur, qui fit dépasser le but. Avec l'esprit grec et romain, on ramena dans le monde l'esprit sophistique, discuteur et frondeur ; on rompit de nouveau avec la tradition, du moins elle commença à paraître moins vénérable. Ayant admis en principe la liberté d'exa-

miner et de juger tout pouvoir suprême, les novateurs imaginèrent, pour arriver plus sûrement à leur fin, une morale qui, loin d'être le corollaire de la croyance antique, prit une règle de conduite dont les racines ne s'implantaient plus sur la conviction antérieure. Comme les actions des hommes ne peuvent être que l'expression plus ou moins parfaite de leur volonté, et qu'alors la leur, dégagée de toute entrave, se trouvait, sans aucun intermédiaire, renfermée dans le cercle étroit et corrompu de leur nature matérielle, il en résulta des actes qui prirent leur source dans la manifestation de leurs sens, plutôt que dans leur intelligence. C'est alors que l'orgueil, cet ancien ennemi du bonheur des hommes, fruit malheureux de leur première déchéance, suscita ces coups qui furent dirigés contre le dogme, et blessa en même temps la véritable morale, dont la destinée est d'être éternellement liée à la sienne.

Les efforts qui furent faits pour construire avec de pareils matériaux sont inouis, et nous voyons bien clairement aujourd'hui que, quels que soient les moyens qu'on serait tenté d'employer en persistant à mettre de côté la morale évangélique, on n'en viendrait pas à bout. Il serait plus facile d'obtenir de la chaleur sans feu ou sans mouvement, qu'une société basée en dehors de la saine morale.

Les classes inférieures, peu instruites, qui venaient de participer à cette mobilité éblouissante, se saisirent avec avidité de cette liberté de tout juger et de tout examiner. Elles rejetèrent par conséquent ce qui offusquait leur raison nouvellement émancipée, et n'admirent que ce qui était d'accord avec leurs idées sensualistes. Cette classe d'hommes donna le ton et forma l'opinion qui domina sur les mœurs ; de là l'entraînement vers le sensualisme, qui envahit toute la science ; de là cette soif de bonheur

qui tourmente surtout les générations actuelles, sans moyen certain pour y parvenir; est-il dans le ciel ou sur la terre? Leur instruction éphémère le leur laisse ignorer. C'est ce sentiment moitié céleste, moitié terrestre, qui inspire cette mélancolie et ce vague dans les idées, si dangereux pour ceux qui s'y laissent aller. La littérature actuelle, par ses images vives et son style rapide, empoisonne bien des cœurs, qui goûteraient plus de repos s'ils se laissaient aller tout simplement aux croyances et aux préceptes sévères du christianisme.

Les hommes qui avaient provoqué ce mouvement, encouragèrent ces idées nouvelles, et réussirent d'autant mieux, que les classes auxquelles ils s'adressèrent, ne se donnant pas la peine d'approfondir les principes véritables sur lesquels les sciences se fondent, avancèrent dans cette nouvelle carrière. On peut donc comprendre combien est dangereuse pour les sociétés

modernes, cette instruction futile et légère qui s'est répandue de nos jours, parce qu'elle ne jette qu'une lumière trompeuse, et qu'elle continuera d'égarer les générations, jusqu'à ce que son flambeau se rallume au foyer de la vérité immuable.

Il est inutile, mes amis, d'entrer dans les détails des discordes que la réforme fomenta, et des malheurs qu'elle traîna à sa suite. Il sera extrêmement intéressant pour vous d'étudier cette partie morale de l'histoire, qui se lie si bien avec tout ce que les nations éprouvent aujourd'hui de malaise et de gêne. Ce tableau historique que je vous présente, pourra servir d'introduction à vos études sur ce point important. Ce grand schisme doit être considéré sous le rapport de l'influence qu'il sut exercer, par les Etats protestans, sur les destinées de l'Europe. Il arrêta au seizième siècle le progrès de la civilisation et le développement des institutions politiques. C'est

dans cette période qu'Henri VIII fonda le despotisme en Angleterre, que furent suspendues en France ces grandes assemblées dont l'établissement remonte au règne de Philippe-le-Bel, et qui avaient remplacé celles des Champs-de-Mars et de Mai; que les diètes cessèrent d'être convoquées en Allemagne, et les cortès en Espagne. Le protestantisme, en proclamant partout le principe d'insurrection, força tous les gouvernemens à se réfugier dans le pouvoir absolu, ce qui mit en France les rois sous la dépendance des parlemens, d'où naquirent les troubles de la fronde, de la régence, et de Louis XV.

C'est un fait immense, mes enfans, que la fondation d'un empire anglican, favorisant sans cesse la rébellion en France, et luttant de tout son pouvoir contre l'Espagne de Philippe II, sans être parvenu à faire perdre la foi ni à l'une ni à l'autre, malgré ses efforts inouis. Aujourd'hui cette puis-

sance, qui s'étend à l'extérieur, et couvre la surface du globe, s'affaiblit, et succombe à l'intérieur. Vous remarquerez les fruits amers que produisit cette philosophie perverse, en engendrant en Allemagne la secte du spinosisme avec toutes ses branches; l'école de Pope et de Hobbes en Angleterre, et enfin en France, ces encyclopédistes, matérialistes, déistes et athées, qui exilèrent la vraie foi des cœurs, et détruisirent l'esprit monarchique. C'est eux qui produisirent en 1790 le chaos, qui se prolonge encore jusqu'à nous, en conservant sa dernière expression dans notre université, et dans l'académie des sciences morales. Sans l'étude de ces grands évènemens, l'histoire de notre époque est incompréhensible.

Certainement la corruption a été le principe du protestantisme; mais si le siècle avait été plus instruit, j'incline à penser que cette réforme aurait pris un tout autre carac-

tère. A cette époque, la religion chrétienne n'était pas universellement comprise ; les superstitions les plus grossières se mêlaient aux pratiques les plus sacrées. La galanterie avait envahi tous les manoirs féodaux ; les chevaliers confondaient les hommages qu'ils rendaient à leurs belles avec l'adoration qu'ils devaient à Dieu ; les belles châtelaines, captivées par l'amour terrestre, s'imaginaient ne pas manquer à leur religion, en manquant à leur devoir d'épouse pour récompenser une action d'éclat. La lutte fut vigoureuse entre les principes de la vraie foi, conservatrice des sociétés, base fondamentale des Etats, et cette réforme, appuyée au contraire sur l'esprit de révolte et d'indépendance, renfermant dans son sein tous les principes de destruction et d'anarchie.

Mais au moins ces luttes et ces perturbations rendirent de l'énergie à la foi antique. Les peuples se battaient pour leurs convictions, quelle que fût la manière dont ils l'en-

visageaient. La haine que les huguenots portaient aux catholiques et à leurs cérémonies, prouve que toute conviction n'était pas morte dans leurs âmes.

Je ne saurais trop vous le faire remarquer ; c'est alors que fut brisée cette unité merveilleuse qui avait agrandi et fertilisé l'intelligence humaine, en lui dévoilant les harmonies cachées du monde, et qui avait atteint son but sous le regard de la Providence immédiate de Dieu. Il est vrai qu'on ne peut nier que la science, débarrassée des liens étroits qui l'avaient tenue long-temps captive, n'acquit plus de clarté et de précision en passant au creuset de l'analyse ; mais, d'un autre côté, il faut l'avouer, elle perdit toute la magie de ses inspirations. Elle descendit de la hauteur de ses vues, qui dominaient le monde, aux étroites proportions de détails. Ce tableau général, rempli d'abord de vie et d'animation, fut réduit à n'être plus qu'une nomenclature sèche et morte de faits isolés.

Bacon et Descartes surtout n'avaient pu soupçonner les conséquences extrêmes qu'on devait, par la suite, tirer des principes nouveaux posés par eux. Mais le dix-huitième siècle vint, qui les commenta, les développa à sa manière, et ne tarda pas à les outrepasser.

Les successeurs des Copernic, des Leibnitz et des Newton, s'imaginèrent devoir prouver l'existence de Dieu et de l'âme, comme ceux-ci avaient prouvé le système du monde, les lois de la gravitation et de l'attraction; et ne pouvant réussir, l'orgueil leur fit préférer le doute ou la négation, plutôt que de se soumettre à ce qu'avaient cru leurs devanciers. « Lorsque l'on songe à cette va-
« nité du savoir qui a précédé la révolution
« française, n'est-on pas tenté de croire que
« l'homme a été sur le point de périr une
« seconde fois pour avoir encore porté la
« main sur le fruit de l'arbre de la science du
« bien et du mal (1)? »

(1) *Génie du christianisme.*

Mais heureusement il était alors en possession du christianisme, qui ne connaît pas de maux incurables.

SIXIÈME LEÇON.

—

De la Noblesse. — De son origine.

Je crois important, mes amis, de suspendre pour un moment le rapide aperçu que je vous trace de l'histoire, pour vous faire connaître à quel point l'esprit de la réforme a vicié les institutions les plus antiques et les plus héroïques. Depuis la restauration

des lettres, il a paru tant d'écrits contre la Noblesse, qu'il semble vraiment que la mission aurait été donnée à ces écrivains de la décrier, et de la faire voir comme une suite continue de tyrannie et de violence, pour la préparer aux spoliations dont elle a été victime plus tard. Cependant la Noblesse, dont le germe indestructible se trouve dans le cœur de l'homme, a toujours été regardée comme essentielle à la marche des sociétés.

Quels que soient les témoignages historiques que vous consultiez, vous trouverez par-tout un corps composé de familles dont les services antérieurs rappellent des souvenirs chers à la patrie, et qui ont servi de véhicules aux classes inférieures pour les exciter vers le bien. On ne peut donc pas plus renoncer au principe de la Noblesse, qu'on ne peut effacer la reconnaissance du cœur de l'homme, ou le désir d'atteindre ce qui est beau, grand et utile. Les castes aris-

tocratiques ont, en général, été conservatrices des traditions; ce serait encore à ce titre que la Noblesse aurait droit de réclamer des générations présentes un tribut de reconnaissance ; mais puisque la puissance traditionnelle s'affaiblit et s'éteint, ce n'est pas comme aristocratie que nous devons la considérer pour le moment, mais seulement comme une des hiérarchies sociales.

Je vous ai présenté l'homme, dès son origine, environné d'inégalités, forcé cependant de vivre en société, non comme un moyen de parvenir au bonheur, mais comme une épreuve capable de développer ses facultés intellectuelles. Dans les temps anciens, la Noblesse produisait une sorte de sentiment religieux ; les familles s'avançaient au lieu des individus. Il en résultait un affaiblissement de l'égoïsme, source de notre misère et de notre ambition désordonnée. L'homme individuel, s'éclipsant presqu'entièrement, songeait moins à s'élever qu'à

diriger ses enfans dans l'esprit de famille, basé sur l'esprit religieux et politique. Ses rêves n'étaient pas pour lui, mais bien pour sa postérité, en vue de l'intérêt général et du corps auquel il appartenait.

La condition première d'une société, a dû provenir d'un même sentiment, d'une même croyance, quel qu'en ait été la nature ou l'objet. C'est du sein de la vérité, ou de ce que les hommes ont pris pour elle, qu'est sorti le germe de l'union sociale. « Il n'y a de société qu'entre les intelligences, » a dit M. de La Mennais. Il en résulte que là où les intelligences n'ont rien de commun, le lien social n'existe pas, et que c'est une erreur de croire aux rapports de société, là où il n'y a pas d'accord intellectuel. La première confraternité a été le besoin de s'entr'aider. La loi naturelle inculque ce sentiment, parce qu'il est inné dans l'homme ; c'est-à-dire, parce qu'il est nécessaire, indispensable à son existence, telle qu'elle est

sortie des mains de Dieu; de tout temps la société a été guidée par ce sentiment. Chaque pas vers la perfection absolue est déterminé par cette puissance, qui nous porte au développement intellectuel; c'est, dominés par elle, que les hommes supérieurs ont mission de développer ce qui est beau, grand et utile à la société; qu'ils enfantent les merveilles des arts, de la littérature, etc. Chaque trait dérive de cette idée du perfectionnement : c'est là le vrai domaine de la civilisation, et que l'intelligence et la vertu peuvent seuls entretenir. C'est une mission de ce genre que les corps nobiliaires ont été appelés à remplir dans tous les temps; c'est ainsi qu'ils ont compris l'obligation de veiller sur le bien-être intellectuel et matériel des sociétés, en proclamant ennemis du genre humain, ceux qui disent comme Caïn : « Je ne connais pas mon frère; suis-je fait pour le garder? »

Si nous remontons à l'origine des termes

désignatifs de la Noblesse, nous trouvons que chez tous les peuples cette dénomination signifiait l'*homme vraiment national*, dont la position était la représentation des premiers intérêts nationaux, et son but leur conservation. Chez les Gaulois, la Noblesse tire son origine de l'ordre des chevaliers, qui les distinguait du commun peuple. A Rome, la Noblesse patricienne ou de dignité, remontait aux deux cents sénateurs institués par Romulus, et aux cent sénateurs institués plus tard par Tarquin-l'Ancien. En Germanie, on ne connaît pas son origine ; seulement, on sait qu'elle était héréditaire dans les races royales. « Chez les Germains, « une haute naissance, les services signalés « des parens, donnent la dignité de prince, « même à des enfans. Quant aux autres, ils « vont servir de cortége à des princes déjà « dans la force de l'âge et d'une valeur éprou- « vée. Ils ne rougissent pas de s'attacher à la « suite d'autres guerriers; cette place a même

« divers grades à la disposition de celui « qu'ils entourent. Ces compagnons d'armes « (*comtes*) mettent une grande émulation à « tenir le premier rang auprès de leur prince, « et les princes à avoir le plus grand nom- « bre de compagnons et les plus ardens aux « combats : leur dignité, leur force, est d'ê- « tre toujours entourés d'un essaim d'une « jeunesse d'élite. Pendant la paix, c'est « leur honneur ; pendant la guerre, leur « sûreté (1). »

Lorsque les Romains eurent accompli la conquête des Gaules, ils y établirent peu à peu les règles de leur noblesse ; et lorsque, vers le cinquième siècle, les peuples germains, de l'autre côté du Rhin, qui s'étaient donnés le nom de *Franc* (homme libre), eurent à leur tour conquis les Gaules sur les Romains, cette nation victorieuse forma le principal corps de la Noblesse. C'est ainsi

(1) Tacite, c. 12.

que le nom de *Franc* désigna primitivement l'homme de la nation; il fut ensuite remplacé par celui de *Noble,* lorsque les grands affranchissemens des serfs eurent considérablement généralisé le titre de *Franc.* La Noblesse ne devint héréditaire en France que sous la seconde race, quand les fonctions publiques, les offices, ayant été à vie d'abord, furent transmis par des chartes de survivance du père au fils aîné. Plus tard, lorsque les rois eurent aussi multiplié les anoblissemens, le mot de *Gentilhomme* servit à désigner la noblesse de sang ou de race; elle date du temps ou les fiefs furent rendus héréditaires, et où on commença à user des noms de famille et des armoiries. Elle se manifesta d'abord par les cris du nom dans les armées, et par les armes érigées en trophées dans les combats sanglans, et dans la paix, parmi les joûtes et les tournois. Aussi les gentilshommes qui ont cette noblesse s'appellent-ils *Gentilshommes de nom et d'armes,*

ou *Hommes de qualité,* comme qualifiés de cette prérogative.

Lors de la conquête des Gaules par les Romains, tout possesseur de terre libre était appelé *Ingénu.* Il existait plusieurs degrés d'ingénuité, mais il n'y avait que ceux qui descendaient des patriciens qui eussent la Noblesse proprement dite. Les plébéïens qui étaient élevés à cette dignité, étaient appelés *Hommes nouveaux.* La terre libre, indépendante, appartenant en toute franchise à son maître, était connue sous le nom d'*Alleu.* Le possesseur d'une terre assujettie à un ordre régulier de tribut, était naturellement classé parmi les tributaires, et s'appelait *Censitaire.* Pendant quelque temps les deux peuples vécurent ainsi en fort bonne intelligence, respectant les lois des uns et des autres. Lorsque le Gallo-Romain avait son homme libre, qu'il appelait *Ingénu,* le Franc avait aussi le sien, qu'il appelait *Homme salique;* d'un côté, la terre libre ou l'alleu,

était possédée par le Gaulois ingénu, de l'autre, la terre conquise était appelée *terre salique*. Il y avait ainsi, comme vous voyez, deux ordres de possessions territoriales. Peu à peu les peuples s'étant mêlés, les Gallo-Romains étant admis indistinctement avec les Francs aux mêmes honneurs publics, leur parité effaça les distinctions, et prépara une fusion dans les lois, les mœurs et les coutumes.

Quant aux principes du régime féodal, ils étaient établis sur les droits qu'un seigneur avait sur son vassal, à cause du fief qu'il tenait de lui : ils consistaient en droits féodaux, retrait féodal, saisie féodale, etc.

Chez toutes les nations occidentales, il existait un usage par lequel les classes inférieures se mettaient sous la protection des hautes classes, qui acquéraient sur elles un patronage. L'homme faible remettait ses terres à l'homme puissant, sous la condition de recevoir de lui protection et appui. C'est ainsi

que s'établit en Europe ce régime féodal, qui remplaça partout la barbarie, et qui donna naissance à cet échange de droits qui tourna au profit du lien social, et amena cette égalité civile qui existe aujourd'hui. Alors s'élevèrent une multitude de petites sociétés, isolées, incohérentes, contre la formation desquelles on s'est de nos jours beaucoup récrié, qui ont été blâmées, critiquées; et cependant, si on avait examiné en détail leurs institutions et leurs conséquences, on aurait vu combien elles ont été nécessaires, inévitables même, et la seule forme de gouvernement possible. A cette époque on crut à la dissolution des sociétés, à l'anarchie, à la fin du monde. On retrouve aujourd'hui les mêmes craintes, la même manière de voir et de penser; cependant il arrive ce qui arrivait alors, c'est-à-dire que la société se renouvelle, se débarrasse des formes anciennes pour revêtir des formes nouvelles. Ce n'est que le développement

de certains faits qui change l'homme intérieur dans ses rapports avec ses semblables.

Pour vous former une idée de la noblesse féodale, suivez un possesseur de fiefs dans ses domaines, au milieu de ceux qui composent sa petite société. Il s'établit d'abord dans un lieu retiré et isolé ; ce lieu est ordinairement élevé ; il domine tous ses domaines et ceux de ses vassaux, il y construit son habitation et la fortifie (1). Sa société est fort restreinte, elle n'est d'habitude composée que de sa femme, de ses enfans et peut-être de quelques hommes libres comme lui, qui, n'étant pas devenus propriétaires,

(1) Les châteaux ont été élevés par tous fonctionnaires militaires, les ducs, comtes, marquis, pendant l'invasion des Normands. C'étaient des forteresses, nécessaires alors, que les rois laissaient bâtir pour la défense du sol, et qui servirent ensuite aux possesseurs à obtenir du roi leur indépendance.

se sont attachés à sa personne. Il les traite comme ses égaux, ils vivent avec lui, se mêlent à ses jeux et à ses exercices; voilà l'intérieur du ménage féodal. A l'extérieur, ses domaines, plus ou moins vastes, sont cultivés par des serfs ou des colons qui se groupent autour de son habitation; il les protége et s'en déclare le protecteur : ainsi se forme le hameau avec sa chapelle; et plus tard, le village avec son église. Un prêtre, à la fois chapelain du château et curé de la paroisse, en instruisant ces hommes rudes et grossiers, contribue à adoucir leurs mœurs et à les rendre plus heureux.

Examinons actuellement sa position à l'égard de la société en général. Vous voyez le pas immense qu'a produit ce mouvement. Ce n'est plus le barbare moitié sauvage, moitié nomade ; ce n'est plus l'homme abusant de sa liberté, c'est un propriétaire qui comprend des sacrifices personnels dans

l'intérêt de tous; c'est un chef de famille attaché à ses devoirs. Il y a loin de cette position à celle d'un patricien de Rome, ou de tout client remplissant une fonction salariée ou servilement attaché à un grand, recevant du dehors toute sa considération. Celle de possesseur de fief devient purerement individuelle et entièrement indépendante. D'un autre côté, sa position ne ressemble à celle d'aucun peuple de l'antiquité ou des temps modernes; ce n'est pas le patriarche ni le chef du clan écossais ou de la tribu arabe; c'est celle qui domine l'homme et la terre, c'est le seigneur féodal. De là vint cet esprit de supériorité qui lui donnait l'habitude du commandement, et de mettre sa volonté à la place du droit.

Il est vrai que cette vie passée à la chasse et à la guerre devait apporter un grand obstacle à l'adoucissement de ses mœurs; mais forcé de rentrer cependant au manoir, il était impossible que la vue de sa femme et

de ses enfans n'exerçât pas une grande influence sur lui. Cette société permanente, douce, affectueuse, qui partage nos intérêts, nos peines et nos joies, contribue puissamment à polir nos mœurs et nos manières. Combien ne dut-elle pas aider à adoucir ces caractères altiers!

Au surplus, le sentiment chrétien avait pénétré ces cœurs rudes, et déjà leur avait enlevé beaucoup de leur âpreté native. Qui sait si, sans ce ressort puissant, il serait jamais sorti quelque chose de bon du chaos du moyen-âge? Je ne puis trop vous le redire : si on ne cherche là, la première origine de toutes nos institutions, leur explication sera incomplète et inexacte.

C'est dans l'intérieur du manoir que se formaient ces sentimens élevés d'honneur et de vertu qui ont dominé l'époque féodale du moyen-âge, et qui ont entr'autres, jeté tant de lustre sur notre belle France. C'est dans cette vie de famille que se con-

servaient précieusement les vieilles traditions de patriotisme et de vaillance. Hélas! elles se sont perdues par l'avilissement et la corruption des cours, les rêves de l'orgueil et de la vaine gloire. Plus tard, les intrigues, le luxe des villes, les plaisirs fastueux, remplacèrent cette vie âpre, guerroyante, mais pleine de franchise et de loyauté; alors fut méconnue cette importance sociale, acquise à une succession de générations par la possession d'un fief que les ancêtres du tenancier avaient peut-être défendu contre l'usurpation d'autres seigneurs. Il pouvait être célèbre par des siéges fameux, illustré par de nobles faits d'armes; les tours crénelées attestaient, par leurs brèches, qu'elles avaient résisté à de vigoureux assauts; les pierres sépulcrales de la chapelle redisaient les vieilles gloires de la famille : le prêtre rappelait à la prière commune les bienfaits répandus sur les vassaux par la dame châtelaine, la prospérité du village par le sei-

gneur; toujours la religion des souvenirs se mêlait à la religion du cœur, anoblissait l'âme, élevait les sentimens et formait de pieux et vaillans chevaliers. Ne retrouverait-il pas des impressions équivalentes, celui qui aurait le bonheur de posséder une terre transmise par une longue suite d'aïeux, illustrée par de pieux souvenirs!

C'est en étudiant l'histoire de la Noblesse que vous serez à même d'apprécier son utilité, d'apprendre combien elle a aidé le progrès de la civilisation; nous avons toujours des enseignemens à puiser dans les sources primitives. Les peuples, les institutions, les monumens s'effacent, tout périt; mais le code immortel de l'honneur et de la vertu, sur lequel la Noblesse se fonde, subsiste toujours. Une voix héroïque semble sortir de ses débris pour perpétuer son existence. Ainsi, le phénix, dont nous parlent les poètes, se compose un bûcher symbolique de mille plantes odoriférantes; il

expire au milieu des flammes et des parfums, et renaît de ses poétiques cendres, pour recommencer sa vie merveilleuse : ainsi la Noblesse, dispersée, mutilée par les malheurs des révolutions, jette à toutes les époques et sur tous les rivages d'héroïques souvenirs, destinés à perpétuer la gloire des générations reculées.

Reléguons dans les exceptions ces vexations et ces pillages si injustement attribués au corps de la Noblesse entière. C'est en se dépouillant de tout sentiment personnel qu'elle contribua à faire sortir le monde de la barbarie, à aider nos rois à illustrer leur règne, et qu'elle peut encore rendre d'immenses services aux générations futures. La féodalité ne se fondait que sur les devoirs et les obligations qu'on se rendait réciproquement; et quand on voit des populations entières se réfugier sous la protection des hauts barons, et bâtir leurs chaumières aux pieds de leurs tours, on

ne peut douter de la confiance qu'elle inspirait.

Les idées dites *libérales* ont tellement perverti l'esprit public sur la valeur des services rendus par la noblesse, qu'il importe de vous éclairer à cet égard. A entendre ses détracteurs du dix-huitième siècle, et leurs échos du dix-neuvième, c'est à elle que seraient dus tous les maux dont nous souffrons. Cependant, si elle a été depuis des siècles le type du dévouement et du patriotisme, elle n'a pas moins mérité d'éloges par sa délicatesse, sa bienveillance, sa douceur envers les inférieurs, que par son attention à améliorer la condition de la servitude ; et en cela, elle sut parfaitement deviner l'inspiration du christianisme, en se chargeant de répandre elle-même ce bienfait. Car il laissait subsister l'esclavage là où il le trouvait établi, et se contentait seulement de propager des maximes favorables aux classes inférieures; mais la Noblesse a

eu le mérite d'avoir su profiter librement de la sagesse de ses avis. Si l'opinion a pris le change à cet égard, c'est qu'il était peut-être d'une haute dignité d'attribuer à une religion aussi sainte que civilisatrice, la destruction complète d'une coutume qui révolte l'humanité; mais elle a déjà assez de droit à notre reconnaissance, pour ne pas lui attribuer des bienfaits qui ne lui appartiennent pas en totalité.

A mesure que les Gallo-Romains adoptèrent les mœurs franques, ils se défirent de leurs esclaves, en les renvoyant à la culture des terres; le service personnel n'était plus confié qu'à ce qu'il y avait de plus cher et de plus noble; de manière que, vers le douzième siècle, on ne vit plus d'esclaves en France. Vous voyez que l'esclavage subsista encore long-temps au sein de la société chrétienne. Le christianisme n'a rien imposé, en se présentant, que l'union et l'amour; il a admis tous les usages établis, se réservant

de revendiquer pour lui ceux qui étaient bons, et faire rejeter ceux qui étaient mauvais. Il est donc constant que jamais gentilhomme, baron, châtelain ou vavasseur, n'ont admis un esclave à leur service, et qu'à l'époque dont il est question, il n'y eut d'autres serviteurs parmi les nobles que des compagnons et des amis, et que pour approcher un gentilhomme, il fallait être gentilhomme comme lui.

Que pouvait-il y avoir de plus propre à adoucir les mœurs de ces fiers barons, que d'avoir près d'eux les fils de leurs parens, de leurs amis et de leurs égaux pour les servir? Pouvaient-ils maltraiter, rudoyer, ou offenser impunément leurs pages et leurs varlets, comme ils l'auraient fait de leurs esclaves, s'ils en avaient eu? Les pères de ses enfans l'auraient-ils souffert, alors que la moindre insulte, ou le plus léger affront, occasionait non seulement un duel, mais une guerre cruelle? et eux-mêmes ne de-

vaient-ils pas se rappeler avoir été aussi pages ou varlets dans leur enfance ? Ils prenaient donc l'habitude de traiter leurs inférieurs avec douceur et indulgence, et réprimaient ainsi les mouvemens de fureur et d'impatience, si naturels à leur caractère.

Quels que soient les révolutions et les changemens survenus, les nations, surtout quand elles ont été comme en Europe fortement trempées, conservent toujours quelques vestiges de leurs anciennes institutions; aussi, voyons-nous la Noblesse conserver encore, malgré tant de vicissitudes, son caractère primitif, cette brusque franchise, compagne inséparable de la force et du droit.

Vous savez que le régime féodal commença par un état de guerre et d'anarchie ; vous avez vu l'homme faible et désarmé exposé aux insultes de la force; mais bientôt les caractères adoucis, donnent naissance à

un fond d'urbanité et de courtoisie, qui plus tard distingua, entre tous, les gentilshommes français. C'est ainsi que prit naissance cette exquise politesse qui est devenue l'apanage de la Noblesse. Un homme d'un nom illustre, ou d'un rang distingué, était toujours reconnu à sa délicatesse de langage et à ses formes polies. Plus il était supérieur à celui avec lequel il traitait, plus son affabilité était grande. Mais descendant des Francs, le sentiment de sa fière origine se ranimait, s'il avait devant lui un de ces hommes que l'ordre social plaçait parmi ses égaux, ou surtout parmi ses supérieurs; son vieux sang lui rappelait sa dignité, et c'était sans familiarité qu'il savait être poli. Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même, qui sied bien à l'homme supérieur, qui fait qu'il ne craint pas de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique : c'est être faible et timide que d'être inaccessible et fier. L'affabilité

prend sa source dans l'humanité; c'est un sentiment qui naît de la bonté du cœur. Malgré ses malheurs et sa pauvreté, le seul lustre que la noblesse française conserve encore de son ancienne gloire, et de sa brillante renommée, c'est ce vernis de politesse qui ne peut s'altérer. L'opinion aujourd'hui s'accorde à le reconnaître, en qualifiant ces formes polies, de *manières de grand seigneur*.

SEPTIÈME LEÇON.

—

Ce que la société doit à la Noblesse.

Ce serait laisser ma tâche imparfaite, que de ne pas vous entretenir des services que la Noblesse a rendus au progrès social, en favorisant, par l'esprit de son institution, le développement du principe évangélique de l'égalité, plutôt qu'elle ne l'a ralenti. Nous

venons de dire que par les semences d'honneur et de délicatesse qu'elle a répandues, par les différens rapports qu'elle a eus avec les autres classes, elle a su faire germer dans tous les cœurs des idées de bienveillance et de douceur. A son arrivée, elle trouva l'esclavage, qu'enfanta l'orgueil, implanté dans la population romaine, entretenu par la tyrannie, permanent dans sa cruauté, immobile comme le paganisme, religion sans progrès. Nous le voyons disparaître peu à peu, à mesure que cette fierté féodale, ces rudes caractères, ces natures d'airain, se fondaient, comme une cire molle, à la douce chaleur de l'Evangile. Les communautés se forment; chacune prend de la force, et celui qui s'y affilie, n'est plus une faible individualité; c'est aussi le membre d'une famille qui a ses traditions et ses intérêts. Cet esprit de communauté s'étend dans toute la société; les cités, les villes, les métiers rivalisent de zèle, et suivent avec empressement l'exemple de

la Noblesse, fortifié par les inspirations de l'Eglise. C'est sous ce point de vue tout-à-fait chrétien, qu'il faut examiner le service essentiel qu'a rendu la Noblesse à la société, par le dégoût qu'elle a toujours manifesté pour les caractères bas et les conditions serviles, et ne pas oublier la mission sublime qui fut de tout temps confiée aux conditions supérieures, appelées à exercer sur les malheureux un patronage de charité. L'harmonie de l'univers consiste à rendre méritoire l'inégalité des conditions, à laquelle l'humanité est condamnée par l'épanchement constant de la surabondance des richesses sur l'infortune. C'est en envisageant la question sous ce point de vue, que l'ordre social peut se perfectionner, et devenir avantageux aux pauvres comme aux riches. Quoi qu'on fasse, il y aura toujours un nombre considérable d'hommes voués à l'indigence, et les bienfaits de la religion éclairée, consistent plutôt à rendre heureuses toutes les condi-

tions par l'accord parfait du travail, de la justice et de la charité, qu'à établir une égalité absolue parmi les hommes. « La sagesse hu-
« maine est impuissante à percer des voiles
« impénétrables à d'autres regards qu'à ceux
« de la foi religieuse. L'homme, et surtout
« l'homme indigent, est un mystère que Dieu
« seul pouvait révéler. Tous les efforts de la
« philosophie et de la science, ne parvien-
« dront jamais à démontrer l'impossibilité
« d'assigner aux misères humaines d'autre
« cause que la déchéance de l'homme, qui
« le condamne au travail, aux maladies, à la
« mort. C'est un mystère terrible sur lequel
« Pascal s'exprime ainsi : *Le nœud de notre*
« *conduite prend ses retours et ses replis de*
« *telle sorte, que l'homme est plus inconceva-*
« *ble sans ce mystère, que ce mystère n'est in-*
« *concevable à l'homme* (1). »

(1) *Economie politique chrétienne*, par Villeneuve de Bargemont, t. 1er, p. 101.

C'est d'après ces principes que la Noblesse, à la fois militaire et chrétienne, se donna la mission de secourir l'opprimé, de protéger le faible, de réprimer l'insolence, de secourir le malheur. C'est sous l'influence de ces sentimens que se forma cette singulière institution, dans laquelle la valeur, la galanterie et la religion se confondirent d'une manière si étrange et si admirable. On la regarda pendant long-temps comme une source d'extravagance, née du caprice de l'exaltation. Elle ne fut cependant que le produit naturel des circonstances, et contribua puissamment à adoucir les mœurs de l'Europe. L'humanité, la bravoure, la justice et l'honneur, étaient les qualités distinctives des chevaliers. Les croisades exaltèrent ces qualités par un mélange enthousiaste de foi chrétienne et de valeur guerrière. A notre époque égoïste et sensualiste, quel est le cœur qui ne s'enflamme encore aux récits pleins de charmes de ces actions héroïques

inspirées par la chevalerie et la religion? C'étaient deux nobles sœurs qui s'unissaient pour consoler les misères, inspirer à l'envi de belles actions, anoblir la vie, et semblaient, dès ce monde, se donner rendez-vous au ciel.

Un des bienfaits que doit encore revendiquer la noblesse, est sans contredit l'intelligence qu'elle eut de la position de la femme, depuis son affranchissement par le christianisme. Dans l'antiquité, le mouvement, l'intérêt, la vie, étaient sur la place publique; là se centralisaient toutes les affections intellectuelles et matérielles. Mais au régime féodal, on dut la douceur de la vie de famille; et c'est alors que les femmes acquirent cette prépondérance que nous nous plaisons à leur voir exercer parmi nous. Si l'Evangile proclama hautement la réhabilitation de la femme, c'est à la Noblesse que l'exécution en fut confiée; c'est elle qui en fit un objet de respect, une reine d'amour;

c'est elle qui la comprit comme l'image de la Vierge Marie, ce modèle si pur de la femme, qui éclaire tout le moyen-âge, le décore d'une auréole de gloire, l'embellit par un sourire de miséricorde et de sérénité. La femme, élevée au rang qui lui convient, a été la source d'une foule de sentimens nobles, distingués, inconnus à l'antiquité. A sa douce influence, à son goût toujours si gracieux et si juste, la poésie et les beaux-arts ont dû leurs sublimes inspirations, et les hautes régions où ils se sont placés. Les lois antiques étaient dures envers les femmes. A Athènes, elles gémissaient sous un incroyable esclavage : Hippocrate les croyait mauvaises dans leur essence. « La femme, « dit-il, est mauvaise ; son penchant doit « être journellement réprimé, autrement il « pousse en tout sens, comme les branches « d'un arbre. » Toutes les législations avaient pris des précautions contre les femmes; l'Evangile seul a pu les élever au niveau des

hommes, en les rendant meilleures. En France surtout, la chevalerie les a placées sur un piédestal dont elles ne sont pas encore descendues. Elles étaient ce qu'elles devaient être alors; aimant à s'attacher aux travaux des hommes, à s'associer à leurs habitudes, à leur gloire, à leurs passions; mais n'oubliant jamais la mission qui leur avait été donnée d'en haut, d'adoucir les féroces courages, d'être les gardiennes des bonnes mœurs, les magistrats du bon ton, de la grâce et de l'élégance.

Une erreur qui a pu contribuer à faire dévier la Noblesse de sa véritable voie, c'est le sens abusif donné quelquefois au mot *honneur*. Aux yeux des hommes en général, cette expression représente le sentiment de ce qu'ils croient juste, et les juges en sont leur raison, leurs passions, leurs intérêts; aussi l'honneur a-t-il souvent eu ses fidèles dans les rangs des hommes les plus coupables. Les esprits les plus éclairés n'ont pas été eux-

mêmes préservés de cette fausse manière de voir. Ecoutons Montesquieu. « L'honneur, « c'est-à-dire le préjugé de chaque personne « et de chaque condition, prend la place de « la vertu politique, et la représente partout. « Il peut inspirer les plus belles actions; il « peut, joint à la force des lois, conduire au « but du gouvernement comme la vertu... La « nature de l'honneur est de demander des « préférences et des distinctions... Comme « l'honneur a ses lois et ses règles, et qu'il « ne saurait plier; qu'il dépend bien de son « propre caprice et non pas de celui d'un « autre, il ne peut se trouver que dans les « Etats où la constitution est fixe, et qui ont « des lois certaines... Comme il faut de la « vertu dans une république, et dans une « monarchie de l'honneur, il faut de la crainte « dans un gouvernement despotique. Pour « la vertu, elle n'y est pas nécessaire, et l'hon- « neur y serait dangereux (1). »

(1) *Esprit des lois,* l. 3, c. 5, 6, 7, 9, 10.

Au temps de la foi antique, faisait-on ainsi une distinction captieuse entre la vertu et l'honneur? Ces deux expressions ne se confondaient-elles pas alors dans la même idée? Il appartenait à l'école du doute et du philosophisme, de corrompre ce que nos anciennes mœurs avaient de plus pur, de plus généreux, de plus sublime; comme il appartient à notre époque de renouvellement, de nous retremper aux inspirations du moyen-âge. A cette époque, les principes étaient meilleurs que les actions. Le contraste est frappant entre les devoirs et les actes, et c'est ce qui en fait le grand caractère. Les faits étaient habituellement détestables; les crimes, les désordres de tous genres abondaient; et cependant les hommes avaient dans l'esprit, dans l'imagination, des instincts purs, des désirs élevés. Leurs notions de vertu étaient beaucoup plus développées, leurs idées de justice incomparablement meilleures que ce qui se pratiquait

autour d'eux, que ce qu'ils pratiquaient souvent eux-mêmes.

Les grands faits d'alors avaient toujours pour but le rappel à l'ordre, à l'unité ; les détails seuls y paraissent moins purs. « Il « faut sans nul doute, dit M. Guizot, ran- « ger le christianisme au nombre des prin- « cipales causes de ce fait : c'est précisément « son caractère, de travailler à inspirer aux « hommes une grande ambition morale, de « tenir constamment sous leurs yeux un « type infiniment supérieur à la réalité hu- « maine, et de les exciter à les repro- « duire (1). »

Ne pourrait-on pas dire que le contraire se passe à présent : le philosophisme s'est tellement infiltré dans notre propre nature, les esprits les plus sages semblent enveloppés d'une atmosphère si viciée et si corrompue, que les principes restent mauvais,

(1) *Cours d'histoire moderne.*

quoique la conduite et l'opinion aient pris une direction meilleure. Rousseau a dit « qu'il préférait une mauvaise action à un mauvais principe, parce qu'une mauvaise action peut rester isolée, tandis qu'un mauvais principe est toujours fécond. » C'est donc à déraciner ces mauvais principes que nous devons nous attacher, et à les remplacer par de bons, pour les mettre d'accord avec nos actions.

L'honneur, tel que le monde l'entend, me fait l'effet d'une Divinité descendue du ciel avec la mission de diriger les hommes vers le bien, il est vrai, mais qui, à force de s'être mêlée à leurs passions, à leurs vices, a fini par revêtir un corps matériel qui l'empêche de reprendre son vol vers les cieux ; ses inspirations se ressentent de son contact avec les hommes ; elles ne peuvent s'élever au-dessus des régions terrestres ; elles manquent d'ailes. C'est à la source pure du code des chrétiens qu'il faut aller puiser les

principes de l'honneur. Un esprit aussi vaste qu'irréligieux s'est fait applaudir de tout Paris par ces deux vers :

« L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
« On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors. »

C'était donner une bien fausse interprétation aux principes de l'honneur, en contradiction avec les principes si éminemment conciliateurs de l'Evangile; c'était l'oubli le plus formel de toute miséricorde, base essentielle de la paix et de l'union entre les hommes. La différence qui existe entre l'honneur des philosophes et la véritable religion, c'est que le premier, semblable aux divinités païennes, admet dans son intolérance des crimes inexpiables, tandis que la seconde n'en connaît pas.

La Noblesse avait donc pris le change, quand elle adressa exclusivement son culte à la divinité matérialisée? Cependant, au milieu de ses écarts et de ses illusions, elle s'é-

tait fait de l'honneur l'obligation de savoir sacrifier sa vie pour son Dieu et son Roi, pour soutenir sa dignité offensée : si elle se trompa quelquefois, si son encens brûla trop souvent sans discernement sur ses autels, du moins, on en conviendra, on la trouva toujours fidèle aux principes qu'elle s'était faits.

C'est encore à la fatale déesse que l'on doit cette fureur de duel, qui nous porte à tremper nos mains dans le sang de nos semblables pour réparer une injure ou une offense. L'habitude des camps et des tournois, celle de porter seuls des armes, de posséder presqu'exclusivement le droit de remplir les emplois d'officiers dans les armées, a propagé chez les nobles la fureur des duels. Mais ceux qui ont observé nos mœurs depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, doivent convenir que le sentiment dominant de la Noblesse a toujours été le mépris le plus complet pour tout ce qui avait

l'apparence de la couardise, de la félonie et de la cupidité; que le démenti a toujours été le premier des outrages, comme l'esprit de désintéressement sa pente naturelle. Noble orgueil, qui est peut-être le dernier reste de nos mœurs germaines! Si donc nous voyons aujourd'hui un homme d'une classe quelconque de la société, s'empresser de chercher à réparer une offense par un coup d'épée, comme les seuls nobles autrefois, c'est à la fusion des classes que ce changement est dû : si les prérogatives et les distinctions ont disparu, en revanche, le sentiment de la dignité du Franc a depuis long-temps passé dans la nation entière; elle s'est empressée de revêtir ce caractère, à cause des préjugés qui enveloppaient le mot *honneur,* et qu'il était naturel que ses mœurs s'imprégnassent d'une teinte aussi généreuse, quand elle s'est trouvée digne de sentimens aussi élevés. Toutes les classes ont eu, à cet égard, un mouvement tellement unanime,

malgré tout ce que les pouvoirs, tant religieux que civils, ont pu inventer pour l'arrêter, que les cœurs généreux se sont trouvés sous la puissance d'une force encore plus grande, et que la doctrine a été aussi invariable que la conduite. Les menaces des rois les plus puissans se sont trouvées inutiles parmi les membres de leur propre famille, et le magistrat, forcé de condamner, eût senti son front rougir, si son fils n'eût préféré la transgression de la loi à son obéissance.

Cependant, nous devons en convenir, l'honneur, qui ordonne les duels, lorsque la vertu prescrit le pardon des offenses, n'en a pas moins été un principe qui a produit de grandes choses et d'héroïques actions. Il a été utile dans les temps de moyenne civilisation, à défaut de la vertu, lorsque le christianisme était mal compris.

Que les anciens Germains, incapables d'apprécier toute la grandeur du christia-

nisme, aient donc été séduits par ce faux point d'honneur, cela se comprend. Mais qu'au dix-neuvième siècle nous craignions de perdre ce qui est devenu inhérent à notre caractère, et que notre dignité tienne au seul fil qui nous rattache encore à la barbarie, voilà ce qui doit étonner autant qu'affliger.

Je ne vous ai pas entretenu de la Noblesse, mes chers enfans, sous le point de vue aristocratique ou gouvernemental, mais seulement à titre d'honneur, comme distinguant la classe supérieure des classes inférieures de la société. Cicéron a dit que « la Noblesse n'était autre chose qu'une vertu connue, » parce qu'effectivement le premier établissement de la Noblesse tire son origine de l'estime et de la considération qu'on doit à la vertu. C'est sous ce rapport que vous devez la considérer. Quoiqu'il eût été à désirer qu'il n'y eût point d'autre voie pour l'acquérir, il s'en faut cependant beaucoup que

tous ceux qui la possédèrent, furent qualifiés de ces brillantes qualités. La noblesse des sentimens n'a pas toujours suffi pour attirer la Noblesse proprement dite, comme cette distinction n'a pas toujours été le partage du mérite.

Vous avez reconnu avec moi l'antiquité de son institution, basée sur les vertus et les grandes actions; sous ce rapport, il y a similitude d'origine avec l'esprit chrétien. Voilà comme j'ai voulu vous la faire examiner, pour vous faire comprendre que, de même que le christianisme domine tous les gouvernemens, et peut s'allier à toutes les formes qu'ils peuvent revêtir, la Noblesse sait résister à toutes les révolutions, conserver son caractère indélébile, et se confondre toujours avec l'esprit chrétien. Il a donc été d'un devoir sacré pour les Nobles de respecter la religion, à l'égale de leur rang et de leur distinction. C'est ainsi que les belles actions des ancêtres ont été de tout temps

consignées dans ces livres d'or, que toutes les nations possèdent aussi bien que la république de Venise. Gardez-vous donc, mes amis, de tomber aujourd'hui dans le travers, aussi coupable qu'irréfléchi, qui domina nos pères à la fin du dernier siècle. Alors, par je ne sais quel faux semblant de modestie, il leur vint en tête la desséchante idée de ne plus se glorifier de leurs aïeux, et de ne jamais entretenir leurs enfans de leurs nobles actions. Les philosophes, les esprits forts, en ces temps d'erreurs, savaient bien ce qu'ils faisaient, quand ils propageaient de si funestes maximes, en les qualifiant déjà de *patriotiques* et de *progressives*. Les perfides prévoyaient d'avance les maux qui devaient en résulter pour la Noblesse, en faussant ainsi son esprit. Bientôt une vanité dangereuse, un mépris et un dédain pour les temps passés s'emparèrent des jeunes gentilshommes, et remplacèrent dans leur âme le noble orgueil qu'inspire le souvenir des ancêtres, et

le salutaire désir de les imiter. De là résultèrent l'ingratitude et l'oubli de ce qu'ils devaient à la patrie et au roi ; indignes du noble sang qui coulait dans leurs veines, on en vit qui pactisèrent avec nos fauteurs de troubles et de révolutions, et, plus tard, par une indigne condescendance, s'efforcèrent à l'envi à souscrire à toutes les humiliations de notre pays. Sachez donc, mes amis, profiter des leçons du passé, éviter avec soin de vous laisser abuser par les mêmes sophismes qui ont égaré les générations du siècle dernier, et de commettre les mêmes fautes qui ont causé tous nos malheurs.

Mais sachons aussi reconnaître que la distance qui séparait les classes moyennes de la Noblesse, tend de plus en plus à disparaître, et que les Nobles feraient défaut à leur générosité, s'ils les voyaient avec mécontentement arriver à leur hauteur, et se confondre parfois avec elle, par les richesses, les sciences, les honneurs et les vertus

patriotiques. Ils devraient s'en féliciter, au contraire, et ne voir dans ce rapprochement qu'une preuve que les grands exemples qu'ils n'ont cessé de leur donner, ont produit leurs fruits, et qu'après avoir tracé le sillon, elles ont su les y suivre. La Noblesse ayant donné de tout temps son sang et ses biens pour la patrie, le souvenir de ses bienfaits ne s'effacera pas. Elle restera grande dans notre histoire, et fournira des pages brillantes que la postérité se plaira à admirer. La nation a compris ses services, et le peuple a voulu partager ses dangers et sa gloire. L'opinion aujourd'hui est donc que le peuple est assez éclairé pour comprendre et défendre ses propres intérêts; s'il s'est égaré dans ces derniers temps, emporté par un enthousiasme, et quelquefois par une cruauté aveugle, nous devons reconnaître qu'il a donné des preuves étonnantes de grandeur, et a été d'autant plus excusable dans ses excès, que sa grandeur est à lui, et ses écarts aux

perfides conducteurs qui l'ont égaré. Mais un peu de calme a succédé à l'orage; et s'il déplore ses excès, il est loin d'avoir déposé toutes ses préventions, et de se repentir d'avoir abattu le vieil édifice social, pour lequel il ne lui revient aucune sympathie. Que ceux donc qui, dans leurs regrets, rêvent encore un retour vers le passé, cessent de jeter leurs regards en arrière; qu'ils sachent que c'est avec une auréole brillante que la Noblesse se présente comme digne de rester dans la lice, avec les institutions nouvelles appropriées à notre époque.

HUITIÈME LEÇON.

Louis XIV. — Désordres de la révolution française.

L'œuvre de la véritable régénération au temps où parut Luther, eût été de trouver une solution claire, un accommodement pacifique entre l'autorité civile et les principes religieux. Il fallait réformer quelques abus introduits jusque dans le sanctuaire,

simplifier la complication des rapports ecclésiastiques et séculiers, qui occasionaient une foule de désordres partiels. Si cette tâche eût été remplie, on eût vu, d'une part, la vraie piété chrétienne, l'humble dévouement, dont la chaleur existait partout, mais comme un miroir brisé; de l'autre, la science européenne, toujours progressive, prendre de concert une activité chaque jour plus étendue et plus vive. Mais cet heureux mouvement fut entravé et empêché par la guerre civile, qui éclata entre les deux partis religieux.

Que ne puissions-nous oublier à jamais ces jours de funeste mémoire! Mais nous sommes loin encore d'avoir échappé à l'influence malfaisante de ce grand évènement. Les guerres sont apaisées, les animosités se calment, mais nous ne jouissons pas encore des douceurs de la fraternité : nous sommes encore, le peuple catholique et le peuple réformé, comme deux frères qui, lassés

de leurs longues querelles, désirent de part et d'autre la réconciliation entière, mais qui n'ont pas encore dissipé tous les nuages de la prévention. Charles-Quint fit des efforts infructueux, mais dignes d'éloges, pour arrêter le schisme. Il était dans nos destinées que l'esprit de mensonge une fois en marche, ne reviendrait qu'après avoir parcouru son cercle fatal. « Luther avait donné l'im-
« pulsion, l'esprit humain était pour ainsi
« dire précipité ; rien ne pouvait désor-
« mais le retenir ni modérer sa chute ; il
« fallait qu'il allât toujours tombant, jus-
« qu'à ce qu'il eût atteint le fond de l'a-
« bîme (1). »

Puisque la réforme devint une puissance, il fallut bien se résigner à vivre à côté d'elle, quand on reconnut que les moyens de ramener à l'unité étaient employés sans succès. Le traité de Westphalie fut une déclaration

(1) La Mennais, *Essai sur l'indifférence.*

de l'existence politique des Etats protestans. A dater de cette époque, les guerres n'eurent plus de caractère religieux, et les questions de territoire et d'intérêt commercial furent seules les mobiles des trop longues querelles qui suivirent.

Dans le dix-septième siècle, tous les regards furent fixés sur la grande figure de Louis XIV, dont le règne a jeté un si vif éclat, que cette époque a reçu son nom. Quand l'opinion publique se décide à accorder une pareille gloire à quelqu'un, sachez, mes enfans, que c'est un signe manifeste que les peuples ont senti les avantages précieux d'un grand homme. Voulez-vous maintenant savoir sous quel rapport Louis XIV a réellement mérité ce titre? C'est non seulement parce qu'il sut inspirer les arts et les faire fleurir autour de lui, par ce tact fin qui lui sut faire distinguer et encourager les grands hommes de son siècle, qui s'y rencontrèrent comme s'ils les eût créés; non

seulement à cause de la magnificence et de la pompe de sa cour, et le charme d'une langue qui sut se faire entendre de l'Europe entière, où tant de merveilles faisaient l'admiration de l'univers, mais, surtout, parce qu'il eut la gloire d'avoir été plus habile politique que ses devanciers, de n'avoir entrepris que des guerres bien conçues et dans l'intérêt du pays. Il eut le mérite d'être un administrateur vigilant dans l'intérieur de son royaume, et de mettre de la régularité et de la célérité dans toutes les parties du gouvernement.

Des hommes graves lui ont reproché de s'être plus occupé de la dignité extérieure de l'Etat que du bien-être de ses sujets ; mais quand on se souvient de l'état de désordre et de faiblesse d'où Louis XIV sut tirer son royaume, et à quel degré de puissance il sut le porter tout-à-coup ; quand on voit combien notre législation est devenue plus parfaite en passant par ses mains habi-

les, quoiqu'il ne lui ait pas laissé le sceau de la perfection, alors cette critique ne doit être reçue qu'avec réserve. Toutefois l'égoïsme de sa politique, quoiqu'habile, les désordres de sa cour, quoique brillante, le joug trop roide de son autorité, quoique non contestée alors, tout cela peut être compté parmi les causes des malheurs qui terminèrent ce beau règne. Cependant, il faut reconnaître nécessairement, mes enfans, que ce grand développement monarchique avait été préparé par le génie de Richelieu, dont le pouvoir absolu se tourna à l'intérieur contre les résistances qu'il excitait, tandis que celui de Louis XIV attirait à lui, et s'assimilait tout ce qui avait résisté. Le ministère de Richelieu fut une lutte de la royauté contre la féodalité. Sous le règne de Louis, au contraire, la royauté absorba la féodalité, et réalisa un des mystères du principe monarchique, en personnifiant dans un grand roi toute la puissance d'un grand peuple.

Ce n'est donc pas sans quelque raison qu'il put dire *la France c'est moi,* quand on vit la puissance nationale, personnifiée dans ce monarque, conquérir, par la valeur française, deux lignes de forteresses qui couvrirent nos frontières du nord à l'est ; réunir à la France la Flandre, la Franche-Comté, la Lorraine, Strasbourg, et retourner contre l'ennemi le canon de cent villes qui la menaçaient ; placer un fils de France sur le trône d'Espagne, et lui rendre la liberté de ses mouvemens ; quand, à l'intérieur, on vit surgir comme par enchantement ces créations gigantesques, monumens éternels, produits des harmonies intellectuelles, qui conduisaient les artistes dans la sphère du beau et du grandiose ; type d'élégance et de grandeur, qui ont imposé leurs proportions à toutes les constructions publiques ? Avait-il tort de dire *la France c'est moi,* quand le pouvoir absolu qu'il exerçait ne semblait en lui qu'une exten-

sion du pouvoir monarchique, qui participait à celui des dictateurs militaires dans les républiques ?

Le christianisme avait doté la France de la liberté civile et religieuse, de l'affranchissement des esclaves, et du principe d'une égalité morale, indépendante des inégalités de fortune. Les Gaulois, descendans des anciennes races Kimbris (1), originaires d'Asie et des rives du Pont-Euxin, lui avaient donné la liberté municipale et provinciale, le système électoral, l'amour des lettres et des arts, l'esprit industriel et commercial. Enfin, les Francs lui avaient apporté l'unité nationale, l'honneur monarchique, l'éclat de la bravoure militaire, la passion de la gloire et la liberté politique. De la réunion de tous ces bienfaits était résulté pour les Français un penchant naturel vers l'éga-

(1) Voyez *Histoire des Gaulois*, par M. Amédé Thierry.

lité, qui les rendit le peuple le plus sociable, le plus affable, et en même temps le plus facile à se plier aux mœurs, aux coutumes des autres nations. Peut-être aussi naquit-il de là notre légèreté, notre mobilité et notre goût pour le changement; mais à coup-sûr, l'assemblage de ces qualités et de ces défauts nous valut cette prépondérance que nous sûmes de tout temps exercer sur l'Europe. Eh bien! aucun prince ne contribua plus que Louis XIV à favoriser le sentiment d'égalité, qui, comme nous l'avons dit, était le trait dominant du caractère national. Sous son règne, la Noblesse perdit son existence féodale, pour chercher son lustre et son influence dans les services rendus à l'Etat; c'est lui qui habitua les gentilshommes à placer dans le mérite les idées de supériorité qu'ils n'avaient vu jusque-là que dans la naissance; et par la considération qu'il montra pour les savans, les gens de lettres et les artistes, il fonda dans l'opi-

nion cette aristocratie du génie et du talent, rivale dangereuse de l'aristocratie de noms ou de richesses.

Le peuple se sentit donc vivre et régner dans Louis XIV, comme il se sentit, depuis, vivre et régner aussi dans Napoléon. Voilà ce qui explique comment le Français, si fortement attaché à ses libertés, peut quelquefois en supporter la privation, lorsqu'on lui donne en échange un héritage de gloire.

Mais tant de grandeur ne put être contenue dans un être humain, sans que la fragilité humaine ne montrât ses abus. Le ciel permit que ce despotisme de Louis XIV, dans cette suspension des droits de tous, fût condamné par la raison, afin de tourner contre le pouvoir absolu un exemple, qui aurait pu se perpétuer en France.

L'acte le plus malheureux de ce temps, est cette fameuse révocation, qui ne fut qu'un grand effort pour rétablir l'unité de la société française : elle blessa l'esprit chré-

tien, tout en voulant le servir. Il paraît certain qu'à cette époque, les provinces placées au centre de la France ne comptaient presque plus de protestans; on en voyait fort peu dans la Noblesse, dont la moitié l'était encore sous Henri IV. Louis XIV et ses ministres purent se persuader, d'après ce mouvement, qu'il ne suffirait que de lancer cet édit de révocation pour porter toute la France à l'uniformité du culte. C'était l'erreur commune de toute la nation, et le roi en reçut même les félicitations de tous les ordres de son royaume. Si on veut juger impartialement, et non pas d'après l'évènement, la question est fort embarrassante. Toutefois, cette révocation a porté un coup terrible à la France, et a jeté un discrédit sur le beau règne de Louis XIV. Voici, au reste, ce qu'en dit le cardinal de Beausset, dans son *Histoire de Bossuet :* « Si les évène-
« mens ne secondèrent pas les vœux et les
« espérances du roi, s'il s'est trompé, il

« s'est trompé avec tous ses ministres, avec « tous les grands de son siècle, avec tous les « corps de son royaume. Cette erreur fut « l'erreur commune de toute la France ; et « c'est parce que l'on a confondu trop légè- « rement les temps et les faits, qu'on s'est « livré dans la suite à des déclamations exa- « gérées contre un monarque qui fera tou- « jours honneur à la France (1). »

Ce n'était pas en entrant dans une telle voie qu'on pouvait arrêter les progrès effrayans des doctrines anti-religieuses et anti-sociales qui pénétraient déjà dans les esprits à la fin de ce règne, et qui devaient avoir une bien plus triste importance sous le règne de son faible et voluptueux successeur, en faisant éclater la tempête sur l'Europe entière. Nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître qu'il y avait des amé-

(1) M. le cardinal de Beausset dit que Bossuet n'a pas été consulté.

liorations, des réformes à obtenir, et que quelques-unes des prétentions de cette audacieuse philosophie étaient raisonnables : mais dans son délire, ne sachant respecter aucun frein, aucun droit, ne tenir compte d'aucun antécédent, elle voulut comme briser l'humanité tout entière, et la jeter dans le chaos, afin d'avoir la gloire d'employer sa toute-puissance pour créer un monde entièrement nouveau et conforme à ses coupables conceptions. C'était un plan arrêté par ces soi-disant réformateurs, que tous les moyens seraient bons pour atteindre leur but et se faire un nom célèbre, en renversant la société établie. Quelque criminel que fût ce système, on peut le comprendre et l'admettre chez les hommes qui furent, par leur position, plus accessibles à ces doctrines : mais qu'ils aient su y faire participer ceux qui devaient le plus les redouter pour leur tranquillité morale et la sûreté de leur existence ; qu'ils aient eu le talent de

fasciner tellement les yeux, que les hommes les plus recommandables par leur position et leur naissance s'empressassent de les admettre, on ne sait sur quoi on doit le plus gémir, ou sur la perversité du siècle, ou sur la facilité avec laquelle les hommes de tous les temps et de tous les pays préfèrent le mensonge à la vérité. *L'homme est de glace pour la vérité, et de feu pour le mensonge*, a dit La Fontaine, qui semble avoir pensé pour les hommes de ce temps-là.

Je ne veux pas entrer dans le récit des évènemens de la révolution française ; l'histoire est là, où vous pourrez les étudier : je veux seulement vous faire remarquer qu'elle doit être regardée comme une de ces grandes époques qui changent la face du monde. On lui a donné le nom de *révolution française*, parce qu'elle commença en France, et que ce fut le point sur lequel elle exerça le plus de ravages ; mais elle fut européenne, et même elle étendit son influence sur le

monde entier. Elle résume à elle seule l'histoire de tous les peuples, depuis l'établissement du christianisme. Elle est le point où viennent aboutir toutes les constitutions d'empire, toutes les institutions humaines, tous les rêves de l'imagination, tout le vague de l'esprit. Dans la révolution française se confondent tous les schismes et toutes les sectes, la tyrannie des rois et la puissance des papes, l'orgueil de la noblesse et l'avilissement des peuples, les connaissances humaines des siècles passés et l'esprit industriel et spéculatif du temps présent; en un mot, la révolution française engloutit à elle seule dix-huit siècles de grandeur et de bassesse, de science et d'ignorance, d'impiété et de religion : c'est la destruction de tout ce qui est sorti de la main des hommes ; c'est le commencement d'une ère nouvelle, comme la chute de l'empire romain, écrasé par l'envahissement des Barbares du Nord, ouvrit aux esprits, qui s'éclairaient au flam-

beau de l'Evangile, une marche progressive pour l'humanité.

Si tout a été à refaire après cet épouvantable désastre, la religion catholique, dont les dogmes remontent à l'établissement du christianisme, et de là, par la succession du peuple hébreu et les patriarches, jusqu'au berceau du monde, est restée seule debout sans altération, alors cependant que toutes les attaques se dirigeaient contre elle avec un acharnement dont il ne fut jamais donné d'exemple. C'est un fait curieux à observer aujourd'hui, et sur lequel je me plais à arrêter votre attention, pour vous faire voir et apprécier la puissance et la grandeur de l'auteur de cette religion, qui a promis de la soutenir de son bras puissant contre toutes les attaques de l'enfer. Sachez donc apprécier, mes chers enfans, l'étendue de ce bienfait, le seul refuge, sur la terre, où les hommes puissent se mettre à l'abri du mal, et rendez des actions de

grâces à Dieu de vous avoir fait naître catholiques.

Aussi, je ne crains pas de le dire, le dogme catholique étant reconnu aujourd'hui dans son intégrité, malgré toutes les attaques des novateurs, la révolution française n'est plus qu'une de ces commotions, comme toutes celles que nous présente l'histoire, qui ont servi au développement de l'esprit humain, et qui ont perfectionné les rapports des hommes entre eux, en produisant des résultats presque toujours opposés à ceux que poursuivaient les réformateurs.

Cette révolution a sans doute déchaîné des maux innombrables sur l'humanité; mais, comme vous avez pu l'observer dans le gouvernement providentiel, dont j'ai essayé de vous dévoiler les mystères, Dieu, qui sait tirer le bien du mal, a fait servir les passions des méchans, et les erreurs des hommes d'orgueil, à réaliser dans les sociétés des progrès importans, et à rétablir

dans les esprits des vérités méconnues.

Etudier l'histoire de cette révolution sans s'être préalablement occupé de la partie philosophique et morale des siècles passés, sans avoir réfléchi au principe constitutif des sociétés humaines, sans être remonté, comme je me suis plu à vous le faire voir dans ce court exposé, aux principes des choses, ce serait, à mon avis, perdre totalement un temps qui pourrait être mieux employé, et courir risque de se fausser l'esprit, en admettant comme vrais des systèmes inventés par l'intérêt de secte ou l'esprit de parti.

NEUVIÈME LEÇON.

—

Réflexions philosophiques sur l'histoire de cette époque. — Napoléon.

L'étude de l'histoire, mes chers enfans, qui embrasse toutes les sciences, doit être pour tous les hommes, quelle que soit leur condition, un moyen de les rendre plus sages, meilleurs et par conséquent plus heureux. Elle leur représente le tableau des

fautes et des erreurs de ceux qui les ont précédés, et, comme une glace qui réfléchit les traits du visage, elle leur donne le moyen de les éviter, ou au moins de les corriger. Si, en étudiant l'histoire, vous n'en retirez pas cette utilité et cet avantage, elle ne sera pour vous que comme ces spectacles qu'on se plaisait à vous donner dans votre enfance. Vous devez, dans les faits du passé, chercher des leçons pour l'avenir, examiner quelles furent les causes de la destruction des empires, l'influence qu'eut sur son siècle tel ou tel roi, tel ou tel philosophe, étudier les différentes religions des peuples, pour vous instruire davantage de la vôtre, et éloigner de votre esprit et de votre conduite ces germes de mort qui peuvent si facilement se reporter des nations aux individus.

Nous avons dit que la société avait été imposée à l'homme, non comme un moyen de parvenir au bonheur, mais comme une

épreuve capable de développer ses facultés; et que l'intelligence lui avait été donnée pour comprendre, et le sens moral pour choisir. Appelé à tenir un aussi haut rang parmi les intelligences, pouvait-il espérer de réaliser les vues de la Providence, sans travail et sans mérite? Dieu l'a trop aimé pour lui donner tout gratuitement. La civilisation doit donc être nécessairement le but auquel il doit tendre par ce développement; ainsi, tant que l'homme restera sur la terre, et par conséquent en société, ses facultés se développeront, et la civilisation se perfectionnera.

La civilisation doit être considérée sous deux points de vue fort distincts, qui participent à la double nature de l'homme. C'est-à-dire, l'homme étant esprit et matière, son développement doit se faire, et dans sa partie intellectuelle et dans sa partie matérielle. Le développement matériel doit s'accomplir par l'amélioration

de sa condition extérieure, se manifester par les avantages matériels, la douceur de la vie et le perfectionnement de la société; par le développement intellectuel, la raison reprend ses droits, l'intelligence s'éclaire, l'esprit s'ouvre aux vérités, le raisonnement se forme. De ces deux faits résultent deux vastes sectes qui divisent le monde, et s'appliquent cependant à la vie sociale. La secte spiritualiste attribue l'intelligence et le perfectionnement moral de l'homme à un sentiment inné de sa destinée immortelle. A ses yeux la philosophie ne peut avoir d'autre but que l'explication de cette doctrine; elle aperçoit dans ses besoins une preuve de sa dégradation primitive; dans ses souffrances un moyen d'expiation par la vertu; dans le travail un moyen de satisfaire ses besoins, en même temps qu'une punition et une épreuve. Suivant la secte sensualiste, tout nous arrive par les sensations; les sens ne sont plus que l'origine des idées, et cons-

tituent l'homme entier. Elle réduit tout à la vie terrestre, la seule destinée dont la raison, selon elle, prescrive de s'occuper. Les besoins matériels sont une preuve de la nécessité de les satisfaire à tout prix, et les jouissances que leur satisfaction procure, le véritable et l'unique but du travail.

Il est possible qu'un calcul bien entendu de ce *bien-être matériel,* puisse mener à la vertu et au bonheur, mais, à coup-sûr, le plus simple bon sens suffit pour nous faire voir que ce n'est la route ni la plus noble ni la plus sûre.

Ainsi, vous voyez, mes enfans, sous quel point de vue vous devez examiner ces deux théories. En les approfondissant, en étudiant leurs résultats, vous remarquerez que l'histoire nous présente ces deux conséquences distinctes, qu'un grand développement de la théorie du sensualisme a toujours conduit les hommes à la corruption, à l'avilissement, et de là au despotisme.

Que la théorie du spiritualisme, au contraire, étant bien comprise, éclaire l'intelligence, fait rentrer la raison humaine dans ses droits, porte les hommes aux bonnes mœurs, à la vertu, et de là à la liberté. Le spiritualisme est le germe de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau, de tout ce qui porte au bonheur. Le sensualisme, en pénétrant dans les rangs les plus élevés, comme dans les plus infimes, a été la cause de tous les désordres qui ont bouleversé les nations, des révolutions dont nos pères ont été les victimes, et sera l'origine de celles réservées aux nations démoralisées.

L'une veut le progrès de l'intelligence éclairée par la raison, l'autre, le progrès du bien-être matériel par tout ce qui peut flatter les sens et les passions. L'une ne peut espérer d'atteindre définitivement son but que par la réhabilitation dans l'autre vie, l'autre veut obtenir le bonheur dès celle-ci. Leibnitz a la gloire d'avoir soutenu la pre-

mière en Allemagne ; la seconde l'a été en Angleterre, par Hobbes.

Sans vous retracer les tableaux que je vous ai déjà présentés, rappelez-vous ce qu'étaient devenus ces grands empires d'Asie, lorsque les peuples courbaient la tête sous le plus affreux despotisme, et combien, au contraire, les Grecs ont fait de progrès dans la liberté, lorsque les doctrines spiritualistes de Socrate et de Platon animaient les esprits. Maintenant, quoique le christianisme ait pénétré dans les élémens les plus intimes de la société, vous n'en remarquerez pas moins la marche constante de ces deux théories. L'histoire moderne, comme l'histoire ancienne, vous donnera également des preuves convaincantes que ces deux sectes philosophiques amènent nécessairement les mêmes résultats. La société continue d'exister par le combat de ces deux principes, et la civilisation moderne est due à leur influence. Il ne peut y

avoir de progrès dans le bien-être de l'homme que sous l'influence de la théorie sensualiste, comme il ne peut y avoir de développement moral que sous l'influence de la théorie spiritualiste. La religion dirige l'homme intérieur, c'est-à-dire la partie de l'homme qui doit subsister après cette vie; la société dirige l'homme extérieur, c'est-à-dire celle qui est faite pour vivre en société sur la terre, et qui doit développer ses facultés pour en faire un bon usage.

L'ère nouvelle n'est pas tant celle de la liberté civile que l'ère de l'indépendance de la pensée; et le christianisme seul est dans le cas de la bien développer. Les sociétés en masse et les hommes en particulier, obéissent, sans s'en douter, à une loi progressive qui gouverne évidemment tous les êtres perfectibles, parce que le principe qu'ils renferment tend naturellement au développement de leur intelligence. Tels sont, mes enfans, les systèmes du véritable progrès.

En étudiant l'histoire avec cet esprit de sagesse, vous acquérerez les moyens nécessaires pour juger sainement les évènemens présens, les apprécier à leur juste valeur, en les comparant aux faits passés. Par exemple, celui qui ne se serait pas rendu compte des causes qui portèrent le clergé à ce haut degré de puissance où il parvint dans cette monarchie, qui n'aurait pas étudié les évènemens favorables qui contribuèrent à le faire regarder comme le premier ordre de l'Etat; par quel moyen il acquit cette prépondérance, dont il abusa peut-être, mais qui contribua si puissamment à civiliser les peuples; celui-là pourrait trouver ridicule et blâmable qu'il ait tenu si long-temps le premier rang dans le monde chrétien, et applaudira sans réflexion à son abaissement. Ou bien, si passant légèrement sur toutes ces circonstances, il ne faisait pas la part de l'influence civilisatrice qu'il exerça, et des abus qui s'introduisirent dans son

régime, il se plaindrait de ce qu'il n'est plus le premier corps de l'Etat en France, de ce qu'il n'est plus à la tête des affaires, et regretterait les temps passés. Vous, au contraire, mes amis, à qui j'ai indiqué la marche des évènemens qui ont porté le clergé catholique à ce haut degré de puissance ; qui avez été à même de juger des difficultés qu'il rencontra de toutes parts pour s'y maintenir, et combien il contribua à faire marcher l'espèce humaine vers sa réhabilitation; vous qui avez compris que la corruption, et par suite la déconsidération, étaient la conséquence de cet abus des richesses et du pouvoir, qui, sous Louis XV, lui fit abjurer sa mission toute divine, pour s'adonner aux plaisirs du monde; vous qui savez que les sciences, dont il était exclusivement en possession, sont aujourd'hui répandues dans toutes les classes de la société, et qu'il ne peut plus dominer par elles, vous trouverez tout naturel que renfermé entièrement

dans ses devoirs spirituels, il soit retiré du monde et des affaires publiques, et vous reconnaîtrez que ce que la révolution a détruit sur ce point, n'est que la conséquence de la marche des choses humaines. Vous serez d'autant plus disposés à juger avec cette impartialité, malgré le grand conflit des intérêts de tout genre, que vous voyez la religion toujours debout, vénérée, respectée, et recommençant à répandre ses lumières autour d'elle. Il en sera de même, si vous examinez impartialement par quelle suite d'évènemens et de circonstances la Noblesse a perdu ses prérogatives et ses priviléges, et quelle est la nouvelle voie qui lui est ouverte, depuis que la carrière militaire est parcourue indistinctement par toutes les classes de la société. Voilà à quoi pourra vous servir une étude approfondie et raisonnée de l'histoire.

Au reste, la cause de cette corruption du clergé est dans le concordat du cardinal

Duprat, qui donna à la cour la nomination directe aux bénéfices, contrairement à la pragmatique de saint Louis, qui reposait sur l'élection des abbés et des évêques par les chapitres. C'est ce changement funeste qui fit tomber la feuille des bénéfices dans les mains d'un homme tel que Dubois.

Au point où nous en sommes, c'est-à-dire au moment où éclata ce coup terrible qui détruisit l'ancienne monarchie française, et ébranla toutes les constitutions de l'Europe, les classes de la société étaient également corrompues. La cour et la ville, les grands seigneurs et les gens de lettres, les financiers et les bourgeois, tous se ressemblaient. Cet abâtardissement de la nation, sans être, comme nous l'avons vu, la cause efficiente de la révolution, contribua à diminuer les obstacles que devait rencontrer la marche des idées nouvelles. La grande existence de ce siècle était Voltaire, qui accélérait le mouvement, en s'efforçant d'a-

chever de séparer l'homme de Dieu, par la guerre cruelle qu'il fit à la religion, en déversant sur elle le sarcasme, le mépris, l'injure et surtout le mensonge. C'est alors que Louis XVI vint, au milieu d'une foule de cannibales, pervertie par toutes les doctrines de l'époque, enivrée de ses triomphes, avide de sang, offrir sa tête en holocauste, pour expier les fautes de ses prédécesseurs, les crimes de son peuple, et régénérer par son sang les générations à venir.

Lorsque tout fut détruit, que le sang le plus pur eut coulé par torrens, qu'il n'exista plus de mœurs, que les rangs furent confondus, que la religion, n'osant se montrer, fut forcée de rentrer au fond des cœurs, que l'anarchie enfin régna de toute part, Napoléon parut.

La Providence paraissant satisfaite de ce qu'avait souffert la France de saint Louis, prenant en pitié ce pauvre peuple, égaré

par le génie du mal, qui le portait à tant d'excès, suscita cet homme extraordinaire, qu'on vit, « à l'entrée d'un nouvel univers, « comme ces géans que l'histoire profane « et sacrée nous peint au berceau de la so- « ciété, et qui se montrèrent à la terre après « le déluge (1). »

Par suite de circonstances heureuses qui lui furent présentées à dessein, son génie se déploya, et acquit une énergie qui le fit triompher de tous les obstacles. Sous sa main puissante, l'ordre remplaça l'anarchie, les passions se turent, le vice se cacha, et la vertu put se montrer. Pour empêcher la prescription contre la gloire, ses victoires continrent l'ennemi, illustrèrent de nouveau la France, la firent craindre et respecter, même dans cet état d'abjection. Mais, à l'exemple des grands législateurs anciens et modernes, il sentit que la force et le gé-

(1) *Etudes historiques.*

nie peuvent bien comprimer le mal pour un moment, mais que pour refaire une société, l'établir sur des bases solides et la faire progresser vers le bien, le glaive est insuffisant, et les lois purement humaines une fiction. Il s'empressa donc de relever les autels, d'environner le clergé catholique du respect et de la considération qui lui sont nécessaires pour exercer son ministère, et de faire rentrer la foi dans les cœurs refroidis et les esprits égarés : en un mot, il s'efforça de rétablir encore une fois ce que l'anarchie avait détruit, l'union de l'homme avec son Dieu.

Peut-être voulait-il rendre la nation qu'il dirigeait plus croyante qu'il ne l'était lui-même; sa politique n'en est pas moins un hommage rendu au christianisme, qu'il jugea comme le principe d'ordre le plus efficace. Le passage de Napoléon sur la scène du monde a laissé de profondes impressions. Ce nom magique électrise encore

certaines âmes. *La révolution s'est faite homme*, a-t-on dit en parlant de lui. En effet, il ne pouvait être mieux défini. En se personnifiant dans ce vaste génie, la révolution française a ébranlé le monde. Pour parcourir sa brillante carrière, il s'est habilement servi de tout ce que le caractère français lui offrait de ressources : il a su faire briller du plus vif éclat toutes les vertus qu'il renferme. Le Français est essentiellement religieux et brave : assemblage admirable qui enfante les héros! S'il n'a su tirer de la religion tout le parti dont elle est susceptible, c'est au siècle philosophique qui précéda sa venue qu'on a dû s'en prendre, car il s'est efforcé de rendre la France à son culte, à son Dieu. Mais il n'y a d'entraînant que les convictions intimes : Napoléon était brave, il a su exalter son courage; il était sceptique, il n'a pas su parler aux cœurs religieux.

Enfant d'une révolution toute de renou-

vellement, il ne demandait que du mouvement; un secret instinct lui avait révélé qu'il ne pouvait vivre qu'en avançant. Ses conquêtes étaient une nécessité; c'était la lutte de la révolution contre l'ordre universel: mais aussitôt qu'il eut compris ce que sa nature active avait d'incompatible avec un peuple qui ne demandait qu'à reprendre sa place au milieu des nations de l'Europe, il fonda ce pouvoir absolu qui n'est jamais que transitoire dans ces temps modernes, et n'a de durée que celle de la vie de l'homme qui l'a établi. Alors, il voulut faire rétrograder le char triomphal qui l'avait porté au pouvoir, en instituant un système hiérarchique et aristocratique, calqué sur les anciennes constitutions du royaume, et rattachant la chaîne des siècles futurs à la longue chaîne des temps passés; mais là finit sa mission. Produit d'une révolution, il dut être englouti par elle sans avoir rien fondé, sans avoir laissé d'autres traces que

celle d'un météore brillant qui sillonne l'espace.

Napoléon trouva enfin les limites du possible dans l'étendue de son orgueil. Le climat détruisit son armée; dès lors, la question d'orgueil fut résolue : la restauration devint inévitable. Par malheur, elle fut mal comprise et mal faite.

A Dieu ne plaise que je ne rende à ce vaste génie l'hommage qui lui est dû! Sa place sera haute dans l'histoire, et il apparaîtra à la postérité comme une de ces personnalités les plus puissantes qui ont mis la main sur les destinées humaines. Dans le moment où la France se mourait au milieu des convulsions révolutionnaires, les hommes de véritable progrès doivent lui savoir gré du bien qu'il a fait, et surtout de celui qu'il voulait faire, malgré l'impossibilité où il était de l'exécuter.

« Comment a-t-il succombé, comment a-
« t-il été vaincu cet homme puissant, tou-

« jours invincible, qui sauvait le peuple d'Is-
« raël? » C'est par ces paroles de l'Ecriture que Fléchier commence son *Oraison funèbre de Turenne*. Ne serait-il pas à propos de se servir des mêmes expressions pour peindre le vide que fit Napoléon dans nos armées, au moment où, pour la seconde fois, l'Europe s'avançait en armes contre la capitale? N'étions-nous pas alors tentés de nous effrayer, comme le peuple d'Israël, lorsque nous vîmes un navire anglais le transporter au-delà des mers? N'étions-nous pas alors portés à nous écrir, comme après la mort de Judas Macchabée : « Hélas! qu'allons-nous
« devenir? Qui sait si le Seigneur, dans sa
« colère, ne nous a point enlevé ce défen-
« seur, à la vie duquel il avait peut-être at-
« taché sa protection? »

L'Europe, qui avait été si souvent vaincue par la France; qui avait été humiliée, mortifiée par son chef; qui avait tant de représailles à exercer, et dont on avait tout à

craindre, fut bien éloignée de se conduire comme ces nations idolâtres, comme ces peuples guidés par des dieux altérés de sang. Ennemis nés les uns des autres, ils ne jouissaient jamais que de courtes trèves, dont rien ne garantissait l'observance, que l'intérêt de les garder ou l'impuissance de les rompre; ils ne connaissaient dans la victoire que l'esclavage ou le partage des terres. La France fut vaincue, il est vrai, mais elle le fut par des nations chrétiennes, qui, toutes unies par la même croyance, abjurant toute inimitié de secte, ne tenant pas compte de leurs différens cultes, ne virent dans la France qu'une partie du grand corps chrétien qui ne devait pas disparaître de la carte de l'Europe : signe éclatant et mémorable de l'esprit de douceur et de progrès inspiré par le christianisme!

DIXIÈME ET DERNIÈRE LEÇON.

Epoque de renouvellement.

Ce n'est pas tout, mes enfans, dans un naufrage général, que de connaître ses pertes; il ne faut pas abandonner l'espérance de les réparer; il faut chercher, au contraire, par quel moyen on peut y parvenir. La vivacité de notre caractère français nous

porte à croire que l'on peut, au milieu d'une révolution, réformer aussi facilement une société qu'on détermine un changement de front sur un champ de bataille; mais au temps, à la maturité de la réflexion appartient seulement cette mission. Voilà pourquoi il est difficile que les hiérarchies sociales renaissent, quand elles ont été si fortement ébranlées; la cause de leur destruction s'oppose encore long-temps à l'action réparatrice de la nature.

Si l'on se contente simplement de jeter sur l'époque actuelle un coup-d'œil rapide, sans se donner la peine de pénétrer dans l'intérieur du corps social; si l'on ne s'attache qu'à le regarder à la surface, et le comparant aux corps de la nature, si l'on déduit d'une apparence d'identité des conséquences funestes, on sera naturellement porté à croire que nous ne pouvons pas plus arrêter la marche des évènemens, que nous ne pouvons nous opposer au torrent des

causes naturelles, qui entraînent les objets à leur destruction. Cette crainte serait d'autant plus légitime, que le sensualisme, qui est la cause efficiente de tous nos maux, semble avoir établi pleinement son règne sur les ruines du principe conservateur, et que cette soif ardente de l'or, qui s'est emparée de tous les esprits, mène, nous le savons, au plus profond matérialisme ; mais heureusement la Providence ne permet pas toujours que le mal se développe dans toute la rigueur de ses conséquences.

En étudiant avec sang-froid et impartialité l'état actuel des choses, on est à même de remarquer que les causes des malheurs qui pèsent depuis si long-temps sur la société, s'affaiblissent à mesure que nous avançons ; que les abus qui ont été le prétexte de ces révolutions désastreuses, se redressent ; que les préjugés qui avaient tant influé sur l'opinion, tendent à disparaître ; qu'au flambeau du christianisme mieux com-

pris, les esprits s'éclairent; que les sciences, qui ont de tout temps contribué, ou à faire prospérer les nations, ou à les égarer, suivant la marche qu'elles ont prise, s'empressent d'abjurer à l'envi la fausse direction que leur avait donnée le siècle dernier, et tendent visiblement à graviter vers leur centre naturel.

N'est-ce pas effectivement une chose merveilleuse, que de voir à quel point les travaux de l'esprit humain, qui n'est cependant pas encore revenu de son égarement, s'harmonisent avec les vérités éternelles, et coïncident avec ce que les grands génies ont cru et respecté dans tous les temps? Nous l'avons dit, et nous nous plaisons à le répéter, le siècle actuel nous présente une physionomie fort remarquable par l'extension qu'il donne à la pensée de l'homme; et si les savans, dont l'esprit affranchi peut agir en pleine liberté, continuaient à se rapprocher de la foi, il n'y a pas de doute qu'ils

ne parvinssent à nous faire entrevoir de nouvelles et grandes lumières. La science a son siége dans l'âme ; elle est essentiellement indépendante ; et plutôt que d'accepter le joug que la loi lui impose, elle se jetterait dans l'erreur et y entraînerait les peuples : elle aime mieux nier l'évidence que de se soumettre (1).

Que de changemens opérés dans l'esprit des Français depuis quarante ans ! Nous ne sommes cependant pas éloignés de l'époque où Bernardin de Saint-Pierre, faisant un jour un rapport à l'Institut, dont il était

(1) Déjà nous savons qu'au milieu d'un nombreux auditoire, M. Cousin a été vivement applaudi, en ne craignant pas de proclamer *que toutes les vérités utiles à l'homme étaient renfermées dans le symbole du christianisme;* et que le docteur Coste, professant au Jardin des Plantes, a fait entendre du haut de la chaire d'où le célèbre Cuvier se faisait naguère écouter de toute la jeunesse parisienne, cette définition admirable : *la science est l'histoire du monde enseignant Dieu.*

membre, où la question de Dieu devait se trouver naturellement sous sa plume, sa déclaration excita tellement les huées de l'assemblée, que ses collègues, au milieu des cris et des vociférations les plus atroces, allèrent jusqu'à outrager sa vieillesse, le traitant d'homme faible, superstitieux, et le menaçant de le chasser de l'assemblée. L'un d'eux s'emporta au point de l'appeler en duel pour lui prouver, l'épée à la main, que Dieu n'existait pas.

Quel avantage la jeunesse actuelle n'a-t-elle pas sur la génération qui s'éteint, pour acquérir une saine et véritable instruction! Au lieu des théories athées ou antireligieuses, la lumière commence à venir de toutes parts frapper son esprit; le voile qui couvrait les anciens temps tombe devant les investigations de la science nouvelle. On sait de quelles importantes découvertes elle s'est enrichie de nos jours; combien les recherches historiques diminuent les pré-

jugés de l'ignorance ; comment les livres indiens, chinois, arméniens, se montrent pleins de traditions bibliques dans les savantes traductions de nos orientalistes ; que la littérature participe à ce travail secret de la science ; et que le roman même, jusqu'à un certain point, n'est pas étranger à cette manière d'envisager les choses. Hommage soit donc rendu aux hautes intelligences qui éclairent le monde ! Rejeter aujourd'hui la cosmogonie mosaïque, c'est déclarer qu'on n'est pas à la hauteur de son siècle, ni en physique, ni en astronomie, ni en géologie, ni en histoire naturelle ; c'est donner la preuve d'une instruction bornée ou d'une mauvaise foi évidente.

Ecoutez la parole de l'homme qui naguère tenait parmi nous le sceptre des sciences naturelles : « Elevé dans toutes les sciences « des Egyptiens, mais supérieur à son siè- « cle, Moïse nous a laissé une cosmogonie « dont l'exactitude se vérifie chaque jour

« d'une manière admirable. Les observa-
« tions géologiques récentes s'accordent par-
« faitement avec la Genèse, sur l'ordre dans
« lequel ont été successivement créés tous
« les êtres organisés. »

Venez et voyez, pouvez-vous dire maintenant à l'incrédule, comment ces vérités, dont vous fîtes dans votre ignorance le sujet de vos railleries, sont aujourd'hui empreintes sur toutes les parties du globe, dans les entrailles de la terre, et jusqu'au plus profond des abîmes. Ces faits, que vous regardiez comme absurdes ou comme impossibles, sont avoués et démontrés par la science. Le monde semble s'ébranler à nos regards dans toutes ses parties, pour nous faire assister aux dernières convulsions de l'impiété expirante. Elle n'est plus, comme au siècle dernier, dans les hautes classes; elles ont, hélas! payé trop cher l'abandon de la foi.

Voltaire perd tous les jours de son cré-

dit; il ne demanderait plus, s'il revenait, ce dont Dieu nous garde, comment le législateur des Hébreux a pu écrire le Pentateuque, puisqu'on a la preuve que de son temps on écrivait sur le papyrus; ni comment Moïse a pu faire exécuter dans le désert tant d'objets d'art pour le tabernacle, pour les vases, pour les vêtemens sacrés, puisqu'alors tous les arts fleurissaient en Egypte, où Moïse en avait pris connaissance; il ne demanderait plus si Esdras n'a pas forgé les Livres saints dont il forma le recueil, car, si ces livres étaient l'ouvrage de l'imposture, on se demande comment on aurait pu falsifier l'histoire écrite et monumentale de l'Egypte, pour la faire coïncider avec eux dans une foule de circonstances et de dates essentielles. Rien n'est plus propre que cette étude et cette investigation, à rendre aux Livres saints le respect qui leur est dû; et comme c'est sur ces antiques monumens de notre foi que repose le principe de toute civilisa-

tion, on ne peut trop en étudier l'esprit.

Si nous réfléchissons ensuite que les peuples ne peuvent subsister et se ranimer que par les croyances qui, de tout temps, ont servi de base à l'ordre social, nos inquiétudes ne se calmeront-elles pas, quand nous voyons les sociétés, dégoûtées de ces causes de troubles, appeler à leur secours les institutions antiques, seules fortes et vraies, seules capables de rendre cette tranquillité qu'on appelle de toute part? Loin d'être épouvantés par l'excès de la corruption qui nous environne, et de cette indifférence qui s'est emparée des esprits les plus sages, quoiqu'elle nous afflige profondément, ne devons-nous pas ouvrir nos cœurs à l'espérance, et pressentir un avenir plus brillant et plus heureux? Ne sommes-nous pas disposés à saluer l'aurore d'un si beau jour, quand nous voyons la religion universelle ou catholique, briller avec autant d'éclat que jamais; l'Eglise n'avoir été, en aucun temps,

ni plus sainte, ni plus unie, ni plus soumise à son chef?

La révolution française, si fertile en enseignemens, doit être considérée par vous, mes amis, comme un cours complet de théories sociales en action. C'est non seulement l'histoire d'un grand empire qui s'écroule, mais encore, comme je vous l'ai fait voir, l'histoire de plusieurs siècles, l'histoire du genre humain jusqu'à nos jours, qui se renouvelle dans ses phases les plus diverses; et cette histoire est resserrée dans l'espace de quelques années. La révolution française a été trop loin; elle a été au-delà des rêves d'amélioration qu'on aurait dû en attendre, parce que les hommes de mouvement ayant mis trop précipitamment la sape au pied de l'édifice, sans calculer les effets de sa chute, elle n'a pu s'opérer que par des chocs violens et illégaux. Une autre cause de malaise que ressent encore la société européenne, par suite de ce grand

évènement, provient de ce que la partie dominante alors de la société, celle qui était active, et qui s'est perpétuée à la tête de ce mouvement, a refusé le remède providentiel qui lui était offert.

Loin de considérer les révolutions comme un mal moral pour les empires, je pense, au contraire, qu'ils ne peuvent progresser, et acquérir le développement dont ils sont susceptibles, que par elles; le mot *révolution* veut dire *changement, déplacement.* Il n'est que trop vrai que ces commotions ne peuvent souvent se produire qu'en froissant les intérêts et les personnes des générations présentes. Parmi les peuples mobiles de la mobile Europe, c'est le Français qui fut toujours, et à toutes les époques, le plus susceptible d'éprouver de ces changemens qui modifient les mœurs, renouvellent les habitudes, et causent, par conséquent, tant de maux et de ruines. Mais, nonobstant ces maux, dont on aura long-

temps encore à déplorer les fatals effets, et auxquels on est si lent à apporter les vrais et salutaires remèdes, nous ne pouvons disconvenir que ce qu'il y a de bon et de vraiment utile dans les révolutions modernes, tant politiques que religieuses, trouve son principe dans les idées chrétiennes. Nous vous avons fait voir comment elles n'avaient jamais été éteintes dans le cœur des hommes, et comment elles subsistaient dans les siècles les plus reculés. D'après le triomphe reconnu des vrais principes, que l'on ne peut nier, si on avait bien voulu les associer aux progrès lents, mais constans et réels du catholicisme, en réformant seulement les abus que l'ignorance des hommes ou leurs passions y avaient introduits, au lieu de vouloir l'attaquer par la base, on serait parvenu d'une manière plus sûre, sans commotions funestes pour la société, à un plus grand bien. Tandis qu'en prenant une voie contraire,

en devançant les plans de la Providence, en prenant pour guide l'orgueil humain, au lieu des lumières de la foi, on a procuré au monde des résultats avantageux, il est vrai, mais en les faisant payer par d'horribles catastrophes, et en bouleversant, momentanément nous l'espérons, les véritables principes de la morale.

La mission des générations présentes est, à notre avis, aujourd'hui, de réparer les funestes effets de l'erreur qui, depuis trois siècles, a fait irruption dans le monde, et en même temps de seconder le mouvement providentiel du genre humain vers la grande unité. Le propre de l'erreur est de tout dissoudre, de tout diviser; tel a été le protestantisme, principe de toute erreur. L'effet de cette grande unité vers laquelle nous marchons, sera le résultat social d'un accord parfait entre les esprits et les cœurs, accord qui suppose évidemment des croyances communes et des devoirs communs. Si les gou-

vernemens, mieux éclairés sur leurs véritables intérêts, voulaient bien chercher leur stabilité sur les principes qui ont été de tout temps les bases de l'ordre social, la sanction des lois, la règle des mœurs ; s'ils consentaient à s'allier franchement à l'esprit chrétien, à le fondre dans toutes les institutions de l'Etat, suivant la civilisation moderne ; alors nul doute qu'ils ne trouvassent les sociétés disposées à les seconder, et alors toutes nos craintes seraient dissipées. Il appartient au sacerdoce de régénérer le monde moderne, comme il a régénéré le monde ancien, en amenant les populations à approfondir les vérités chrétiennes. Nous le pensons, du moins avec certains esprits éclairés (1), bien à même de juger la posi-

(1) M. Teste, garde des sceaux et ministre des cultes, en approuvant le projet que M. l'abbé de Genoude lui soumit de rétablir l'ordre des oratoriens, lui ajouta qu'il était arrivé au ministère avec de grandes préventions contre le clergé, qu'elles

tion actuelle. Le clergé catholique va se trouver, comme au temps de la primitive Eglise, à la tête de la civilisation moderne. Tout nous fait espérer que Dieu ne permettra pas, cette fois, qu'il ternisse sa belle mission en se laissant dominer par les passions. Que l'éducation de la jeunesse soit donc de nouveau dirigée par le sacerdoce! Hommes de Dieu par leur mission, que les prêtres redeviennent les hommes des peuples par les sciences, les vertus et l'exemple!

Le mouvement de publicité qui amène tous les secrets au grand jour, porte les intelligences supérieures à réfléchir sur les désordres qui affligent les sociétés, et les fait recourir aux véritables moyens pour les arrêter. Sous ce rapport, nous devons plutôt

étaient toutes dissipées; que le clergé était la portion la plus intelligente de la société, au lieu d'être, comme il l'avait cru long-temps, l'ennemi des progrès et des lumières; qu'il saisirait l'occasion de le déclarer à la tribune.

applaudir que craindre cet esprit investigateur qui se manifeste parmi la jeunesse, persuadés que nous sommes, qu'ayant une direction plus chrétienne, débarrassée des entraves qui l'irritaient, éclairée par une presse qui n'est pas encore assez calme, il est vrai, pour servir de flambeau à l'opinion publique, mais qui tend insensiblement à rentrer dans ses véritables limites, comme un fleuve débordé revient, à la belle saison, dans son lit, après avoir tout ravagé sur son passage, cette jeunesse instruite, disons-nous, ne pourra que répandre un jour sa salutaire influence sur les différentes classes de la société dont elle fera partie.

Beaucoup de personnes, nous le savons, comparent le temps présent à l'époque de la décadence de l'empire romain, lorsque la corruption avait envahi toutes les populations, que la philosophie avait gangrené tous les cœurs, que le doute régnait dans tous les esprits, etc..... Sans craindre de nous trom-

per, nous pouvons avouer cette ressemblance à certains égards. Mais de même que des ruines de l'ancienne Rome, de la Rome païenne, il surgissait une Rome chrétienne, de même on peut apercevoir aujourd'hui une nouvelle France, une France catholique qui tend à remplacer la France philosophique et incrédule, régicide et athée du dix-huitième siècle.

Si nous jetons nos regards sur les deux plus grands ennemis de l'unité politique, nous les voyons abandonner la scène du monde comme deux ombres terribles qui, après avoir agité l'homme pendant son sommeil, disparaissent à la vue de l'astre du jour. Ainsi le protestantisme et le mahométisme, produits de l'orgueil, tombent par lambeaux, et rentrent dans le néant, pour laisser le char de la civilisation moderne suivre son cours radieux à travers les nouvelles régions intellectuelles qu'il se propose de parcourir.

Dans les temps qui viennent de s'écouler, la guerre, souvent civilisatrice, était une expiation, un fléau terrible qui pesait sur l'humanité, par suite de la déchéance. Les peuples avancés gravaient leurs idées avec le fer dans le sein des peuples vaincus, qui restaient en arrière : ils les eussent gravées dans l'intelligence, s'ils n'eussent pas perdu leurs vertus primitives. Mais à force d'expiations, l'humanité tend vers sa réhabilitation. Aussi voyons-nous la guerre faire place aux communications paisibles qui s'établissent par les journaux, les livres et les voyages; le mobile Occident attirer à lui l'immobile Orient, et le monde se soulever tout entier pour aller au devant d'un glorieux avenir. Que les esprits craintifs cessent donc de qualifier nos idées de rêves et d'illusions; qu'ils sachent que si la tempête agite encore les couches inférieures de l'atmosphère, le calme commence à renaître dans les régions supérieures.

Une trop grande civilisation tend à une plus grande corruption, nous dit-on encore; cela fut vrai; mais si les générations dégénèrent, l'esprit humain marche toujours, et tend à se développer. Travailler à rendre la vie plus douce et plus commode par tous les progrès des arts, des sciences et de l'industrie; propager en même temps dans tous les lieux, et dans tous les cœurs, la justice, la bienveillance et la charité; rendre les hommes dignes du bonheur qui leur est promis, et adoucir en même temps la rigueur de leur épreuve terrestre ; voilà quelle est la destinée des sociétés, le but de tout progrès ; telle est la vraie, la véritable civilisation.

Oui, mes enfans, une ère nouvelle se présente aux peuples modernes, dans laquelle le christianisme, mieux apprécié, sera reconnu pour être *la liberté de l'intelligence éclairée au flambeau de la raison*, ou *la raison réhabilitée avec elle-même*. Jusqu'à cette

heure, il n'a pu être présenté sous ce point de vue, parce que les hommes n'ont pu encore apprécier toute la vérité. Mais aujourd'hui l'humanité doit rentrer en possession des droits que le fils de Dieu a apportés sur la terre. Sachez que toute guerre contre la vérité est inutile ; celle-ci ne meurt jamais, quoiqu'un voile la cache souvent à notre vue. Sous les apparences de ces crises politiques qui préoccupent et agitent les hommes sérieux, il s'accomplit silencieusement un travail de régénération religieuse et morale, dont il importe de tenir réellement compte, car ces idées acquerront un jour une importance immense (1). La nation française recouvre la première, en Europe, cette liberté de l'intelligence qui se fait jour enfin, à force de commotions, de révolutions et de désordres. C'est à ceux qui ont mission de la gouverner, et surtout aux esprits dont le devoir est de l'éclairer, que nous serons

(1) *Voyez* les Notes à la fin du volume.

redevables des avantages de l'époque actuelle.

Si le temps, en avançant, semble démontrer le jugement de Dieu dans le jugement des peuples; si, dans un avenir plus brillant pour le monde, et que chacun aime à prévoir plus magnifique qu'à une autre époque, nos anciennes institutions se trouvent irrévocablement effacées, et deviennent inutiles, nous faudra-t-il rester à l'écart, et les enfans de ceux qui ont rendu tant de loyaux services se laisseront-ils dépasser par ceux auxquels ils se croyaient autrefois supérieurs dans leur dévouement pour la patrie? Croiseront-ils toujours les bras devant les travailleurs ingénieux qui apportent chacun leur pierre pour reconstruire le nouvel édifice? Non, non, nous ne nous laisserons pas vaincre dans cette noble lutte. Nous voulons encore mériter une place honorable dans la société nouvelle.

Des institutions théocratiques du moyen

âge, des principes aristocratiques et populaires de la féodalité, abolis les uns et les autres en 1789, il va naître un ordre nouveau, dont le nom est peut-être encore réservé à l'avenir, et qui donnera une forme nouvelle aux gouvernemens et aux sociétés modernes. Nous ignorons encore tout ce qui peut nous advenir. Cependant, chacun voit que le peuple a fait un pas immense vers l'âge de la virilité. Mais a-t-il, sous le rapport moral, tout ce qu'il faut pour ne pas abuser encore long-temps de la liberté qu'il a conquise? Nous croyons qu'il lui manque infiniment. Son intelligence est vaste, mais sa raison est encore troublée par les rêves trompeurs du philosophisme. Si, parmi nos priviléges, nous n'avons plus celui de donner exclusivement nos biens et notre sang pour la gloire de la patrie; si une noble tâche nous est encore dévolue, que ce soit celle de l'emporter sur tous en contribuant au bien-être général. Ce sera alors la nation

toute entière qui aura grandi à notre niveau. Au lieu de jeter un regard attristé vers un passé qui ne reviendra certainement plus, c'est à nous, mes enfans, croyez-le bien sincèrement, de rendre un grand service à notre patrie, en propageant par nos exemples, en proclamant par nos discours, les saines doctrines du véritable progrès; ces principes de loyauté, de justice, de désintéressement, de religion sincère, qui doivent faire la force des peuples; et ces principes, nous plaignons ceux qui en doutent, il faut les aller puiser à la source du fleuve bienfaisant qui doit féconder tous les siècles, le christianisme!!!

NOTES

A L'APPUI DE CE QUE L'AUTEUR AVANCE DANS CET OUVRAGE.

Pour ne pas interrompre le fil des pensées que nous venons de communiquer à nos lecteurs, nous avons cru devoir réserver une place dans ces Notes pour leur donner quelques preuves du retour universel des esprits en France vers les *idées-principes*

sur lesquelles nous fondons nos espérances. Que les hommes effrayés, avec raison, à la vue des maux de toute espèce qui nous environnent, et qui semblent entraîner ce monde vers l'abîme, veuillent bien jeter les yeux sur le résumé que nous leur présentons ici, et qu'ils nous disent si tant de bien ne doit pas entrer en compensation avec tant de mal ; s'il n'y a pas tout lieu de croire cette fois que le bon grain, au lieu d'être étouffé par l'ivraie, ne se fasse jour et ne finisse par fructifier avec abondance, quand c'est par milliers que l'on compte aujourd'hui les institutions où sont pratiqués les œuvres de justice, de charité, et les actes d'ordre social.

Toutefois, il peut exister de ces hommes assez aveuglés, assez corrompus pour préférer voir le monde s'engloutir avec eux dans le mal, plutôt que d'entrevoir l'espoir d'une régénération faite sans eux. Pensée digne de l'enfer! Mais ce n'est pas pour eux que ces pages sont écrites.

De l'archi-confrairie établie sur la paroisse de Notre-Dame-des-Victoires, sous l'invocation de l'Immaculée conception de la Vierge.

Il existe, depuis environ trois ans, sur la paroisse Notre-Dame-des-Victoires, une institution fondée pour la conversion des pécheurs. Ce n'était dans le principe qu'une association d'âmes pieuses qui priaient à cette intention; mais la protection de la Vierge Marie ayant éclaté dès les premiers instans, par des conversions qu'on pourrait appeler *miraculeuses*, le bruit s'en répandit en France et dans les royaumes étrangers, et jusqu'au Nouveau-Monde. De tous côtés, de pieux fidèles demandèrent à y être agrégés. Le Souverain Pontife, informé de ces prodiges, et sollicité d'accorder des indulgences aux confrères, érigea, le 2 avril 1836, l'association en archi-confrairie, pour être établie par toute la terre, et lui accorda de nombreuses indulgences.

Dès-lors l'archi-confrairie acquit une exten

sion vraiment prodigieuse, depuis le 1er juin 1839 surtout. La foi qui anime les populations est devenue un véritable incendie. A cette époque, on ne comptait à Paris que 8562 associés, et au 15 janvier on en comptait 58,962, dont 21,314 hommes. Il n'y avait alors que cinq confrairies affiliées à celle de Paris; il en existe aujourd'hui 187. Quarante-six prélats de France l'ont accueillie et instituée dans leurs diocèses. Rennes, Lyon, Toulouse, Nantes, Alençon, Soissons, etc., les comptent par milliers. Les campagnes n'ont pas moins d'ardeur et de zèle que les villes; ce sont des paroisses tout entières qui s'agrégent.

Partout les réunions deviennent si nombreuses, que, dans quelques endroits, les églises ne peuvent plus contenir les assistans. Nous savons que les personnes qui sont opposées à notre manière de voir nient ce mouvement religieux, et prétendent que ces noms inscrits sur les registres ne sont que fictifs, et que les personnes affiliées n'en suivent pas leur religion davantage; cepen-

dant, qu'elles se donnent la peine, un jour de cérémonie, de visiter l'église de Notre-Dame-des-Victoires, et elles verront si cette église, qui naguère était déserte et profanée par la dissipation, n'est pas devenue aujourd'hui une des plus édifiantes de la capitale.

INSTITUT CATHOLIQUE (1).

Des jeunes gens chrétiens, livrés à la pratique assidue des devoirs religieux, et sérieusement occupés de lettres, de sciences et d'arts, se sont réunis pour mettre en commun leur zèle et leurs travaux, afin de se maintenir dans la piété, de s'aider dans l'étude, et d'offrir à Dieu tous les résultats de ce double dessein. En un mot, l'objet de cette œuvre est la charité intellectuelle, par laquelle les associés s'engagent à porter la vérité à ceux qui l'ignorent, comme ils s'engagent à porter du pain à ceux qui en manquent.

Leur principal moyen est l'organisation d'une académie qui embrasse tous les genres d'études, dans les divisions ou classes de lettres, de droit, de sciences et d'arts. Ces classes se subdivisent en sections ou conférences de littérature, philosophie, histoire, première année, deuxième année, troisième année de droit, etc.

Ils en règlent d'avance et à mesure tous les travaux. Ils ont un cercle ou salon d'étude et de lecture, où se trouvent tous les recueils périodiques

(1) Extrait du *Manuel d'instruction* donné par M. Desgenettes, curé de N.-D.-des-Victoires.

et les journaux qui ne sont pas hostiles à la religion. De plus, une bibliothèque composée seulement de bons livres.

Les jeunes gens moins avancés dans leurs études et dans la pratique de la religion, mais toutefois sincèrement attachés à la foi catholique, sont admis au cercle et dans les conférences, dont ils partagent tous les exercices et les avantages, sous la condition d'en observer les règlemens.

L'institut est, dès à présent, formé sous la haute direction d'un président ecclésiastique. Avec le président laïque, un conseil est chargé de la direction ordinaire et de l'administration générale.

La Réunion de Persévérance, paroisse Saint-Merry.

Le but de cette réunion est de répandre de plus en plus l'instruction chrétienne, de porter les jeunes gens à l'accomplissement de leurs devoirs religieux, de les former de bonne heure aux œuvres de la charité, et pardessus tout d'unir, par le double lien de la religion et de l'amitié fraternelle, les jeunes chrétiens qui souvent se perdent quand ils se trouvent isolés dans le monde.

Association des jeunes Économes.

Cette association a pour but de réunir, dans un esprit de charité, le plus grand nombre possible de jeunes personnes, et de soulager, par le concours de leurs efforts, la misère des enfans pauvres. Elle est sous la protection de la Sainte-Vierge, et sous l'invocation particulière de son immaculée conception.

Le pape Grégoire XIV a accordé une indulgence plénière à toutes les personnes qui sont et seront, dans la suite, associées à l'institution des

jeunes économes, fondée dans la ville et le diocèse de Paris.

Œuvre de la Miséricorde.

Elle a pour but de secourir les pauvres honteux de la ville de Paris.

Fondée par Mlle Durmartrais en 1834, avec 9,187 fr. produits successivement par les souscriptions, dons volontaires et quêtes, dix familles de pauvres honteux ont été constamment occupées, et un grand nombre de personnes ont obtenu de l'ouvrage.

Orphelins du Choléra,
sous l'invocation de saint Vincent-de-Paul.

Le temps n'a pas effacé les souvenirs de la terrible épidémie de 1832. Comment oublier l'anxiété, l'effroi, les douleurs, les vœux de cette époque? Le fléau dévastateur, qui devait laisser derrière lui des traces si profondes, sévissait à peine, et déjà le premier pasteur du diocèse accourait avec les consolations de la religion et les secours de la charité. Ce fut alors qu'au chevet du lit des mourans, qui lui recommandaient leurs orphelins, il fit cette promesse solennelle : « Nos forces s'épuiseront « plutôt que notre amour pour ces chers enfans. »

En 1835, le nombre des orphelins secourus par l'œuvre de saint Vincent-de-Paul depuis sa fondation, était de huit cent un.

Société de saint J.-F. Regis, pour les mariages des pauvres, rue des Fossés-S.-Jacques, n° 11.

Le but principal de la Société est de procurer, à ses frais, les actes nécessaires au mariage civil

et religieux des indigens qui vivent dans le désordre, et d'assurer ainsi le bienfait de la légitimation à leurs enfans naturels.

Depuis 1826 que cette Société de charité est fondée, jusqu'au 1er janvier 1839, elle s'est occupée du mariage de huit mille couples, et a eu le bonheur de légitimer plusieurs milliers d'enfans naturels, dont un assez grand nombre ont été, après le mariage, retirés des Enfans-Trouvés.

On compte déjà plus de onze mille cinq cent soixante-dix individus ramenés à la religion et aux bonnes mœurs.

Dans la ville de Versailles, où l'œuvre n'existe que depuis vingt mois, l'association a déjà fait bénir cinquante unions.

Conférences de Charité de saint Vincent-de-Paul, fondée en 1834.

Dans le courant de 1834, quelques jeunes gens catholiques des Ecoles de droit et de médecine, se trouvant continuellement en butte aux attaques de leurs condisciples, voulurent prouver par des œuvres ce que l'on pouvait encore faire de bien en secourant les pauvres. Ils étaient bien placés pour cela ; la plupart d'entre eux habitaient le douzième arrondissement. Ils voyaient tous les jours les souffrances physiques et morales de ces pauvres, qui la plupart, il faut le dire, sont dénués des choses les plus nécessaires à la vie.

Les premières conférences étaient composées de cinq et six membres, qui prièrent M. Bailly, qu'ils regardent tous comme leur père, de vouloir bien les diriger dans le bien qu'ils tentaient de faire, sûrs que son expérience suppléerait à tout ce qui pourrait se trouver chez eux de trop tiède ou de trop ardent dans leurs œuvres charitables,

pour qu'une Société de cette nature soit durable. Cette petite colonie devait grandir promptement ; et, en effet, pouvait-il en être autrement? Le bon vouloir d'une part, de l'autre, le patronage de saint Vincent-de-Paul, qu'ils réclamèrent dès le premier jour de leur réunion, en furent assez pour faire fructifier une œuvre de charité. Ces quelques membres ont fait part à leurs amis de la bonne nouvelle ; et en cinq années d'existence, que cette Société compte maintenant, les fruits ont été si abondans, que l'on peut porter le nombre de ses membres à douze cents au moins pour Paris, et presque autant pour les provinces, qui toutes les semaines portent du pain et des consolations aux pauvres.

Chaque membre doit avoir au moins une famille à visiter ; mais il y en a qui en ont trois ou quatre. Il y a lieu d'espérer qu'avant peu, une conférence de saint Vincent-de-Paul existera à Alger.

Etablissement des Enfans délaissés, rue Notre-Dame-des-Champs, n° 17.

Cette œuvre, si connue par ses résultats, fut fondée par la charité de Mme de Carcado, en 1803.

Son but était de secourir les enfans délaissés et privés de tous moyens de subsistance. Elle eut le bonheur, pendant sa vie, de tirer de la misère un nombre infini d'enfans. Morte en 1808, son établissement a non seulement subsisté, mais il s'est fort amélioré. Dans ce moment, il y a près de cent cinquante enfans secourus par cette œuvre ; et depuis le commencement, l'établissement en a élevé de cinq à six cents.

Enfans orphelins de la Providence, rue du Regard, n° 13.

Ces enfans sont confiés aux soins des sœurs de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Mlle Bocher est fondatrice de l'établissement.

Maison de la Providence, rue Plumet, n° 3.

Cet établissement, le plus considérable de tous ceux de ce genre qui sont dans la capitale, fut fondé en 1820 par M. Desgenettes, curé aujourd'hui de Notre-Dame-des-Victoires. Il a pour but d'élever chrétiennement les pauvres enfans du sexe féminin, délaissés ou appartenant à des familles qui ne peuvent les nourrir.

Cette maison, administrée par dix-neuf sœurs de la Charité, se compose de près de trois cents personnes qui ne vivent que du travail.

Etablissement de Saint-Nicolas, pour l'éducation chrétienne des petits orphelins, rue de Vaugirard, n° 98.

Cet établissement fut fondé, en 1827, par M. le comte Victor de Noailles et M. l'abbé Bervanger. On assure le bonheur de ces pauvres enfans en leur inspirant des sentimens pieux et l'amour du travail, en même temps qu'on procure à la société un avantage immense, celui de voir former dans son sein des ouvriers probes et intelligens.

Cette œuvre est la continuation de celle de Saint-Joseph, placée, lors de son origine, sous la protection de Mgr le duc de Bordeaux.

Société des Amis de l'Enfance, fondée en 1828, rue Pavée-Saint-André, n° 17.

Le but de cette Société est de procurer aux jeunes garçons pauvres (orphelins ou non) les moyens d'apprendre un métier. C'est la seule Société qui se charge d'élever gratuitement les petits garçons.

Si nous avions eu le temps de consulter les provin-

ces, nous ne doutons pas qu'elles ne nous aient fourni une foule de notes au moins aussi intéressantes que celles que nous avons recueillies dans la capitale. Non pas que nous pensions que le bien s'y fasse avec autant de régularité et de persévérance ; nous savons que le foyer de tous les vices, comme de toutes les vertus, est à Paris : mais par ce que nous avons obtenu du diocèse de Soissons, et que nous communiquons à nos lecteurs, nous avons le droit de penser qu'il peut en être de même ailleurs.

« La ville de Soissons, autrefois si illustre par « ses établissemens religieux, ne comptait plus « d'autre paroisse que l'église cathédrale, depuis 93 « jusqu'en 1838; c'est alors que la paroisse de « Saint-Vaast de Soissons a été légalement réor- « ganisée. Un curé, une fabrique, une chapelle, fu- « rent improvisés le premier jour de 1839. Des of- « frandes et des dons se sont élevés, pour cette « œuvre, à la somme de 30,000 fr. Une statue de « la très-sainte Vierge en marbre blanc, préser- « vée comme par miracle par un enfant de onze « ans, lors de la destruction de l'église de Saint- « Vaast, a fait naître la salutaire pensée de placer « cette nouvelle paroisse sous les auspices de Ma- « rie. Un voyage à Paris, entrepris pour augmen- « ter les ressources matérielles de l'œuvre, ayant « procuré au pasteur la connaissance de l'archi- « confrérie de Notre-Dame-des-Victoires, l'aggré- « gation de la nouvelle paroisse à cette œuvre par « excellence est bientôt devenue une source d'a- « bondantes bénédictions pour cette portion de la « ville la plus délaissée. En peu de mois, plus de « huit cents personnes se sont fait instruire. Des pa- « roisses voisines ont rivalisé de zèle. A Blérancourt, « canton de Coucy, sept curés se sont réunis pour « obtenir la même faveur ; et dès ce moment, les « paroisses naguère si stériles ont offert à leurs

« pasteurs respectifs une moisson abondante de « nouvelles bénédictions. La piété a refleuri dans « ces contrées, surtout dans la paroisse de Bléran- « court, signalée par l'éloignement des pratiques « religieuses; et cet élan, loin de s'affaiblir, prend « de jour en jour de nouveaux accroissemens. Dans « tout le diocèse, de pareilles aggrégations se pré- « parent; dans la ville de Saint-Quentin, à l'hôpi- « tal; dans celle de Château-Thiéry, à l'église pa- « roissiale; à Laon, à l'église Saint-Martin; à « Coucy-le-Château et dans diverses autres parois- « ses du diocèse, de manière à propager cette « belle œuvre dans toute son étendue. Le grand « séminaire de Soissons rivalise de zèle avec les « pasteurs; et déjà plusieurs curés, instruits par « l'évêché de tant d'heureux résultats, se sont em- « pressés de s'y associer avec une partie de leurs « paroisses. »

(Cette note a été communiquée à l'auteur par le curé de la paroisse Saint-Vaast de Soissons.)

Copie d'une lettre d'un curé du diocèse de Soissons, de l'archidiaconné de Laon, communiquée à l'auteur.

Vous me demandez, madame, si le mouvement religieux se fait sentir dans nos contrées. Dans les villes et paroisses importantes, je dirai *oui;* et voici en quel sens.

Pendant que les hommes vraiment éclairés rougissaient de s'être laissé éblouir par la philosophie irréligieuse, ignorante ou de mauvaise foi du siècle dernier, nos maigres savans des petites villes et des campagnes faisaient encore parade d'incrédulité; c'était leur bon ton. Eh bien! pour eux aussi, cette mode passe; l'estime des croyances religieuses renaît en eux. C'est un progrès réel,

plus important que l'on ne pense. Le malheur, c'est qu'il ne soit pas encore assez étendu; car c'est l'absence d'un grand mal.

De plus, un bien positif se commence. Il est, dans beaucoup de localités, des hommes influens, qui joignent à leur fortune une certaine instruction; ils comprennent que le christianisme seul possède les principes d'ordre et de morale. Poussés, les uns par un motif religieux, les autres par le désir de conserver leur position, que de nouvelles perturbations pourraient changer, ils secondent volontiers le clergé dans sa noble mission.

Quant au mouvement religieux dans les écoles, je dirai qu'il se fait sentir aussi. Les hommes qui, pour produire le bouleversement qui devait les mettre à la tête des affaires, ont dirigé leurs principales attaques contre le christianisme, veulent maintenant refaire ce qu'ils ont démoli : conséquens avec eux-mêmes, ils rappellent la religion, et lui demandent de rentrer dans la société avec ses principes de probité, de justice et de soumission aux lois. C'est par l'enfance que doit commencer l'œuvre de la reconstruction; aussi le premier article de la loi sur l'instruction primaire, c'est qu'elle sera morale et religieuse.

Les fonctionnaires du gouvernement chargés de la surveillance des écoles, veillent eux-mêmes à l'exécution de toutes les instructions; ils cherchent à donner au clergé toute l'influence désirable sur les maîtres et les élèves : aussi, dans plusieurs paroisses, on remarque une assez grande amélioration dans les enfans. On veut, à coups de lois et d'ordonnances, forcer les parens à donner à leurs enfans de la religion et de la science; on a raison.

Pour moi, j'ai foi au progrès religieux; il s'opérera envers et contre tous. Les commotions politiques qui nous menacent pourront le retarder,

mais elles ne l'arrêteront pas. La religion est à son tour une loi de nécessité ; et comme la nécessité nous gouverne, elle tiendra les rênes. La société a besoin de se refaire ; elle sent qu'elle croule ; toute disjointe qu'elle est, elle ne se refera que par le christianisme.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

C'est sans doute pénétré de ces idées que Mgr de Sumony, évêque de Soissons et Laon, a commencé son Mandement du carême de 1840 par ces mémorables paroles :

« Nous aimons à vous le dire, nos très-chers « frères, parce que nous sommes heureux de le « reconnaître, un changement favorable à la reli- « gion s'est opéré et s'opère de jour en jour dans « les esprits et dans les cœurs ; et ce levain d'une « vaine et perverse philosophie qui s'efforçait de « la rendre odieuse, a perdu une grande partie de « son action : on peut dire même, grâce à Dieu, « que l'illusion est dissipée, et qu'après tant de « calomnieuses imputations et de préventions gra- « tuites, il n'est personne maintenant qui ne con- « vienne que la religion est la base essentielle de « la société, la garantie de la paix publique, une « source assurée de bonheur. »

Nous venons de faire voir, par ce mouvement franc et spontané des populations à se faire affilier aux Sociétés et Congrégations pieuses, que les croyances, qui seules peuvent régénérer les nations, sont bien loin d'être mortes en France. Lorsqu'il y a onze ans une nouvelle théorie sociale commençait à être prêchée publiquement, et que Saint-Simon et Fourier paraissaient de nouveaux Messies à l'imagination de nos jeunes savans de l'école philosophique, nous déplorions

l'abandon des simples et véritables croyances religieuses; et cependant leurs doctrines sont tombées, leurs troupeaux se sont dispersés, et même la plupart d'entre eux se sont ralliés au christianisme! Peut-être la force de ces associations, que nous constatons aujourd'hui, est-elle due aux efforts qui ont été faits alors dans un but contraire, et démontre que les principes qui sont fondés sur la vérité peuvent seuls faire revivre le christianisme, et perfectionner l'état social.

Nous allons maintenant faire voir que ces croyances sont entretenues et alimentées dans les écoles primaires par l'autorité, et que les Sociétés gratuites pour l'enseignement, fondées sur une base religieuse, sont également encouragées. D'après cela, nous le demanderons, ne devrons nous pas avoir tout lieu d'espérer que les générations futures, suffisamment éclairées, pourront réaliser nos vœux de véritable progrès pour l'avenir?

On se rappelle qu'en 1830 nos églises furent saccagées, que tous les emblêmes religieux extérieurs disparurent, que les images du Christ placées dans les enceintes des tribunaux et des colléges furent enlevés, à la grande satisfaction des irréligieux et des mécréans, à quelques fractions d'opinions qu'ils appartinssent : eh bien! qu'ils s'affligent maintenant, ces images ont reparu, ces croix se sont relevées.

L'enseignement du dogme s'était trouvé, dans ces temps de désordres, étouffé sous le bruit du tambour. Cet état de choses ne pouvait tenir. Le pouvoir sentit qu'il devait chercher à opposer une digue forte et puissante aux passions déchaînées, et à peine les baïonnettes furent-elles reconnues impuissantes, qu'on invoqua l'appui de la religion et de ses ministres.

Déclaration du ministre à la Chambre des députés. Séance du 30 *avril* 1833.

« La loi ne fait point de différence entre les éco-
« les tenues par des instituteurs laïcs, et celles
« dirigées par un ou plusieurs membres des di-
« verses sociétés religieuses, ou charitables légale-
« ment autorisées, telles que l'école des frères. »

Loi. — § 2.

Article 1er. « L'instruction élémentaire com-
« prend nécessairement l'instruction morale et re-
« ligieuse. »

Art. 2. « Le vœu des pères de famille sera con-
« sulté et suivi, en ce qui concerne la participa-
« tion de leurs enfans à l'instruction religieuse. »

Art. 17. « Il y aura près de chaque école com-
« munale, un comité local de surveillance, com-
« posé du maire ou adjoint, président; du curé ou
« pasteur, et d'un ou plusieurs habitans notables
« désignés par le comité d'arrondissement. »

Règlement du 19 *juillet* 1833, *sur les brevets et capacités.*

« L'instruction religieuse, dans les écoles pri-
« maires élémentaires, a surtout pour objet le *Ca-*
« *téchisme* et l'*Histoire sainte;* l'*Histoire sainte* com-
« prend l'*Ancien* et le *Nouveau-Testament.* Dans les
« écoles primaires supérieures, quelques déve-
« loppemens peuvent être donnés à l'instruction
« religieuse. »

Décision du 20 *mai* 1834.

« Un curé voulant tenir une école primaire, doit
« remplir toutes les formalités prescrites par la loi

« du 28 juin 1833. » (Cette décision reconnaît le droit absolu qu'ont les curés de tenir une école primaire, en se conformant à la loi.)

Lettres adressées aux directeurs d'écoles normales, 11 octobre 1834.

« Parmi les objets de l'enseignement, il en est « un qui réclame de moi une attention particu- « lière, ou plutôt, c'est la loi elle-même qui, en le « plaçant en tête de tous les autres, l'a commis plus « particulièrement à notre zèle : je veux parler de « l'instruction morale et religieuse... De concert « avec messieurs les évêques et les ministres des « cultes, je ne négligerai rien pour que le but soit « atteint. »

Circulaire du 12 novembre 1835.

« Quand la loi du 28 juin 1833 a déclaré (art 1er) : « *L'instruction primaire élementaire comprend néces-* « *sairement l'instruction morale et religieuse.* (Art. 2.) « *Le vœu des pères de famille sera toujours consulté, et* « *suivi en ce qui concerne la participation de leurs en-* « *fans à l'instruction religieuse*, elle a voulu assurer « pour tous les enfans, et dans toutes les écoles, « d'une part, la réalité de l'instruction religieuse, « de l'autre, sa liberté. Ce que veut la Charte, c'est « que chacun professe sa religion avec une égale « liberté, et obtienne pour son culte la même pro- « tection : ce que veut la loi du 18 juin, c'est que « les enfans reçoivent dans les écoles l'instruction « religieuse prescrite par le culte de leurs familles. « Il faut atteindre ce but, et non l'éluder par des « prescriptions qui porteraient une égale atteinte à « la réalité de l'instruction religieuse et à sa li- « berté. »

Décision du 20 juin 1837.

« L'examen doit toujours commencer par l'ins-
« truction morale et religieuse... L'instruction mo-
« rale et religieuse doit être entendue dans tout le
« sens de la loi, qui ne reconnaît que les trois cul-
« tes, catholique, protestant et israélite. Dès qu'un
« candidat déclarera n'appartenir à aucun de ces ti-
« tres, on devra cesser de l'examiner. Ce candidat
« n'ayant point satisfait à une partie essentielle de
« l'examen, le brevet ne devra lui être accordé. »

On le voit, la progression que l'on remarque dans les principes religieux émis par ces différentes décisions, est visiblement manifeste. Nous sommes, il est vrai, bien loin d'avoir tout ce que nous désirons; mais à en juger par la manifestation qui s'opère dans toutes les classes de la société, nous y arriverons.

En 1830, 1831 et 1832, on avait tout admis dans l'enseignement, jusqu'à des figurans de théâtres, jusqu'à des gens qui disaient aux enfans de crier qu'*il n'y avait pas de Dieu.* Cela s'est passé exactement ainsi dans une commune près de Versailles; et pour prouver combien le peuple est favorablement disposé pour la vérité, en dépit de l'opinion généralement admise que les esprits et les cœurs sont gangrénés aux environs de la capitale, c'est que cette commune a fait promptement justice de son instituteur, par son expulsion. Les habitans ont été même plus loin encore: comme ce jeune homme sortait de l'école normale, ils ont déclaré qu'ils ne recevraient plus pour maître aucun autre élève sortant du même établissement. On voit que les dernières décisions du ministre de l'instruction publique ont bien changé déjà ce personnel. « Tout
« candidat qui est reconnu n'être pas religieux, ne

« peut obtenir un brevet de capacité. » (*Voyez* la décision déjà citée.)

Dans le rapport de M. Sarasin, délégué du comité central pour l'inspection des écoles primaires communales de garçons de Paris, publié au mois d'octobre 1839, nous lisons, page 14, à l'art. intitulé, *Instruction morale et religieuse :*

« L'instruction morale et religieuse continue à « se faire d'une manière conforme aux règlemens. « Voici, pour le premier arrondissement, les résul- « tats que nous devons faire connaître, parce qu'ils « se répètent dans plusieurs localités.

« Dans les trois années 1836, 1837 et 1838, deux « cent trente-trois élèves ont été présentés aux pa- « roisses, par trois écoles mutuelles de garçons de « l'arrondissement. Sur ce nombre, cent-quatre- « vingt-dix-neuf ont été admis à la première com- « munion, et sur les trente-quatre restant, il n'y en « a eu que deux de reconnus incapables; les trente- « deux autres ou ont été trouvés trop jeunes au mo- « ment de la communion, ou avaient changé de « quartier. Parmi les élèves admis, il y en a eu qua- « tre-vingt-six qui ont mérité et reçu des prix dans « leurs paroisses, c'est-à-dire environ la moitié. « En général, on cite les élèves de ces écoles, dans « les catéchismes, comme les meilleurs sujets, les « plus instruits, et on les propose comme modèles « à tous les autres.

« Nous n'hésitons pas à le répéter, si une en- « quête semblable à celle dont il est question ci- « dessus était faite dans toutes les paroisses de « Paris, les résultats en seraient certainement aussi « satisfaisans. »

Deuxième section. — Ecoles simultanées (*dites* des Frères, page 16).

« L'usage des états de situation, et celui des feuil-

« les d'inspection n'étant pas encore introduit dans « les écoles des Frères, je ne peux vous fournir des « renseignemens aussi ponctuellement exacts que « ceux qui précèdent pour les écoles mutuelles.

« Il résulte seulement des notes que j'ai prises « dans mes inspections, que ces écoles, au nombre « de trente, reçoivent sept mille quatre cent-qua- « rante-six élèves.

« En général, la marche de ces écoles s'amé- « liore. Plusieurs mesures d'amélioration intro- « duites, ne peuvent manquer de tourner au profit « de cette grande moitié des écoles primaires de « Paris. »

Troisième section. — Ecoles d'adultes (page 22).

« Les écoles d'adultes continuent à rendre de « grands services aux ouvriers. Ils sentent chaque « jour l'avantage de l'instruction, et viennent pui- « ser à cette source salutaire. La plupart de ces « écoles sont bien suivies...

« Dans l'année scolaire de 1838 à 1839, le nom- « bre moyen des élèves présens, répartis entre « treize écoles tenues par des laïcs, s'élevait à « neuf cent trente-et-un, il est aujourd'hui de « neuf cent soixante-onze; différence en plus, qua- « rante.

« Chez les Frères, le nombre moyen des élèves « présens, répartis entre six écoles, était de mille « cent soixante-sept élèves ; il est aujourd'hui de « mille trois cent quatre-vingt-dix-sept; différence « en plus, deux cent-trente.

« L'influence salutaire de ces établissemens vient « de se faire sentir d'une manière bien remarqua- « ble dans le 8e arrondissement. Au mois de sep- « tembre dernier, des rassemblemens d'ouvriers « eurent lieu dans le faubourg Saint-Antoine. Un

« groupe de plusieurs centaines d'hommes se porta « à neuf heures du soir, à l'école d'adultes de la « rue Saint-Bernard, avec l'intention d'appeler « tous les élèves qui s'y trouvaient pour se joindre « à eux; mais ces braves gens restèrent sourds aux « sollicitations de l'émeute : les leçons continuè- « rent. Pour se venger du refus qu'ils éprouvè- « rent, les perturbateurs, en se retirant, cassèrent « quelques vitres de l'école. Ils n'eurent pas d'au- « tres succès.

« Des Frères ont ajouté à l'enseignement, l'ins- « truction religieuse, et cette instruction n'est pas « seulement donnée par eux; ils se bornent, pour « les élèves qui viennent le soir sans avoir fait leur « première communion, à les engager à s'y prépa- « rer, leur offrant même leur concours, et, à cet « effet, les réunissent dans une pièce séparée, et « leur enseignent le catéchisme à peu près comme « font les maîtres dans les groupes d'enseignement « mutuel. Mais l'enseignement religieux ne se borne « pas là, et bien d'autres élèves y prennent part. « Rue d'Argenteuil, par exemple, une fois par se- « maine, le jeudi à neuf heures, les élèves des dif- « férentes classes qui veulent entendre les leçons « d'un ecclésiastique sur l'ensemble de la religion, « se réunissent dans une salle avec les Frères; les « autres élèves se retirent. Cette leçon dure une « heure, et j'y ai assisté plusieurs fois; j'ai entendu « le prêtre entretenir les élèves de l'importance « de la religion, des consolations qu'y trouvent ceux « qui l'observent; en général, des choses bonnes, « utiles et édifiantes.

« Rue Montgolfier, il y a réunion aussi pour en- « tendre l'instruction donnée par un prêtre de la « paroisse Saint-Nicolas, à des adultes. Mais c'est « le dimanche au soir qu'elle a lieu; et là, il y a « conférence; les élèves soumettent au prêtre tou-

« tes les difficultés qui les embarrassent, et récla-
« ment de nouvelles explications. »

Nous allons terminer ces Notes, en nous associant aux dernières paroles de M. le curé Desgenettes, dans son *Manuel d'instructions* pour cette année. Si, dans cet ouvrage, nous avons établi un paradoxe, nous nous plaisons à penser qu'il est partagé par ce vénérable pasteur.

« La face de Paris n'est plus reconnaissable de-
« puis quelques années. Les églises naguère étaient
« désertes, les saintes solennités de la religion mé-
« prisées, les sacremens abandonnés. Nos églises
« se remplissent, et sur-tout d'hommes et de jeu-
« nes gens, dont le maintien religieux atteste la
« sincère et profonde conviction. Les offices sont
« suivis, les sacremens et sur-tout la Sainte-Table
« sont fréquentés. Le nombre des communions
« augmente chaque année sensiblement. Un nom-
« bre considérable de conversions s'opère. Beau-
« coup d'hommes reviennent à la religion ; ce sont
« surtout des jeunes gens studieux et instruits, que
« leurs études et la science ramènent à la vérité. Ces
« convertis, honteux d'avoir été si long-temps dupes
« de l'erreur et des préjugés impies, s'animent d'un
« saint zèle, et deviennent des missionnaires au-
« près des compagnons de leurs anciennes erreurs.
« Il en est peu parmi eux qui n'aient déjà à offrir
« à Dieu une ou plusieurs âmes qu'ils ont retirées
« des cloaques de l'impiété. Des sociétés chrétien-
« nes de jeunes gens instruits, aimables, vertueux,
« et très-nombreux, se sont formées dans la capi-
« tale, dans le religieux dessein de préserver du
« vice, ou de lui arracher les jeunes gens qui habi-
« tent la capitale, ou qui viennent y séjourner des
« provinces. Ils les gagnent par l'attrait de la science,
« par les charmes de la bonne compagnie ; ils se
« font tout à tous, ils les gagnent à Jésus-Christ.

« Quand des séculiers, des jeunes gens font de tels « efforts pour la gloire de Dieu, et le salut des « âmes, prêtres du Dieu vivant, pasteurs des âmes, « pourrions-nous rester en arrière, négliger de « mettre en usage un moyen que la divine miséri- « corde a réservé pour ce temps, qu'elle mit à no- « tre disposition, dont elle consacre l'efficacité par « des prodiges si étonnans et si souvent opérés ? « Prenons-y garde, ces chrétiens si zélés, si fer- « vens, deviendraient un jour nos accusateurs et « nos juges. »

FIN.

TABLE.

Pages.

PRÉFACE. . . . . j

PREMIÈRE PARTIE.

DES TEMPS ANTÉRIEURS AU CHRISTIANISME.

PREMIÈRE LEÇON.

Introduction. 1

DEUXIÈME LEÇON.

Des origines. 27

TROISIÈME LEÇON.

Pages.

De la chute de l'homme. 57

QUATRIÈME LEÇON.

Des patriarches. — De l'établissement du peuple juif. — Moïse. 71

CINQUIÈME LEÇON.

Suite du précédent — Ce que devinrent les hommes après la dispersion générale dans les plaines de la Bactriane. 85

SIXIÈME LEÇON.

Des Indiens et des Chinois. 101

SEPTIÈME LEÇON.

Des Egyptiens et des Perses. 118

HUITIÈME LEÇON.

Des Grecs. 149

NEUVIÈME LEÇON.

Alexandre-le-Grand. 164

DIXIÈME LEÇON.

Rome. 174

DEUXIÈME PARTIE.

DES TEMPS POSTÉRIEURS AU CHRISTIANISME.

PREMIÈRE LEÇON.

Pages.

Transition du monde ancien au monde nouveau. — Constantin. — Sa politique..... 193

DEUXIÈME LEÇON.

Suite de la précédente leçon.—Des schismes et des sectes. — Du Mahométisme. 210

TROISIÈME LEÇON.

Charlemagne. 225

QUATRIÈME LEÇON.

De l'Eglise. — Du pouvoir des papes. — Du roi saint Louis. 238

CINQUIÈME LEÇON.

De la Réforme..... 254

SIXIÈME LEÇON.

De la Noblesse. — De son origine. 269

SEPTIÈME LEÇON.

Pages.

Ce que la société doit à la Noblesse. 293

HUITIÈME LEÇON.

Louis XIV. — Désordres de la révolution française. 315

NEUVIÈME LEÇON.

Réflexions philosophiques sur l'histoire de cette époque. — Napoléon. 333

DIXIÈME ET DERNIÈRE LEÇON.

Epoque de renouvellement. 353

Notes à l'appui de ce que l'auteur avance dans cet ouvrage. 377

FIN DE LA TABLE.